FRAGMENTS

DE

L'HISTOIRE RELIGIEUSE ET CIVILE

DE LA

PAROISSE DE SAINT-NICOLAS

PAR

ETIENNE THÉODORE PAQUET

ANCIEN SECRÉTAIRE-PROVINCIAL,
ANCIEN SHÉRIF DE QUÉBEC.

PREMIÈRE PARTIE

PRÊTRES NATIFS DE ST.-NICOLAS

LÉVIS
TYPOGRAPHIE DE MERCIER & CIE
IMPRIMEURS-LIBRAIRES
1894

AVANT-PROPOS

L'un de nos plus consciencieux historiens a dit quelque part : " Chaque ancienne paroisse devrait posséder son histoire écrite. " (1)

Je viens essayer de combler cette lacune pour ce qui se rapporte à Saint-Nicolas. A l'occasion du deuxième centenaire de la fondation de cette paroisse, j'offre ici au public la première partie des études et des recherches que j'ai pu faire, il y a quelques années, sur les hommes et les choses de cette localité. En cueillant ça et là les notes que je colligeais en vue de cette histoire, je préparais, pour les journaux, de courtes

(1)—B. Sulte.

notices biographiques sur ses principaux citoyens. On me conseilla de les réunir en volume ; j'acceptai l'idée et je lui donne aujourd'hui son effet pratique.

Plusieurs de ceux qui m'engagèrent à entreprendre ce travail auraient désiré plus de promptitude dans son exécution.

Différentes causes, qu'il serait oiseux de relater, en ont retardé la publication jusqu'à ce jour où je livre enfin au public ce premier ouvrage, lequel, semble-t-il, ne devrait venir qu'en dernier lieu, mais néanmoins, par sa nature même, vient assez naturellement se placer en première ligne. En effet, ces esquisses étant parfaitement distinctes de l'histoire générale de St-Nicolas, elles s'en dégagent comme d'elles-mêmes, et par leur objet d'une portée moins restreinte peuvent offrir quelqu'intérêt à toutes les classes de lecteurs.

Elles renferment la biographie aussi succincte que possible des prêtres nés dans la paroisse, des

prêtres-enfants de cette localité, et qui sont maintenant décédés. Ils se sont illustrés et, à des dégrés divers, ont fait grand honneur au lieu de leur naissance. Nous avons donc cru utile d'en publier les noms et les œuvres, afin que le souvenir de leurs mérites, de leurs vertus et de leur gloire se conserve vivace dans la mémoire de ceux qui habitent en ce moment ou fouleront plus tard le sol qui a vu poindre l'aurore de leur enfance, et briller le soleil de leurs jeunes années.

Presqu'au seuil de la fondation de cette paroisse, nous apparaissent les figures vénérables de deux pères de l'Ordre si illustre de St-François d'Assise. Leur vie fut humble et peu connue ; mais nous en savons assez pour affirmer qu'ils furent la gloire de leur maison et se montrèrent en tout dignes du nom qu'ils portaient.

A leur suite, nous voyons surgir l'imposante figure du prêtre éminent qui, par sa science profonde, ses connaissances quasi-universelles et la

supériorité de son génie, a pu être proclamé le plus grand Canadien de son époque. Dans tous les cas, si quelqu'un a égalé le Grand-Vicaire Demers, personne ne l'a dépassé.

Pionnier enflammé de zèle, apôtre infatigable, un autre enfant de St-Nicolas, s'élançant sur les traces d'un St-François-Xavier, ouvre au Christianisme et à la civilisation les larges territoires de la Colombie Anglaise, d'une partie de l'Orégon et de toutes les îles environnantes.

Ste-Catherine de Sienne avait dit : " Que ne suis-je pas homme pour évangéliser les nations !" Unis au missionnaire-évêque, Mgr Modeste Demers, par les liens sacrés de la grande œuvre de la Propagation de la Foi, les membres de cette société eussent pu s'écrier avec un puissant orateur sacré, célèbre commentateur des paroles de cette grande sainte : " Notre condition nous enchaîne, il est vrai, mais nos prières voyagent, notre argent se fait homme et s'en va convertir

les peuples infidèles. " En effet, cette action mystique et réciproque, fécondée par les sueurs du généreux missionnaire, dont nous esquissons la vie, opéra des prodiges de foi, des miracles de conversion.

Les quatre autres prêtres, dont nous parlons dans ces pages, par un dessein insondable de la Providence, ont vu interrompre leur course, lorsqu'elle semblait entrer dans son essor le plus brillant. Ils ont laissé le souvenir pieux et la douce mémoire de leurs belles et saintes vertus.

Tel est l'objet de ce premier volume.

En second lieu, nous aurons à étudier la paroisse de St-Nicolas au point de vue religieux.

L'histoire de la totalité de nos paroisses canadiennes-françaises a toujours convergé vers un centre unique qui est le prêtre, le Curé. A lui, de près ou de loin, et presque toujours avec raison, se rattachent, non-seulement tous les actes solennels de la vie religieuse, mais encore, et

dans les paroisses nouvelles en particulier, les choses et la marche de la vie civile. Il est le médecin des âmes, le directeur-né des intelligences, le conseiller des familles.

Aux uns il enseigne les meilleures méthodes d'agriculture ; il les encourage dans leurs rudes labeurs, les soutient et par l'exemple leur montre le chemin du progrès. Aux autres, il conseille la prudence dans les affaires, la règle dans les habitudes et une sage modération. A tous, en un mot, suivant l'exemple du Divin Maître, il prêche la paix, l'union, la charité.

Et c'est là, disons-le, le ressort le plus puissant, le gage de virilité et de prospérité de notre race ; car autant il est vrai que l'union fait la force, autant les divisions, les ambitions déplacées, l'orgueil vain et stupide, pour tout dire, constituent la pierre d'achoppement de nos paroisses, et, sur un plus vaste théâtre, de notre nationalité.

A Saint-Nicolas, comme ailleurs, quelques taches se laissent sans doute ça et là apercevoir ; mais il semble qu'en analysant avec attention la vie de nos missionnaires et de nos curés, en étudiant leurs œuvres malheureusement trop peu consignées dans nos régistres, on peut se rendre un compte assez exact du rôle vraiment bienfaisant que tous ont rempli, pendant ces deux cents années, en exerçant la mission humble mais sublime que la Providence dans son éternelle sagesse avait assigné à leur zèle apostolique. Ils ont combattu avec foi, avec dévouement, avec contance. Au milieu de ces luttes incessantes, toujours rudes,non cependant privées deconsolations, ils ont servi la même cause, poursuivi le même but ; mais chacun d'eux a gardé sa physionomie propre. Une belle variété s'épanouit ici au sein d'une haute et féconde unité. En traçant les portraits de tous ces pasteurs dévoués, l'historien peut former une longue et intéressante galerie. Pas une figure semblable, et, néanmoins,

tous, selon l'expression d'un écrivain célèbre, ont le ciel dans les yeux et Dieu sur les lèvres.

Il leur a, sans doute, fallu, traverser plusieurs circonstances difficiles et user tantôt de ménagements, tantôt de rigueur, mais, à quelques exceptions près, l'harmonie et la bonne entente n'ont cessé de régner entre eux et le troupeau confié à leurs soins. Aussi les paroissiens doivent-ils se féliciter d'avoir été si bien instruits, si bien guidés, si bien dirigés par leurs missionnaires, leurs desservants et leurs curés.

La troisième partie de cette étude fera connaître les faits et gestes des habitants de Saint-Nicolas, avec de courtes biographies concernant ceux de ses enfants qui se sont distingués au sein des assemblées délibérantes, dans les professions libérales, à la poursuite du commerce et dans les autres carrières ouvertes à leur émulation et à leur intelligence. Ce sera l'histoire proprement dite de la paroisse, la partie civile, s'ap-

puyant sur certains documents comme aussi sur la tradition verbale. Elle sera naturellement incomplète ; car suivant une coutume regrettable autant qu'elle a été générale, les vieux papiers, ces temoins de l'histoire, ont été presqu'entièrement détruits : de là une grande pénurie de renseignements et des lacunes difficiles à combler.

Il s'agit donc de grouper ensemble les menus faits les plus saillants, lesquels, dans leur uniformité, ne diffèrent guères d'une paroisse à l'autre. Un peu plus ou un peu moins d'attraits : voilà tout.

Néanmoins, c'est ici l'endroit natal, le foyer de notre vie et de nos affections les plus chères. A lui donc nos préférences.

En touchant les hauteurs de ce village, en parcourant ses rivages et ses vallons, tout est souvenir : arbres, sentiers, ruisseaux, habitations, camarades d'enfance, hommes à l'âge mûr vieillards courbés par les ans ; et le moindre détail qui vient frapper nos yeux ou caresser no-

tre imagination nous semble, malgré son insignifiance, devoir intéresser tout le monde, comme il nous intéresse nous-même. Heureux égoïsme de clocher, naturel autant qu'inoffensif, et que peut bien comprendre et apprécier celui-là seul qui en a savouré les jouissances dans le secret à demi voilé de sa paisible obscurité !

Virgile et Horace ont tour-à-tour chanté les douceurs de ce bonheur relatif, et, après Euripide, Racine a écrit :

" Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
" Libre du joug superbe où je suis attaché,
" Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché."

C'est donc aux habitants de Saint-Nicolas, en particulier, et à ceux qui, ayant laissé cette paroisse, conservent encore pour elle un vif intérèt que s'adressera cette partie de notre étude : car, pour le public, bien qu'utile à certains points de vue, elle ne présente que peu d'attraits, et échappe aux données générales de l'histoire.

L'on m'a écrit : " N'omettez aucun détail ; le

plus insipide, en apparence, ne manquera pas d'intéresser quelqu'un. " Excellent conseil, qui doit être suivi, au risque même de provoquer l'ennui.

En effet, dans une étude des éléments de la vie intime d'une paroisse, on ne saurait, sans être incomplet, passer sous silence ces moindres faits dont la multiplicité, prise dans son ensemble, sert à former la physionomie ou du moins certains traits caractéristiques de tout un peuple.

Dieu fasse qu'en offrant aujourd'hui au public les prémices de notre humble travail, nous puissions nous flatter d'être de quelqu'utilité à nos concitoyens et d'apporter une pierre, si modeste soit-elle, à l'édifice de notre histoire nationale !

A MONSEIGNEUR BENJAMIN PAQUET,

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE,

Ancien Supérieur du Séminaire de Québec,

Et ancien Recteur de l'Université Laval.

Monseigneur,

A soixante-douze années de distance, vous êtes le second Supérieur que la paroisse de Saint-Nicolas s'honore d'avoir donné au Séminaire de Québec.

Tout incomplètes qu'elles puissent être, permettez-moi de vous faire hommage de ces quelques pages, consacrées à la mémoire de votre illustre devancier, à la mémoire aussi du digne prélat qui fit couler sur votre front l'onction sainte et au souvenir de quatre jeunes prêtres, dont vous avez été le tuteur et le guide, et que la mort a moissonnés dans la fleur de leurs jeunes années.

Saint-Nicolas, novembre 1894.

LA FAMILLE DEMERS

La famille Demers est originaire de Saint-Jacques de Dieppe, dans le département de la Seine inférieure, en France.

Deux frères, André et Jean, vinrent en la Nouvelle-France. Ils étaient fils de Jean Dumets ou Dumay et de Barbe Mangis. André, né en 1631, finit ses jours à la Pointe-aux-Trembles de Québec ; mais ses enfants lui survécurent et se fixèrent presque tous à Montréal, ou dans les environs.

Quant à Jean, qui doit nous occuper un instant parce qu'il est l'ancêtre du prêtre distingué

qui fait le sujet de cette étude, il naquit également à Dieppe, en 1632, et se maria à Montréal, le 9 novembre 1654, à Jeanne Redié, fille de Michel Redié et de Catherine Dorbelle, de Saint-Germain, Evêché d'Angers.

Il était cultivateur et navigateur.

Sa femme et lui quittèrent Montréal et s'établirent à la côte de Lauzon en 1662. Ils y élevèrent leur famille et y marièrent leur fille Anne à Gabriel Duchesne, à Québec, le 3 mai 1688, en premières noces ; puis, au sieur Michel Cureux dit St-Germain, en 1693.

Sur le déclin de l'âge, Jean et son épouse décidèrent d'aller passer leurs dernières années auprès de leur fille devenue veuve, dans la ville de Champlain.

C'était en 1698.

Cette année-là, ils fondèrent sept messes basses à la paroisse de Québec, et, l'année suivante (1699), ils avaient un banc dans l'église, comme on le constate dans la reddition de comptes des Marguillers.

Tous deux moururent en 1708. La sépulture de Jean eut lieu le 5 juillet; celle de Jeanne, le 3 Décembre; Jean et René, deux de leurs fils, étaient présents aux funérailles de leur mère. Le Séminaire de Québec fit chanter un service funèbre à Jean Demers, ce qui indique que cette maison avait eu quelque part à ses bonnes œuvres. (Compte des Marguillers.)—Madame St.-Germain ne leur survécut pas longtemps, car elle fut inhumée le 5 avril 1711.

Le père Jean s'était fixé un peu à l'ouest de l'église actuelle de Saint-Nicolas : il possédait douze arpents de terre de front qui comprenaient la propriété actuelle de Benjamin Filteau et courait, en plus. l'espace de six arpents vers l'Est. Cette terre, il la céda et vendit à ses deux fils Eustache et Nicolas, âgés respectivement de 18 et 22 ans, le 25 novembre 1694. Elle était bornée à l'ouest par Jean Pillot et à l'est par Nicolas Massard. On y avait érigé un corps de logis de trente pieds de long, de pièces sur pièces, couvert de planches, une grange et une étable. Elle était chargée envers la Seigneurie de Lauzon de huit livres et six chapons de rente sei-

gneuriale. Eustache acquit, en 1699, la terre de Nicolas Massard, réunie au Domaine Seigneurial par défaut de prestation de rente, de sorte que les deux frères avaient alors dix-huit arpents de terre de front au premier rang ; de plus, la première concession du rang de *Vire Crêpe*, contenant quatre arpents de largeur, et étant la prolongation des propriétés du bord de l'eau.

Pierre se fixa dans le haut de la paroisse ; Jean à Sainte Famille, Ile d'Orléans, d'où lui et ses enfants revinrent dans le bas de la paroisse, à une certaine distance de René, et François à Laprairie. André, qui a donné le terrain de la première église, près de l'Anse du Vieux-Moulin, avait acquis la propriété de Thomas Lemarié, quatre arpents de terre de front qui sont aujourd'hui inclus dans les fermes de Ignace Pâquet et de Louis Demers, de l'Est à l'Ouest. Après la disparition d'André Demers, pris par les Anglais en Acadie, son père revendit cette terre à François Frichet, plus tard capitaine de milice, et ce fut là le berceau des Fréchette, à Saint-Nicolas.

De ces divers points les descendants de Jean Demers se répandirent aux quatre coins de Saint-

Nicolas, dans les paroisses environnantes, à beaucoup d'endroits de la province et à l'étranger.

Et elle était nombreuse cette postérité. René avait eu dix-huit enfants de ses deux mariages, avec Anne Dubois en 1694, et Marie Jeanne De Lavoye en 1714 ; Nicolas, seize enfants de son union en 1700 avec Anne Rocheron : Eustache en eut six de Marie Dubois, son épouse, et Pierre, sept, dont trois de Jeanne Pouliot avec laquelle il se maria en 1691, et quatre de Marie Jeanne Houde, sa seconde femme en 1703. Jean n'eut que deux enfants dont l'aîné Louis revint de l'île d'Orléans se fixer dans le bas de la paroisse. Somme toute,quarante-neuf petits enfants étaient issus des cinq fils qui restèrent à Saint-Nicolas.

De près ou de loin, la majorité des habitants de cette paroisse sont alliés à la famille Demers. Eustache fut l'ancêtre de Mgr Modeste Demers, premier évêque de Vancouver, et de son frère Isaïe, cultivateur de cette paroisse, vénérable vieillard aujourd'hui âgé de 88 ans ; Jean compte parmi ses descendants le Grand-Vicaire Demers, le sujet de cette biographie, feu le docteur Demers, de l'île d'Orléans, M. L. J. Demers,

propriétaire de l'*Evénement*, et, du côté maternel, l'abbé L. A. Pâquet, du Séminaire de Québec, le Docteur B. Desrochers, de la Beauce, et autres ; Nicolas, Mgr Benjamin Pâquet, l'abbé Louis H. son frère, et mon père, par le mariage de Etienne Pâquet, leur arrière grand-père, le 15 février 1762, avec Marie Madeleine, fille de Michel, petit-fils du dit Nicolas Demers ; et René, A. Demers, avocat et régistrateur, de Berthier (en haut), le Père Demers, son frère, Père de la Croix, de South Bend, Indiana, l'abbé Fréchette, curé de Laval, Naz. Olivier, avocat de Québec, comme descendants directs ou collatéraux du dit René avec sa seconde femme M. J. DeLavoye.

Quant à François, il se maria en 1699, à Jeanne Roanes, veuve d'Etienne Bisaillon, à Laprairie où il a aussi laissé une nombreuse postérité.

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails qui préparent à l'objet spécial de notre étude et qui offrent un intérêt tout particulier pour les membres de la famille Demers. Ceux-ci, d'ailleurs, peuvent facilement retracer leur lignée en

jetant un coup d'œil sur le tableau synoptique des mariages célébrés à Saint-Nicolas, que nous annexons à nos notes.

LE GRAND VICAIRE

JÉROME DEMERS

NÉ A ST.-NICOLAS LE 1ER AOUT 1774

DÉCÉDÉ A QUÉBEC LE 18 MAI 1853

LE GRAND VICAIRE JEROME DEMERS

M. Jérôme Demers, né à Saint-Nicolas le premier Août mil-sept-cent-soixante-quatorze, était fils de Jean-Baptiste Demers et de Geneviève Loignon. Le parrain fut Pierre Loignon, son grand-père maternel, et la marraine Théotiste Demers, sa petite cousine.

Il était, par son aïeul Louis Demers, fils de Jean, le descendant en ligne directe, à la cinquième génération, du vieux patriarche.

Son père, dont le nom se trouve mentionné à toutes les pages de cette période de l'histoire de Saint-Nicolas, demeurait dans ce que l'on a appelé plus tard " la maison en pierre des Frédéric François " ; maison située dans le bas de la paroisse, à l'endroit où les cultivateurs se sont

bâtis, à quelque dix arpents au sud du chemin royal et où ils forment un petit village isolé. C'était là la propriété paternelle.

Intelligent et homme d'affaires, M. Demers possédait une assez bonne instruction et, en toutes rencontres, il apparaît comme l'un des principaux citoyens de St-Nicolas. Capitaine de milice, il était, sans cesser d'être patriote, loyal et dévoué à la couronne britannique avant tout. Il agissait comme notaire, et préparait lui-même les documents ou les actes qui devaient recevoir ensuite leur ratification finale, soit du tribunal, soit de l'Autorité Suprême.

Son éducation, il en avait puisé la plus forte partie au contact du frère Alexis Demers, Récollet, son frère, qui avait bâti la petite église et la résidence des Récollets, à Saint-Sauveur de Québec, à peu près vers l'endroit où est aujourd'hui Notre-Dame de Lourdes. C'est là qu'il résidait et qu'il mourut [1].

Jérôme Demers dut aussi s'inspirer à la même source, dès son jeune âge ; et après avoir étudié

1. Notes de feu G. Desrochers.



LE PÈRE ALEXIS
RÉCOLLET

ALEXIS DEMERS

au Séminaire de Québec, il alla suivre ses cours à Montréal, avec la protection et sous la direction de son autre oncle, le père Louis (Jean Demers) qui, en mil-sept-cent-quatre-vingt-neuf, était Supérieur des Récollets et qui fut le dernier prêtre de cet ordre au Canada.

Ses études classiques terminées, M. Demers, qui aimait passionnément les sciences exactes, se sentit du goût pour le génie civil et l'arpentage ; mais, après quelque temps, il abandonna cette carrière pour embrasser l'état ecclésiastique. Coïncidence assez bizarre, pendant qu'il étudiait ainsi le génie civil, son frère Jean-Baptiste portait la soutane, et lorsqu'il revêtit, à son tour, l'habit ecclésiastique, ce même frère s'en dépouilla pour devenir arpenteur, profession qu'il exerça à Saint-Nicolas, pendant de longues années.

Après un an et demi d'études théologiques, changeant d'idée, le jeune Jérôme Demers quitta sa robe de clerc pour entrer dans le monde.

Il revint donc chez son père.

Celui-ci, avec cette énergie froide mais résolue

qu'il communiqua à son fils, lui dit en le voyant : "C'est bien, mon fils, puisque la Providence ne t'appelle pas au sacerdoce, tu feras toujours un bon citoyen. Nous allons commencer à préparer des défrichements pour le printemps prochain." Alors, prenant une hache, il la lui donna et l'envoya couper du bois. Au bout de sept jours et demi, M. Demers vit que sa première vocation était bien celle à laquelle Dieu l'appelait. Il retourna au Séminaire et ne revint à St-Nicolas qu'une seule fois, dit-on : ce fut pour les funérailles de son père. Il fut ordonné prêtre le vingt-quatre août mil-sept-cent-quatre-vingt-dix-huit, et s'agrégea au Séminaire de Québec, un an après.

Le 10 août mil-huit-cent, il en devenait le directeur ; en mil-huit-cent-cinq, procureur pour la première fois ; en mil-huit-cent-quinze, supérieur pour la première fois ; en mil-huit-cent-vingt-et-un, procureur pour la seconde fois ; en mil-huit-cent-vingt-quatre, supérieur pour la seconde fois ; en mil-huit-cent-vingt-cinq, Vicaire-Général ; en mil-huit-cent-trente-six, supérieur pour la troisième fois. Conférendaire, de mil huit-cent-quarante-deux à quarante-neuf, pen-

dant sept ans ; et membre du Conseil de l'Evêque en mil-huit-cent-cinquante. Il fut professeur de sciences et de philosophie pendant un très grand nombre d'années. Il décéda le dix-sept mai mil-huit-cent-cinquante-trois, à l'âge de soixante-dix-huit ans, et fut inhumé dans la chapelle du Séminaire.

Le vingt-huit février, mil-huit-cent-trente-sept, il avait été nommé, par Mgr Signay, membre du Conseil de l'Association de la Propagation de la Foi qui eut pour son premier Président, l'hon. M. le Juge Panet, et comme Vice-Président, René Edouard Caron, plus tard Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Voulant être oublié après sa mort, jamais il ne consentit à laisser prendre son portrait. Son désir n'a été que trop bien réalisé. M. Casault, le premier Recteur de l'Université Laval, n'a pas permis que l'on reproduisît un portrait pris secrètement par le peintre Ant. Plamondon. Il fallait, disait-il, respecter la volonté d'un homme comme M. Demers. En outre une biographie par Mgr Cyrille Légaré a péri dans l'incendie du Séminaire en 1865, lorsqu'elle était à peu

près terminée. C'est une perte irréparable. Dans la préparation de cet ouvrage, l'illustre professeur de belles-lettres avait réuni, avec ce goût littéraire et délicat qui le distinguait à un dégré si éminent, tout ce que son esprit de discernement avait pu découvrir sur M. Demers, ainsi que sur l'abbé Holmes. Il avait même obtenu une lettre importante de Louis Joseph Papineau. Tout a disparu, et nous sommes aujourd'hui plus pauvres en documents que si ce premier travail de collection de matériaux n'avait pas été fait.

Faute de ces renseignements quasi indispensables, il nous a fallu recourir aux sources naturelles de l'histoire, interroger ceux qui ont été à même de le connaître dans les dernières années de sa vie, consulter la tradition, et étudier son caractère et ses facultés intellectuelles à la pâle lueur de ses livres, seules traces vivantes que ce prêtre si érudit, que cet homme de génie, nous a léguées.

SON PHYSIQUE ET SON CARACTERE.

Au physique :—Taille audessus de la moyenne et bien proportionnée, avec un peu d'embonpoint et une apparence de force qu'il possédait réelle-

ment à un haut degré ; port majestueux et digne; la tête grosse et légèrement couverte d'une chevelure négligée, à demi blanchie et éclaircie par le travail de l'âge ; figure.... " Ah ! qui pourrait la peindre ? nous écrit un de ses anciens élèves.[1] Qui pourrait faire connaître et comprendre les sentiments qu'on éprouvait en voyant ce front large qui couronnait si bien une tête vénérable particulièrement faite pour contenir la vaste science, le jugement droit et solide et, ne craignons point de le dire, le génie que possédait cet homme vraiment distingué, chez qui tout était noble et imposant ? Non, impossible de peindre cette figure ; ou, comme on disait quelquefois, cette face aux gros traits, ces sourcils longs et épais qui couvraient ses yeux myopes, et donnaient par leurs mouvements divers à cette physionomie, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, des airs de courroux, d'autorité, de contentement, de gaieté et de politesse exquise, suivant les circonstances."

Il était nerveux, prompt de caractère et doué d'une force peu ordinaire. Lorsque les circons-

1. L'abbé Chs Trudelle.

tances le voulaient, sa voix prenait un ton de commandement fort et impérieux. Ainsi, lorsque le tocsin d'alarme appelait au feu, c'était M. Demers qui commandait en chef, et tous obéissaient à cette voix de stentor qui dominait le bruit. La nature l'avait créé homme d'autorité. Il aurait pu faire un bon général d'armée; aussi était-il grand admirateur de Napoléon.

Négligé dans sa toilette, on le lui pardonnait bien volontiers parce qu'on savait que son esprit était occupé d'un ordre de choses beaucoup plus élevées. Il y avait même sous ce rapport, ainsi que dans la variété des tons qu'il donnait à sa voix, quelque chose d'original et d'un peu propre à faire rire ; mais, finalement, ce n'était pas là l'impression qu'il laissait. Non, car, dans le ton solennel qu'il prenait immédiatement après avoir conté ou fait quelque chose de nature à égayer, il y avait une dignité qui commandait l'estime et le plus profond respect, secondée qu'elle était par un maintien noble et imposant.

Mais ces airs de grandeur et de majesté, qu'on remarquait dans la démarche et dans toutes les manières d'agir de M. Demers, n'étaient ni le

fruit d'une étude particulière, ni le résultat de sentiments d'orgueil ou d'amour propre ; bien au contraire, et c'est là surtout ce qui le faisait estimer et aimer de tous. Tout était naturel chez lui, jamais homme n'a été moins porté à l'affectation. Il était d'une modestie et d'une humilité qui charmaient. Désirant toujours s'effacer, il ne parlait jamais de lui-même et jamais ne se servait du pronom de la première personne. Sa politesse exquise, conséquence de ces deux vertus, le portait à saluer gracieusement tout le monde, même les petits enfants. Mais n'allons pas croire que son humilité se traduisait à l'extérieur par des airs de simplicité et de douceur exagérées : loin de là, comme toutes les autres vertus qu'il pratiquait, celle-ci était conforme à l'austérité de son caractère.

Par humilité, deux fois il refusa la mître. A ce propos Mgr Baillargeon et M. Mailloux, étant chapelains à l'église de St-Roch, et ayant appris que M. Demers venait de recevoir ses bulles (ce qui était faux), se hâtèrent de monter au Séminaire pour le féliciter. " Si vous êtes venus de St-Roch pour me faire un mauvais compliment,

vous pouvez vous retirer," leur dit-il sur un ton qui leur fit comprendre que leur voyage était perdu.

Un exemple insignifiant demontrera jusqu'où était poussée cette humilité soutenue par la force de volonté. Dans sa vieillesse, M. Demers prenait beaucoup de tabac et les conséquences en étaient fâcheuses pour la propreté. Comme il disait la messe de grand matin, avant les autres prêtres du Séminaire, on mettait de côté son ornement qui ne servait qu'à lui seul. Tout âgé qu'il était, il s'en aperçut, et son humilité lui inspira une énergie de volonté telle qu'il abandonna irrévocablement l'usage du tabac.

Jamais il ne parlait de sa famille, de sa paroisse, de ce qui pouvait le concerner : il ne paraissait vivre que pour les autres et surtout pour le Séminaire qui semblait incarné en sa personne.

On aurait pu dire de lui ce que Lamartine a écrit de Napoléon :

"Rien d'humain ne battait dans sa large poitrine".

SES QUALITÉS DE PROFESSEUR

En classe, professeur distingué, original, intéressant. Dans sa chaire d'enseignement, il inspirait trois sentiments distincts : on l'aimait, on le vénérait et, en même temps, on le craignait. Ses élèves l'aimaient, parce qu'ils se sentaient généreusement payés de retour, qu'il leur était tout dévoué, et qu'il n'épargnait rien pour leur communiquer une partie de sa vaste érudition. Monsieur Demers comprenait combien il est nécessaire dans l'éducation de la jeunesse de mêler l'agréable à l'utile. Aussi savait-il assaisonner les explications les plus abstraites sur la philosophie d'anecdotes et de traits piquants, et il avait amassé une provision très émaillée d'histoires qu'on se plaisait à lui entendre raconter.

Et il narrait si bien ! Heureux s'il pouvait rappeler aux écoliers quelques beaux traits de la vie de leurs parents. C'était une de ses jouissances les plus douces, un de ses plaisirs les plus sensibles, un véritable bonheur.

L'on peut dire qu'il a toujours vécu avec les écoliers et pour les écoliers, et, mieux que tout

autre, il devinait d'instinct les goûts et les besoins de cet âge. Aux heures de la recréation, il s'intéressait et s'amusait beaucoup à les voir prendre part aux jeux les plus bruyants, crier, sauter, gambader. "C'est nécessaire disait-il ; c'est le secret de leurs forces, la moitié de leurs études."

Les tours de passe-passe qu'ils s'infligeaient les uns aux autres, loin de l'irriter, lui fournissaient même quelquefois l'occasion de les instruire. Citons-en un trait qui nous est raconté entre plusieurs : il donne un aperçu de sa manière d'enseigner.

Les élèves externes de la classe de Mathématiques avaient attaché au dos d'un de leurs confrères une pancarte avec les mots : "*Maison à louer.*" Mais voilà que, rendu en classe, l'élève, ne sachant pas qu'il portait cette enseigne, fut appelé au tableau noir. Les écoliers s'attendaient à une tempête lorsque le professeur verrait cette affiche ; mais grande fut la joie et bruyants les éclats de rire, lorsque comprenant toute l'originalité de cette espièglerie, M. Demers établit sur

cette " *Maison à louer* " un problème dont il demanda la solution.

En voici un autre d'un genre différent :

Un écolier de la classe de Physique fut chargé par M. Demers de transporter un instrument très fragile et il allait avec autant de précaution que possible, lorsque le professeur, de sa forte voix, lui crie : " Prenez garde, l'enfant." Surpris, celui-ci laisse échapper l'instrument, qui se brise. Grosse réprimande alors. Le lendemain, cet écolier, encore tout tremblant, va avertir M. Demers que l'heure de la classe est arrivée. " Eh bien ! grosse tempête hier, l'enfant ; oui ! grosse tempête."

Et cela sur un ton de bonté et de miséricorde qui indiquait que tout était pardonné.

Son coup d'œil à juger ses élèves était des plus justes, des plus remarquables. On aurait dit qu'il lisait sur leur front, dans leurs regards, l'avenir que la Providence leur réservait.

M. Chauveau, à seize ans, voulait entrer dans l'état ecclésiastique. Il va trouver M. Demers,

alors Supérieur du Séminaire, et lui fait part de ses intentions. " Vous voulez faire un prêtre, lui dit le vénérable Supérieur, en lui mettant la main sur l'épaule... Vous êtes bien jeune... seize ans !....Bien....bien .... Allez-vous-en dans le monde, petit, on verra plus tard." L'Etat doit remercier l'Eglise de sa générosité en cette circonstance, ajoute M. L. O. David, auquel nous empruntons ce trait charmant.

Dans ses rapports avec les petits et les malheureux, M. Demers se montrait doux et souriant. C'était un bon père pour tous.

En étudiant de près le mélange de force et de bonté qui forme le fonds de cette nature d'élite, on est frappé de la richesse de son intelligence, de l'énergie de son tempérament, de son incroyable âpreté au travail ; pardessus tout, l'on admire cette simplicité pleine de modestie, cette aimable condescendance pour la jeunesse, dans l'esprit de laquelle, éducateur expérimenté, il sait inculquer, claires et saisissantes, les notions rudimentaires de ce qui sera plus tard, pour beaucoup du moins, le secret de leurs succès dans le monde.

Pour lui, la célébrité, les hommages et les louanges ne sont qu'oripeaux et vaine gloriole. Les éloges, même les plus modérés, il les dédaigne. Il n'a qu'un but en vue : former, instruire la jeunesse, en exprimant des idées dont elle puisse se pénétrer facilement, en énonçant des principes dont le sens et la conception s'inoculent aisément dans son esprit. En dehors de cela, tout éclat l'offusque.

Au reste, amateur passionné du beau, M. Demers en faisait ses jouissances les plus douces, sachant les communiquer aux autres, et ne négligeant jamais, tout en s'adonnant aux sciences naturelles, le culte sacré des lettres auxquelles il s'était initié dès son adolescence.

Fort, vigoureux, bien doué sous tous les rapports, il travaillait comme pas un ; rien ne lui coûtait pour apprendre ; les jours n'étaient pas assez longs, il y ajoutait les nuits, tant il voulait pénétrer tous les secrets de la science, non pas par pure satisfaction personnelle, mais pour le bénéfice d'autrui.

Il revoyait toujours avec plaisir ses anciens

élèves ; il les suivait dans les diverses phases de leur existence, dans les luttes qu'ils avaient à soutenir, dans les difficultés de la vie journalière ; il les encourageait et les guidait de ses conseils sages et éclairés. Eux, de leur côté, ne l'oubliaient pas.

Se rappelant leur professeur, leur guide du Séminaire, ils recouraient, pleins de confiance, à ses lumières, au milieu des vicissitudes de l'époque : ce fut pour eux comme un phare dont ils ne voulurent jamais détourner le regard, craignant avec raison d'aller faire naufrage sur les nombreux écueils dont est parsemé le fleuve de la vie.

Et l'on peut dire avec l'assurance la plus entière que la génération formée à son école, nourrie des principes les plus sûrs et les plus solides, fut une génération d'élite, puissante par la volonté et la force de caractère ; c'est d'elle qu'est sortie cette phalange d'hommes remarquables qui illustrèrent et illustrent encore aujourd'hui le Sacerdoce Canadien ; c'est elle aussi qui, faisceau inattaquable, sut tenir ferme le drapeau national, et faire tourner, par la voie des réformes constitutionnelles, à notre avantage ce qu'auraient pu

avoir de désastreux pour nous les événements de cette période tourmentée de notre histoire.

SON ENSEIGNEMENT ET LES SCIENCES.

Pour bien juger M. Demers et le gigantesque travail qu'il s'est imposé afin de donner à l'étude des sciences et des arts cet élan, jusque-là inconnu dans le pays, et dont on profite encore aujourd'hui sans en bien tenir compte à celui auquel on le doit, il faut faire abstraction du présent et se reporter au temps où commença sa longue carrière de dévouement à l'éducation, c'est-à-dire au commencement de ce siècle.

Les hostilités qui existaient alors entre la France et l'Angleterre ne permettaient guères de communiquer avec l'ancienne mère-patrie et de se procurer les livres et les instruments de physique ou autres dont on avait besoin. Tout était donc en quelque sorte à commencer. L'on peut dire que M. Demers a été ici le créateur de l'enseignement scientifique, c'est-à-dire de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de l'astronomie et de l'architecture ; car les mathé-

matiques et la philosophie avaient été enseignées de tout temps au Séminaire de Québec. La chimie était absolument inconnue ; l'histoire du Canada était à faire.

M. Demers, par son génie, suppléa à tout ce qui lui manquait, et sut enseigner toutes les sciences à la fois, y compris la philosophie et la théologie elles-mêmes. Vu la difficulté de se procurer des livres,—ce qui les mettait hors de la portée des étudiants,—M. Demers rédigeait tous ses cours, et il les passait d'avance aux élèves qui s'en faisaient des copies. A des intervalles variables, suivant les progrès des sciences, il donnait une nouvelle rédaction de ses traités, véritable codification des corrections qu'il faisait d'année en année à ses manuscrits, au fur et à mesure des découvertes scientifiques.

A force d'additions, son traité de physique, qui comprenait aussi d'abord la chimie, était devenu dans les dernières années un énorme volume très compact.

Il composa de la même manière ses deux traités d'astronomie et d'architecture, qui, plus

tard, furent abrégés par M. E. A. Taschereau, aujourd'hui Son Eminence le Cardinal.

Ainsi perfectionnés d'une époque à l'autre, tous ces traités étaient constamment tenus à la hauteur des progrès scientifiques, de sorte que lorsqu'il fut possible au Séminaire de faire venir d'Europe des livres pour les élèves à des prix raisonnables, le changement et la transition s'effectuèrent aussi naturellement que si le savant professeur eût fait imprimer les cours que lui-même rédigeait.

Mais un enseignement de cette nature suppose des collections d'instruments et d'échantillons : à la théorie il faut joindre la pratique si on veut lui donner l'efficacité nécessaire.

Or, au début du siècle présent, bien rares étaient, même en Europe, les institutions collégiales munies d'un simple commencement de musée. Rien donc de surprenant dans le fait de la non-existence de ces collections à Québec.

M. Demers entreprit de combler cette lacune : et l'on doit reconnaître qu'il a été l'initiateur et le fondateur de ces riches musées qui, tout mo-

destes d'abord, mais avec des additions successives, sont devenus l'orgueil et la gloire de l'Université Laval.

Les ressources du Séminaire étant fort limitées, l'on ne procédait que bien lentement lorsqu'il s'agissait d'une dépense un peu élevée. Du reste, tout dévoué qu'il était à l'avancement de cette institution, le futur Supérieur n'était pas homme à poursuivre opiniâtrement auprès du conseil la demande d'une dépense que l'on regardait alors comme une œuvre de surérogation non absolument nécessaire. Cependant le Séminaire lui accorda facilement la permission d'utiliser les ouvriers ordinaires de la maison pour confectionner quelques appareils, bien loin, sans doute, de présenter le luxe des instruments de physique de nos jours, mais qui pouvaient servir à démontrer certains phénomènes. S'ils n'étaient pas élégants, ils étaient faits pour durer, car ils avaient une solidité massive à toute épreuve, sauf celle du feu.

Toutefois, M. Demers avait des visées plus hautes. Depuis longtemps, il désirait faire venir d'Europe certains instruments spéciaux tout-à-

fait en dehors de la compétence de ses bons menuisiers. Ne voulant cependant rien demander au Séminaire, il économisa sur ses très minces revenus (il n'en avait probablement pas d'autres que ses messes), puis quand il eut accumulé une somme suffisante, il fit venir les instruments désirés, exhibant avec un bien légitime orgueil, aux yeux de ses confrères et aux regards ébahis de ses élèves, ces trésors si précieux pour lui et pour la science.

Quelque temps après, lorsqu'on ne craignit plus de froisser les susceptibilités ombrageuses du généreux professeur, le Séminaire, profitant d'une occasion favorable, remboursa à M. Demers ses frais de musée. Celui-ci aurait refusé, mais une arrière-pensée l'en empêcha. En effet la somme remboursée, augmentée de ce qu'il avait pu y ajouter, passa bientôt les mers, afin d'accroître la collection du musée. Ce jeu, il le renouvela plusieurs fois, jusqu'à ce que le Séminaire, convaincu que ce n'était plus là une dépense de luxe, mais un secours indispensable à l'enseignement, consentit, sur la demande de M. Holmes, et à l'occasion de son voyage en

Europe à consacrer, pour l'augmentation des musées, une somme relativement considérable pour l'époque, et qui fit des collections du Séminaire les plus belles qu'il y eut alors dans le pays [1].

SON TRAITÉ D'ARCHITECTURE.

C'est à M. Demers que le Séminaire doit ses magnifiques modèles d'architecture classique qui, bien mieux que les plus belles gravures, font voir et comprendre aux élèves la raison d'être de chacune des parties qui entrent dans une décoration architecturale. Ses connaissances et son goût le firent souvent consulter pour l'ornementation intérieure d'un certain nombre d'églises, spécialement dans le voisinage de Québec. On peut même dire que son avis si éclairé et si sûr fut recherché de presque toutes les parties de la Province. Pour ne citer qu'un cas entre cent, il fut délégué par Mgr Signay pour vérifier les allégations d'une requête des paroissiens de Charlesbourg, demandant à bâtir une nouvelle église.

1 Ces renseignements sont dûs à la bienveillante obligeance de M. le Grand Vicaire Hamel.

Il en fixa la place et en détermina les proportions selon leurs vœux.

C'est l'église actuelle.

Mais chaque fois qu'il fut appelé à émettre son opinion, il ne souffrit pas la moindre dérogation aux règles. Aussi était-il grand admirateur de M. Baillargé qui a, de son temps, décoré la Basilique de Québec, parce qu'il voyait en lui un partisan inflexible de l'architecture classique. M. Demers ne manque jamais de le citer avec éloges dans son Traité d'Architecture, auquel sont attachés une foule de modèles ou planches préparés de sa main.

Il ne cesse non plus de protester, dans ce livre, contre les défauts et les exagérations de style que l'on devait trop souvent tolérer dans l'impuissance de les empêcher.

Accoutumé à se rendre compte, dans l'architecture grecque, de la raison d'être des moindres détails, il ne voulait pas même admettre le gothique parmi les styles réguliers. N'ayant jamais visité l'Europe, il ne pouvait par conséquent mettre à profit les études faites, depuis le com-

mencement du siècle, sur l'esprit de l'architecture ogivale.

Très sévère à son égard, il la regardait comme le fruit non raisonné d'une imagination s'abandonnant sans frein à ses caprices. Aussi disait-il que c'était la barbarie dans l'art, parce qu'il n'y voyait pas cette régularité qui apparaît, pour ainsi dire, spontanément dans le style classique.

S'il eût possédé les ressources dont on dispose maintenant, surtout s'il eût pu voir de ses yeux et étudier sur place ces magnifiques monuments des âges de foi, nul doute que M. Demers, avec le riche bon sens qui le distinguait, aurait bientôt compris que tout n'est pas caprice dans le gothique, et que, en étant dégagé des défauts de détail dûs le plus souvent aux siècles employés à terminer un même édifice, il constitue un genre parfaitement défini, symbolique par lui-même, et qui laisse à l'architecte une latitude bien plus grande que l'architecture dite classique.

On comprend, d'apres cela, que ce n'est pas M. Demers qui aurait approuvé le genre *rococo*, lequel semble prévaloir, sous prétexte de fai-

re du nouveau, dans la construction des édifices sacrés et profanes de nos jours. Nos architectes modernes seraient, en effet, souvent bien en peine de donner le motif de telle saillie, de tel ornement, de telle modification faite soit au classique, soit au gothique. M. Demers aurait appliqué, et avec raison cette fois, à ces déviations sans goût des principes de l'art le qualificatif qu'il donnait, consciencieusement mais injustement, au gothique.

Son traité d'architecture offre un vif intérêt, même aujourd'hui, vu les applications qu'il y fait aux principaux édifices de la ville. Jugeons-en par quelques citations. Condamnant sévèrement les baldaquins dont on prétendait alors orner quelques-unes de nos églises, il dit : "La multitude les admire, parce qu'ils sont tous dorés, mais le vrai connaisseur ne pourrait les voir pour la plupart qu'avec des yeux de compassion. Il ne faut pas confondre dans cette censure le couronnement du maître-autel de la cathédrale de Québec. Ce couronnement est d'un bon goût; son plus grand défaut est d'être supporté par des termes, au lieu de l'être par des colonnes, comme l'artiste qui l'a éle-

vé en convenait lui-même ; mais le périmètre du sanctuaire est trop resserré pour qu'on puisse y introduire des colonnes."

Dans un long chapitre sur les statues, leurs proportions, leurs couleurs, la manière de les placer, il ajoute : " Quand il n'y a point de niches pour recevoir les statues, on peut placer ces figures au bas des pilastres qui règnent dans l'ordonnance, en les supportant par un piédestal ou par un socle, selon que les pilastres sont élevés sur l'un de ces deux corps : c'est ce que l'on a pratiqué avec assez de succès dans l'Eglise paroissiale de Québec."

L'auteur traite longuement la question des voûtes : " Tous les architectes modernes conviennent que l'on ne peut faire usage des croisées d'ogives que dans les seules voûtes gothiques. C'est donc par une grande inadvertance, pour ne rien dire de plus, que l'on s'est permis d'en mettre dans l'ancienne église paroissiale de Montréal. " Il donne ensuite la manière de faire les voûtes en plâtre, chose presqu'inconnue alors au Canada, puis, ayant indiqué comme exemple la cathédrale de Québec et l'église de St-Joachim, il conti-

nue : " Le savant artiste (M. Baillargé), qui a éte chargé de la décoration de cette dernière, a su y éviter le défaut de la corniche circulaire. Nous invitons les élèves à visiter l'intérieur de cette charmante église. Un examen attentif et réfléchi des vraies richesses qui sont répandues dans ce petit monument leur apprendra mieux que toutes les leçons que nous pourrions leur donner en quoi consiste la vraie décoration intérieure de nos monuments sacrés." Revenant à la cathédrale de Québec à propos des culs-de-lampe qui reçoivent les retombées des arcs doubleaux : "Le savant architecte, dit-il, qui a donné les plans et le dessin de la voûte n'ignorait pas que ces culs-de-lampe étaient autant de porte-à-faux ; les messieurs de la fabrique ne l'ignoraient pas d'avantage ; malgré tout cela il a fallu en faire usage, parcequ'on ne pouvait les éviter qu'en détruisant le rétable du chœur et du sanctuaire et en changeant toute l'ancienne décoration intérieure de l'église : ce qui aurait entraîné des dépenses considérables. Du reste, cette voûte est d'un très bon goût, et elle fait d'autant plus d'honneur à Mons. Baillargé, père, qu'elle est la première qu'on ait construite en ce genre en Canada, et

qu'il y avait un très grand nombre d'obstacles à surmonter pour pouvoir réussir à faire quelque chose de beau."

Le dernier chapitre de cet ouvrage est consacré à la critique des abus en architecture. Les architectes ignorants, médiocres, y sont exécutés de main de maître ; le mauvais goût, comme dans tout le livre du reste, y est condamné avec toute l'horreur qu'il doit inspirer.

Mais nos citations sont déjà trop longues. Si nous nous sommes permis cette digression, c'était pour mieux mettre en relief la méthode du professeur, qui consistait toujours à accompagner la théorie d'exemples frappants et en quelque sorte palpables.

Tout ce que nous venons de dire pour l'architecture, nous pourrions le répéter ici pour l'astronomie : même méthode, même manière de procéder en enseignant. M. Demers était, de son temps, l'homme le plus versé en cette science. " Il lisait dans les astres," selon le qualificatif si plein d'expression du peuple.

De même aussi ses connaissances sur la sculp-

ture et la peinture étaient à l'unisson de celles qu'il avait en architecture, et témoignaient d'un goût à la fois très juste et très pur.

Quant à la chimie, il en possédait certaines notions qui lui permirent d'inaugurer l'étude de cette science dans le pays. Mais ces rudiments devaient être bien limités et très primitifs, car l'hydrogène n'avait été isolé par Cavendish qu'en 1766 et Priestly ne découvrit l'oxygène qu'en 1774.

Inutile, donc, de nous attarder sur ce point d'ailleurs assez rempli d'obscurité et offrant peu d'intérêt pour le lecteur. Passons de suite à l'enseignement philosophique de M. Demers et tâchons d'en donner quelque idée.

La Philosophie.

Institutiones philosophicae.

Pendant plusieurs années, Mons. Demers fut chargé d'enseigner la philosophie au Séminaire de Québec; et il eut, entre autres élèves, Mons. E. A. Taschereau, aujourd'hui Son Eminence le

Cardinal-Archevêque. L'ouvrage qu'il a laissé, et dans lequel se trouve condensée la matière de son cours, est intitulé : *Institutiones philosophicae ad usum studiosæ juventutis.*

Pour apprécier, comme il convient, cette œuvre de mérite, il importe de la comparer, non pas aux travaux parus, principalement en Europe, depuis la restauration des études philosophiques selon St-Thomas d'Aquin,—restauration qui a déjà produit des fruits si merveilleux,— mais aux travaux du même genre qui avaient cours alors.

Monsieur Demers, en effet, vivait à une époque où les écoles catholiques étaient loin de posséder, sur le terrain rationel, ce prestige et cette gloire qui les avaient illustrées jadis et qu'elles tendent à reconquérir. Le dix-neuvième siècle n'en était encore qu'à ses commencements ; et le monde scientifique, religieux et social, fortement ébranlé par les secousses du siècle précédent, battu en brèche par le philosophisme et bouleversé par la révolution, n'avait pu se relever entièrement de ses ruines. Rien donc d'étonnant si cet ouvrage de M. Demers, malgré les hautes qualités de l'auteur et le talent qu'il y déploie, comme

dans tous ses autres travaux, se ressente plus ou moins de la confusion doctrinale qui régnait en ce temps-là dans un grand nombre d'écoles.

Tout élémentaire qu'il soit et malgré les défauts qu'il renferme, ce traité de philosophie a certainement rendu à la jeunesse studieuse de Québec et de tout le pays des services très importants.

Comme le but pratique et immédiat de ce livre était de servir de manuel aux élèves, il est écrit en langue latine : le style en est clair et concis, et l'auteur y traite successivement les trois grandes divisions de la philosophie, à savoir, la Logique, la Métaphysique et la Morale.

L'exposition des divers systèmes, tant anciens que modernes, dont il aime généralement à faire précéder ses thèses, dénote une érudition étendue et remarquable ; mais, c'est à ces derniers, je veux dire aux systèmes modernes, qu'il donne la préférence, la plus large place dans son ouvrage, et en le parcourant, l'on constate avec quelle attention, quel amour de la vérité, cet esprit éclairé suivait le mouvement

scientifique et littéraire de l'Europe en général, mais plus spécialement de la France. Tantôt pour les réfuter, tantôt pour faire de leurs opinions la base et l'appui des siennes, il cite avec le plus grand à propos de Bonald, Lamennais, Frayssinous et une foule d'autres écrivains qui paraissent lui avoir été très familiers.

Une des thèses, sur lesquelles M. Demers semble avoir concentré toutes les ressources de son talent, est le dogme capital de l'existence de Dieu. Il y consacre quatre-vingts pages où l'abondance de l'érudition le dispute à la vigueur et à la souplesse du raisonnement.

Après avoir divisé les preuves de cette vérité en trois classes bien distinctes, c'est-à-dire en preuves morales, physiques et méthaphysiques, il s'attache à développer séparement chacune de ces preuves, en fait ressortir la force, les explique et les défend contre l'athéisme et l'incrédulité.

La preuve morale repose sur le consentement unanime des peuples. L'auteur démontre clairement que ce consentement est universel et que

si, dans tous les temps, les nations ont cru à l'existence de la Divinité, cette persuasion commune doit prendre sa source dans la nature même de l'homme et ne peut être que l'écho de la vérité et de la raison.

Puis, venant à la preuve physique de l'existence de Dieu, il la tire tout d'abord du mouvement de la matière, lequel suppose un premier moteur, et ensuite, de l'ordre merveilleux qui règne dans l'univers, et dans chacune de ses parties. Cette harmonie, selon l'auteur, ne peut s'expliquer que par l'intervention d'une intelligence suprême et infinie, car " de même qu'il y aurait folie à prétendre que la sphère céleste de Copernic ait pu se former d'elle-même et par un simple hasard, ainsi on ne saurait, sans tomber dans l'absurde, attribuer aux combinaisons fortuites de la matière la formation d'un monde qui présente à tous les regards un aspect si admirable."

Monsieurs Demers combat ensuite l'opinion de ceux qui, croyant voir dans la nature des choses inutiles ou tout-à-fait nuisibles, en concluent que le spectacle de l'univers n'est pas une preu-

ve suffisante de l'existence de Dieu. "Bien des choses, dit-il, nous paraissent vaines ou nuisibles : c'est l'effet de notre ignorance. L'expérience a démontré que certains animaux, en apparence préjudiciables à l'homme, jouent cependant un rôle très important dans l'œuvre de la Providence divine et de la conservation de l'espèce humaine."

L'idée d'un être nécessaire, d'où procède tout ce qui change et tout ce qui se meut, fournit en troisième lieu à Mons. Demers la base métaphysique de sa démonstration en faveur de l'existence de Dieu.

La vérité ainsi établie, il tourne directement ses armes contre l'athéisme, et n'a pas de peine à démontrer quels effets désastreux une telle négation entraîne, soit pour les individus, soit pour les sociétés. Il réfute tour-à tour les différentes formes d'athéisme, et, plus particulièrement le matérialisme et le panthéisme modernes.

Inutile de suivre dans tous ses détours le fil des démonstrations du savant professeur. Ce qui précède doit suffire à faire voir comment et

avec quel art M. Demers savait exposer une thèse philosophique, l'étayer de toutes ses preuves, et la défendre contre toute attaque, en disputant pied à pied le terrain à ses adversaires. Ces pages sur l'existence de Dieu donnent amplement la mesure de son talent en cette science, la plus élevée de toutes les sciences humaines.

La même chose peut également se dire pour une autre thèse fondamentale de l'enseignement catholique, à savoir l'origine et le sujet du pouvoir civil. Le savant professeur repousse énergiquement le faux dogme de la souveraineté du peuple, et enseigne, conformément à la vraie doctrine sociale, que, même dans les pays aux formes démocratiques, le pouvoir suprême réside, non dans la multitude, mais dans les personnes élues pour lui donner des lois.

Toutefois, les *Institutiones philosophicae*, quelque soit leur mérite réel, ne sont pas sans défauts, et ces défauts maintenant ressortent d'autant plus que la philosophie a fait, depuis quelques années, des progrès plus manifestes. C'est ainsi, par exemple, que, visant à la brièveté, l'auteur supprime entièrement la métaphysique générale, c'est-

à-dire l'ontologie, et n'en parle qu'en passant dans les autres parties de son traité. De même aussi, séduit par de Bonald, il donne dans son système sur l'origine des idées, et semble admettre avec lui que l'homme, pris individuellement, est absolument incapable de se représenter une idée quelconque sans le secours du langage et de l'enseignement social. Ce manuel, en outre, renferme certains défauts de méthode assez notables et, ça et là, des opinions maintenant abandonnées.

Mais, ces taches et ces imperfections n'empêcheront pas le livre de M. Demers de passer, aux yeux de l'histoire, pour un ouvrage très sérieux et relativement remarquable, surtout si on considère qu'il a été écrit à une époque plus ou moins stérile en doctrines philosophiques, et dans un pays jeune encore, éloigné des lumières que les grandes écoles du vieux monde répandent naturellement autour d'elles. On pourrait même de nos jours, sur certains points, le consulter avec avantage. Il dénote un esprit clair, pénétrant, méthodique, et qui n'eût pas déparé les chaires scientifiques de l'Europe.

Voilà quelles furent les œuvres écrites du

Grand Vicaire Demers, et quelle a été en même temps la nature de son professorat.

Quand M. Demers commença à enseigner, il n'y avait que les deux Séminaires de Québec et de Montréal. Il vit donc naître Nicolet, St-Hyacinthe, Ste-Thérèse, Ste-Anne, auxquels il a prêté l'aide de ses conseils pour les faire avancer dans la bonne voie. C'est lui quï a fait les plans du Collège de Nicolet, de même que c'est lui qui a donné les plans et présidé à la construction des deux ailes du Petit Séminaire de Québec et de l'aile du Grand Séminaire, détruite par le feu.

M. Demers eut aussi assez d'influence pour décider Mgr Panet à placer le collège Ste-Anne là où il est, malgré les prétentions de la Rivière Ouelle et surtout de Kamouraska à le faire construire dans leurs localités. Lui seul peut-être, dans le temps, comprenait toute l'importance d'établir un collège dans cette partie de la Côte Sud, et il encouragea de toutes ses forces son fondateur M. Painchaud. Aussi celui-ci disait-il qu'il n'y avait qu'un homme d'esprit à Québec: M. Demers.

M. Demers, comme bien d'autres à cette

époque, était imbu des idées gallicanes. Il était difficile alors, vu les auteurs qu'on suivait, d'échapper aux entraînements de ces fausses idées. St Liguori et Rohrbacher n'avaient pas encore battu en brèche le gallicanisme. Lorsqu'il commença à lire l'histoire de l'église de Rohrbacher, M. Demers fut d'abord indigné de l'entendre blâmer Bossuet ; mais, bientôt, son jugement droit lui fit comprendre qu'il fallait modifier ses opinions ; il cessa alors de s'en occuper, et n'en fit plus aucun cas.

SON ZÈLE POUR L'AUTORITÉ ET LA RÈGLE.

Le Grand-Vicaire Demers avait le plus grand respect pour l'autorité du Séminaire au nom duquel il parlait toujours lorsqu'il agissait comme Supérieur, et ce respect il avait su l'inspirer, non-seulement aux personnes de son entourage, mais même à tout le pays.

A ce sujet, l'on raconte qu'un jour Mgr Signay, qui logeait et prenait ses repas au Séminaire avant la construction de l'Evêché, se permit de reprendre un prêtre à table en présence de M. Demers. " Monseigneur, reprit celui-ci avec ce

ton solennel qui le distinguait, quand vous aurez des reproches à adresser à vos prêtres, veuillez faire en sorte que ce ne soit pas à la table du Séminaire." [1]

Ce trait, comme bien d'autres, peint toute l'indépendance et la fermeté de son caractère.

Cette autorité du Séminaire, il voulait également qu'elle fût connue au dehors et respectée par n'importe quel personnage qui franchissait le seuil de la maison.

Lorsque Lord Durham, que l'Angleterre avait envoyé au Canada, après les troubles de 1837 et 1838, comme vice-roi, et qui voulait jouer au potentat, assista à la distribution des prix au Séminaire, M. Demers le reçut avec les égards et la politesse dus à son rang, mais en même temps il sut mettre à cette réception toute la dignité et toute la grandeur que comportaient les circonstances difficiles où se trouvait placé le pays. " Je le vois encore aujourd'hui, nous raconte un témoin oculaire, entrer avec lui dans la salle des séances, frapper d'abord à la porte en annonçant

1 —Notes de M. l'abbé Trudelle.

d'une voix de tonnerre "Son Excellence," puis l'introduire et lui présenter son siège avec ce sourire digne et gracieux qui lui allait si bien. Je l'entends encore prononcer avec solennité ces mots que je n'ai jamais oubliés : "Vous allez, messieurs les élèves, avoir l'honneur de recevoir vos prix de la main d'un des grands ,de l'Empire Britannique." Il y avait quelque chose de royal dans toute cette démonstration."

Son éloquence.

Dirai-je maintenant un mot de l'éloquence de M. Demers ?—La tradition nous assure qu'elle était grande, persuasive et convaincante. M. Demers était un orateur véhément : il enchaînait les esprits et les entraînait, il subjuguait les consciences par la persuasion, les dominait par la terreur. Il excellait surtout à annoncer les vérités terrifiantes de notre religion, telles que le jugement dernier et l'enfer : sur ce dernier sujet, son discours répandait l'effroi dans les âmes.

D'une taille imposante, comme nous l'avons déjà remarqué, la physionomie énergique et fine, doué à doses égales et prodigieuses de sang-froid et

d'impétuosité, il était le type de la force et de la vigueur oratoire. A le voir et à l'entendre, on eût dit un de ces apôtres-tribuns nés pour défendre les grandes vérités, pour frapper, pour châtier, mais capable néanmoins de se contenir en temps opportun et sachant unir à des élans d'inflexible colère les accents de la bonté la plus paternelle.

"Je n'ai entendu, nous dit une des rares personnes qui l'ont connu, prêcher M. Demers qu'une seule fois, à la chapelle de la Congrégation du Séminaire lorsque j'étais écolier. Il avait vieilli et n'était plus le même que dans la vigueur de son âge où il étonnait par la force de ses raisonnements, la puissance de sa voix et la dignité de son maintien; cependant, aucun des sermons auxquels j'ai assisté depuis ce jour, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans, ne m'a fait une plus forte et plus durable impression. Il parlait, *sicut potestatem habens*, et il me semble que le père Bridaine devait prêcher comme cela."

Il nous reste très peu de chose de ses sermons et de ses discours.

Dans ses dernières années, il écrivait beaucoup; cet homme savait tant de choses ! Aussi espérait-on trouver à sa mort des mémoires importants; mais, par humilité, sans doute, il les fit tous brûler.

C'est lui qui prononça l'oraison funèbre de Mgr Plessis, et nous en trouvons un très pâle extrait dans la Gazette de Québec du huit décembre 1825.

" Le service, dit ce journal, fut célébré par Mgr Panet, dans la cathédrale de Québec, en présence de Son Excellence le comte de Dalhousie, gouverneur en chef, et de son état-major, des conseillers Législatifs, des principaux officiers du gouvernement, du barreau en corps et des marguillers de Québec aussi en corps et d'une foule immense de citoyens.

" M. Demers, Grand-Vicaire de ce diocèse, est monté en chair, où avec une vive émotion il a rappelé à sa nombreuse assistance les vertus sublimes et les bienfaits signalés du digne pasteur dont nous déplorons la perte ; son zèle pour le salut des âmes, ses prédications et ses instruc-

tions fréquentes, son voyage en Europe pour l'avantage de son église, ses visites pastorales multipliées dans toutes les parties de ce vaste diocése, malgré le poids des ans et des infirmités, sa charité et son désintéressement, manifestés par la fondation de l'église de Saint-Roch, où les habitants de ce faubourg populeux reçoivent avec plus de facilité les sacrements de l'église et les instructions religieuses, et trouvent pour leurs enfants l'avantage signalé d'une bonne éducation ; par l'établissement du collége de Nicolet, séminaire précieux aux yeux de la religion et sous le rapport des sciences ; par plusieurs écoles qu'il a établies et soutenues, enfin par des bonnes œuvres infinies dont ce pays a été le théâtre et dont nous sommes les témoins.

Le simple récit des actions de cet illustre prélat fait son plus bel éloge, et justifie pleinement les paroles du texte adopté par Mons. Demers : " *Il était chéri de Dieu et des hommes.* "

Confiance et reconnaissance de ses élèves.

Nous avons dit plus haut comment M. Demers suivait de l'œil et encourageait de ses sages con-

seils ses anciens élèves à travers les aspérités et les incertitudes de la vie, et comment ceux-ci savaient lui en garder souvenir.

A ce sujet, nous avons cru devoir mentionner les événements de 1837-38.

M. Demers était en effet tout-puissant à cette époque, et, sous Lord Aylmer, le gouvernement voulut même avoir son opinion dans une circonstance des plus importantes.

Ce fait, uni à tant d'autres, prouve que l'humble prêtre était peut-être alors l'homme le plus en vue de tout le Bas-Canada. Son opinion faisait autorité parmi le clergé, le pays entier connaissait sa science,sa haute prudence,et l'admirait.

Plus qu'aucun, le Grand-Vicaire Demers comprenait tout ce que les Canadiens pouvaient retirer d'avantages de la Constitution donnée au pays par l'Angleterre, et son génie, semblable à un phare, ne guida-t-il pas efficacement jusqu'en 1837 cette phalange de patriotes à la tête de laquelle était Papineau, et qui combattait avec tant d'ardeur pour nos libertés contre une oligarchie injuste et puissante ?

Dans cette crise si pleine de périls, si grosse de dangers et d'orages, on voyait, en effet, avant comme pendant la tourmente, les esprits les plus influents, les chefs du mouvement venir consulter M. Jérome Demers. Et parmi ceux-là, quel était le plus assidu à s'inspirer de ses lumières ? L'honorable Papineau lui-même, qui avait mis en lui toute sa confiance et appréciait à sa valeur ce robuste penseur. A la suite de nuits d'insomnies, consumées dans la réflexion, la méditation la plus attentive sur les inextricables difficultés du moment, Papineau ne se sentait jamais satisfait des solutions trouvées par lui-même, qu'il ne les eût préalablement soumises à la saine appréciation du Supérieur du Séminaire. C'est alors qu'on le voyait, la tête haute, le front soucieux, l'œil préoccupé, diriger lentement ses pas vers les appartements de son ami et meilleur conseil. Après de longs tête-à-tête avec lui, il en sortait comme rassuré et transformé ; sûr du moins, si leurs vues n'étaient pas toujours les mêmes, d'y avoir énormément gagné par ce commerce d'idées échangées avec un homme que ne pouvaient dominer ni les passions de la foule toujours aisées à soulever, souvent impossibles à contrôler, ni les

aspirations justes mais trop enthousiastes de la partie éclairée de la population.

Fils d'un père dont la loyauté à l'Angleterre ne se démentit pas un seul instant, M. Demers devait par tradition comme par diplomatie montrer, en face de la grande transformation qui fermentait alors, la prudence et la discrétion la plus complètes.

Noblesse oblige. Sa position de directeur, de chef de la plus haute maison d'éducation du pays, lui faisait également un devoir impérieux de veiller d'un œil jaloux sur les agitations du présent, afin d'assurer l'avenir de cette nationalité canadienne-française et catholique dont le Séminaire avait toujours été la base la plus solide, l'appui le plus ferme et le plus éclairé.

Aussi ne manqua-t-il jamais à sa mission. Et s'il y eut des imprudences à déplorer, ce ne fut certainement pas dans le district de Québec.

Heureux si, fidèles à ses avis, les fauteurs de l'agitation eussent pu enfin calmer les esprit et comprimer à temps les effervescences de la multitude !

Il ne fut pas écouté, et la révolution de 1837 éclata.

Toutefois, il n'en reste pas moins acquis à l'histoire qu'un de ceux qui ont le plus demandé ses conseils et qu'il a le plus longtemps guidés a été le célèbre tribun du peuple, et cela en dit plus que tout le reste.

Mais si les politiques, les hommes d'état de cette époque le recherchaient ainsi comme leur aviseur, la vénération que ses anciens élèves lui ont toujours conservée n'était pas moins honorable pour lui. C'est à penser qu'ils ne pouvaient faire une démarche sans s'adresser à lui, sans demander son approbation. Il restait l'âme de leur vie privée et publique, l'inspirateur de leurs pensées et de leurs moindres actions.

Quelqu'un, par exemple, veut-il publier un simple traité d'arithmétique, il croit n'avoir rien de mieux à faire que de le lui présenter, avec ses hommages, dans les termes suivants

Monsieur le Grand-Vicaire

Convaincu que les publications, qui ont pour

but de rendre la connaissance des sciences plus faciles à la jeunesse canadienne et de les donner sous un jour plus clair, trouveront toujours auprès de vous l'accès le plus favorable, j'ai cru de mon devoir de vous dédier ce traité d'arithmétique. Je sens bien, Monsieur, que cet ouvrage n'est pas porté au dégré de perfection, auquel on pourrait s'attendre ; mais je serai satisfait, si, en le publiant, j'atteins le but que je me suis proposé.

Si cet ouvrage peut être de quelqu'utilité au public, c'est sur vous qu'en rejaillira le mérite, car c'est à vous que je suis redevable de mon avancement dans les mathématiques.

Le public vous sera aussi redevable du traité d'Algèbre qui suit l'Arithmétique, traité que vous m'avez enseigné en Philosophie, alors que j'avais l'avantage d'être votre disciple.

La réputation et le crédit que vous ont acquis vos connaissances scientiques, et la confiance et l'estime que vous porte le public entier vous rendent supérieur à mes éloges, et m'obligent de me borner au profond respect avec le-

quel j'ai l'honneur de me souscrire, plein des sentiments de la plus vive reconnaissance,

Votre très humble et obéissant serviteur
et ancien disciple.

Comme on le voit, la politesse française n'avait pas cessé d'exister parmi les canadiens ; et la econnaissance vibrait toujours au cœur d'hommes trempés comme l'auteur de ce document, que j'ai reproduit ici avec le plus grand plaisir.

Citons, en outre, la dédicace d'un autre petit livre, qui montre, une fois de plus, la sagacité, la rectitude de jugements, l'étonnante vue d'intuition, dont M. Demers était si hautement doué. Grâce à cette faculté extraordinaire de son esprit, le pays a pu bénéficier des travaux immenses et recueillir les fruits bénis de l'Apostolat de la tempérance qui, pendant sa vie toute de sainteté, fut l'œuvre de M. le Grand-Vicaire Mailloux. La main de la Providence est ici visible, et l'on peut dire sans crainte que, connaissant d'avance

1. Joseph Laurin, Notaire, député de Lotbinière de 1844 à 1854.

les erreurs qui, par orgueil ou autrement, allaient hélas ! précipiter Chiniquy dans d'insondables abîmes, elle suscitait par l'action éclairée de M. Demers un homme qui devait être le collaborateur et le continuateur de l'œuvre si grande de ce malheureux, en même temps que le dénonciateur de ses égarements et de ses crimes.

Aussi avec quelle effusion de cœur M. Mailloux laisse-t-il déborder les plus purs sentiments de gratitude envers son bienfaiteur dans son opuscule qui a pour titre : *La Croix présentée aux membres de la Société de Tempérance.*

" Un petit enfant, dit-il, né de parents peu fortunés, se trouvait condamné à passer sa vie dans l'ignorance des sciences humaines, et à occuper une des plus humbles positions de la société. Un jour, un prêtre vénérable, digne de vivre éternellement dans la mémoire d'une foule d'hommes éminents dans toutes les professions de la société canadienne, qu'il a instruits avec une capacité et une constance dignes des plus grands éloges ; un prêtre que la Providence conserve encore pour la gloire de la maison qu'il a tant honorée par ses

travaux, rencontra ce petit enfant, dans une petite île, et lui offrit de le faire instruire *gratuitement.* Ce petit enfant accepta cette offre bienveillante, qui lui donnait l'inappréciable avantage de faire un cours complet d'études. Ceci se passait dans l'automne de 1814.

" Ce prêtre vénérable et bienveillant, c'était M. le Grand-Vicaire Jérôme Demers. Ce petit enfant, c'était moi...... Comment payer un tel bienfait ? Essayerais-je, du moins, M. le Supérieur (Louis Gingras), d'acquitter publiquement, en votre personne, une partie de la reconnaissance que je dois à M. le Grand-Vicaire Demers, mon bienfaiteur, mon Supérieur de collège et mon professeur de philosophie, en vous priant ainsi que les autres prêtres de votre maison d'accepter dans ce but la délicace de ce petit livre "......

Qu'on nous permet te maintenant d'ajouter à ces magnifiques tributs d'éloges le témoignage d'un homme qui, plus que tout autre, ne fût-ce seulement que par le choix de sa vocation qui lui avait été tracée d'un coup d'oeil, comme nous l'avons vu par le trait cité au commencement de cette

biographie, était à même de connaître M. Demers, de l'apprécier et de le juger.

Le douze mai mil-huit-cent-cinquante-sept, l'honorable P. J. O. Chauveau s'exprimait comme suit, dans un discours qu'il prononçait, lors de l'inauguration de l'Ecole-Normale Laval à Québec :

" Dans la longue carrière fournie par cette maison (le Séminaire de Québec), la plus ancienne de l'Amérique, que de noms vénérables à citer, que de dévouements presqu'aussi beaux que celui de son fondateur, que de talents brillants, que de science modeste et profonde nous aurions à signaler ! Qu'il me soit, au moins, permis de vous rappeler deux de ces hommes que vous avez tous connus, et qui, nous ayant été enlevés, il y a encore peu d'années, sont encore présents à notre mémoire ! Qu'il me soit permis de rompre aujourd'hui le silence qui s'est fait sur la tombe de ces bienfaiteurs de mon pays !

Où trouvera-t-on, Messieurs, un homme plus universellement révéré, plus intimement connu de toute la société sur laquelle il exerçait une si

salutaire influence, en même temps plus cher aux pauvres comme aux riches, aux grands et aux savants comme aux humbles et aux ignorants, que ne l'était le modeste Jérôme Demers, dont l'esprit était comme un abîme de science et le cœur comme un abîme de bonté toujours ouvert à tous ceux qui voulaient venir y puiser ?

"L'autre était M. Holmes.....

"Heureusement, Messieurs, que dans ce pays où l'oubli couvre si vite la mémoire des hommes distingués, les deux prêtres que j'ai nommés parmi tant d'autres, qui ont illustré l'établissement de Mgr de Laval, ont laissé derrière eux, l'un ses *Institutiones Philosophicæ*, et l'autre sa *Géographie Moderne* et ses *Conférences de Notre-Dame.*"

Le Dr Morrin, qui présidait à cette inauguration en sa qualité de Maire de la ville, dit au cours de ses remarques : " Qu'il se souvenait d'un temps où il n'y avait à Québec, et, dans un vaste rayon autour de Québec, que deux bonnes écoles : le Séminaire de Québec et l'école de M Wilkie. Il a connu aussi les deux hommes dont M. le Surintendant a parlé, M. Demers et M.

Holmes ; il ne pense pas que personne de ceux qui les ont connus ait trouvé l'éloge qu'on en avait fait exagéré."

Complétons ces citations par la reproduction d'extraits des renseignements que M. le Chapelain du Sacré-Cœur a eu l'obligeance de nous communiquer.

"Je suis entré au Séminaire de Québec en 1835 et en suis parti en 1850, c'est-à-dire que j'ai passé quinze ans avec M. Demers, comme élève, comme séminariste et comme prêtre. J'ai donc bien pu le connaître, sans, toutefois, qu'il me soit facile de le bien faire connaître aux autres, tant au physique qu'au moral : car il a été un de ces hommes, comme Pie IX, qu'il faut voir et entendre pour pouvoir les juger convenablement. Cependant, il ne faut pas qu'un nom semblable tombe dans le gouffre de l'oubli, et c'est avec bonheur que j'ai appris que dans les notes qui se préparent sur l'histoire de St-Nicolas l'on doit encadrer une notice sur ce prêtre distingué.

" Pendant l'espace de temps ci-dessus mentionné, trois prêtres des plus éminents, Jérôme De-

mers, Jean Holmes, et L. J. Casault, ont été mes professeurs, mes supérieurs et mes confrères : je les ai aimés et vénérés, et, dans les souvenirs que je conserve religieusement pour tous les dignes prêtres du Séminaire qui en étaient les directeurs pendant le cours de mes études, ces trois noms occupent les premières places.—Oh ! que je serais heureux, si je pouvais redire ici tout ce que je dois à leurs bontés, tout ce que j'ai admiré en eux ! mais comment le faire convenablement ?

" Le plus distingue des trois par les dons de l'intelligence et du cœur, par son noble caractère et ses immenses connaissances, est bien certainement le Grand Vicaire Jérôme Demers, qu'on appelait souvent et qu'on appelle encore le Père Demers, et c'est par amour pour lui que j'ai consenti à donner ici mon témoignage sur ses qualités et ses vertus, malgré l'horreur qu'il avait de la publicité, malgré sa grande humilité et le désir quasi-formel exprimé par lui que rien de ce qui le concernait ne fût connu du public.

" Vénérable Père Jérôme Demers, pardon pour l'indiscrétion que je viens de me permettre à

l'égard de votre mémoire. Pendant votre vie, si active et si bien remplie d'œuvres utiles, vous n'avez jamais voulu recevoir d'éloges, ni permettre qu'on vous rappelât le bien que vous avez fait : vous viviez uniquement pour les autres et sembliez n'être pour rien dans tout ce que votre esprit et votre cœur vous inspirait de faire ou inspirait aux autres. Pardonnez au bon souvenir que j'ai conservé de vos talents et de vos vertus d'en révéler ici quelque chose.....

" M. Demers fut aussi secondé par M. Holmes, cet aimable directeur des études, si habile pour les promouvoir et les faire aimer, cet orateur brillant dont le nom ne devrait non plus jamais tomber dans l'oubli ; puis, par M. Louis Jacques Casault, premier Recteur de l'Université Laval."

Voilà ce qu'était cet homme remarquable et les souvenirs ineffaçables de regrets, de reconnaissance, d'amour et d'admiration qu'il avait su inspirer à ceux qui le connurent.

SA FIN.

La sévérité de principes, que nous avons eu

occasion d'admirer chez M. Demers, s'étendait à tout : aussi était-il inflexible pour lui-même, comme pour les autres, dans l'exécution de la règle. Mais si tous ses subordonnés tremblaient au seul son de sa voix quand ils étaient en faute, il ne laissait pas d'être estimé et même aimé à cause de sa grande bonté de cœur en présence du repentir. Cette estime et cet amour l'accompagnèrent jusqu'à la tombe.

Dans ses dernières années, obligé par la maladie de se confiner dans sa chambre, mais ayant conservé toute sa vigueur intellectuelle, il se plaisait beaucoup à recevoir des visites, et c'était pour lui une bonne fortune que la venue non-seulement des étrangers qu'il voyait rarement, mais aussi de ses confrères qui, presque tous les jours, allaient le saluer et converser avec lui. Cependant, quelque plaisir qu'il trouvât dans leur compagnie, on n'avait qu'à lui indiquer un devoir quelconque, mentionné dans la règle, pour qu'il donnât, de bonne grâce et sans faire aucune instance, congé à son interlocuteur.

Lorsque plus tard, vers les derniers temps de sa vie, on le vit, dans les mêmes circonstan-

ces, chercher des expédients pour tâcher de retenir un visiteur que son devoir appelait ailleurs, on dut en conclure que l'âge et la maladie avaient fait des ravages chez le vénérable vieillard, bien que sa conversation n'eut pas encore perdu de son intérêt.

C'est en 1841 que M. Demers parut pour la dernière fois dans sa chaire de professeur, et il était encore, à cette date, en pleine possession de sa grande et belle réputation.

Mais bientôt, à partir de cette époque, son étoile commença à pâlir, et quand il mourut, en 1853, le voile de l'oubli pesait déjà sur cet homme illustre. Il avait soixante-dix-huit ans, et il est mort trop vieux ! Les dix dernières années de sa vie firent oublier la belle carrière qu'il avait fournie. Il n'était plus de son temps : M. M. Holmes et Casault, par leur talents, prenaient sa place dans l'opinion publique. Toutefois, on peut bien le dire, sans diminuer le mérite de ses successeurs, quels services immenses il eût rendu au Séminaire de Québec, si, avec tout son prestige et cette autorité dont

il jouissait, il avait présidé à la fondation de l'Université !

En apprenant sa mort, M. Auclair, curé de Québec, offrit à M. Louis Jacques Casault, alors Supérieur, l'usage de la Cathédrale pour son service, croyant que la chapelle du Séminaire ne pourrait pas suffire à contenir la foule. Mais M. Casault lui fit la réflexion qu'elle serait assez et même trop grande ; "car, dit-il, M. Demers est depuis longtemps hors de la vie active, il est mort trop vieux, il est déjà oublié." Et il avait raison.

Les funérailles.

Les funérailles du vénérable défunt eurent lieu le 20 mai 1853, au Séminaire de Québec. La chapelle était toute tendue de noir. Cette tenture dérobait aux yeux la plus belle collection de tableaux religieux qui existait peut-être en Canada et qui était due principalement au bon goût de M. Demers. [1]

Le service fut célébré par Mgr. l'Arche-

---

1. Cette collection, comme on le sait, a été détruite par l'incendie de 1888. C'est une perte irréparable. Voir page 397 pour la liste de ces tableaux.

vêque. Outre le clergé de la ville, un bon nombre de curés de campagne y assistaient. Les restes mortels du défunt furent déposés sous le chœur, à droite du maître-autel.

Appréciation des journaux.

" Il y a onze mois à peine, la mort enlevait au Séminaire de Québec un de ses membres, le regretté M. Holmes ; aujourd'hui nous avons la douleur d'annoncer le décès de M. Jérôme Demers, Grand-Vicaire de l'Archidiocèse et ancien Supérieur de cette maison. Il a rendu son dernier soupir le 17 mai, à 8 h. 20 m. du soir, dans la 79e année de son âge, après une maladie, ou plutôt une agonie de 10 jours.

" M. Demers naquit à St-Nicolas le 1er août 1774. Son père était un respectable cultivateur qui se distingua par sa fidélité au Gouvernement britannique pendant l'invasion américaine. Arnold voulut le faire arrêter dans sa maison, mais les habitants des environs accoururent pour défendre leur compatriote ; de là des scènes de violence dont le souvenir resta toujours vivant dans

la mémoire de M. le Grand-Vicaire Demers, quoiqu'il n'eût alors guère plus d'un an.

« Après avoir fait ses classes jusqu'en cinquième au Séminaire de Québec, il alla continuer ses études au couvent des Récollets à Montréal sous un de ses oncles et fit ses mathématiques sous M. Bossu, plus tard, prêtre du Séminaire de Québec. Il revint en 1795, étudia quelque temps l'arpentage sous M. Jeremiah McCarthy ; mais Dieu l'appelant à l'état ecclésiastique, il entra bientôt au Grand Séminaire. Ordonné prêtre le 24 août 1798, il se consacra tout entier à la belle et utile œuvre de l'instruction de la jeunesse dans le Séminaire de Québec. Il fut agrégé le 11 août 1799, et nommé directeur le 10 août 1800.

« Pendant les 55 années qu'il a passées dans cette maison, il a presque constamment professé soit la Théologie, soit les Humanités ou la Philosophie, à l'exception des quelques dernières années de sa vie, durant lesquelles ses infirmités le condamnèrent à un repos plus cruel pour lui que ses infirmités elles-mêmes. Le clergé et la société entière comptent dans leurs rangs une

foule de ses anciens élèves qui ont toujours conservé pour lui la plus profonde estime. Nous ne doutons point que la nouvelle de sa mort ne leur cause la plus profonde affliction ; car en même temps qu'il leur faisait part de sa science, il gagnait leur affection par la douceur de son caractère. Sévère envers lui-même, rigide observateur de la règle, il savait la faire observer par la seule influence de son exemple et de son autorité.

" Outre cela, il a rempli diverses charges de la maison ; il a été supérieur pendant dix-huit ans ; procureur, neuf ans ; directeur du Petit-Séminaire, six ans ; et directeur du Grand-Séminaire en mil huit cent quatre.

"C'est au milieu de ces nombreuses occupations qu'il a rédigé une quantité prodigieuse d'écrits pour l'usage de ses élèves du Grand et du Petit-Séminaire. Son traité de Physique et de Chimie serait sans doute, aujourd'hui, en arrière des connaissances actuelles ; mais ce n'était pas moins, dans son temps, un résumé complet et fidèle de ce que la science possédait alors. On ne se figure point les difficultés qu'il eut à surmon-

ter pour approfondir une science dans laquelle il fut à peu près son unique maître, à une époque où les instruments de physique n'éxistaient pour le Canada que dans des livres très rares. La belle collection d'instruments de fabrique européenne, que possède aujourd'hui le Séminaire, a remplacé ceux que M. Demers avait faits et souvent imaginés, afin que ses chers élèves ne fussent pas privés des avantages que procure toujours une suite régulière d'expériences.

" Ses talents supérieurs, joints à une constitution robuste qui lui permettait un travail prolongé, le mirent en état d'approfondir, outre les sciences naturelles, les Mathématiques, la Philosophie et la Théologie. Il n'a pas peu contribué à répandre en Canada le goût de la belle architecture, et le grand nombre d'églises, au plan et à la décoration desquelles il a prêté le secours de ses conseils, attestent par leur élégance et leur régularité combien son goût était sûr et éclairé. La sculpture et la peinture lui doivent aussi plusieursde nos meilleurs artistes qu'il a encouragés et assistés.

" Modèle de toutes les vertus ecclésiastiques, il

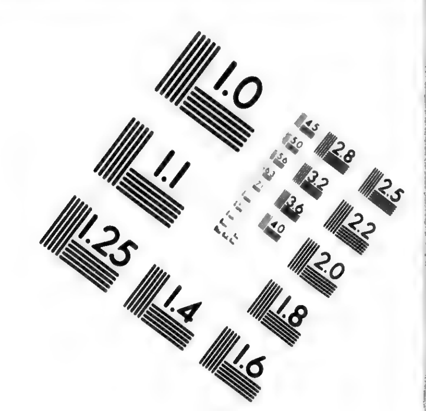
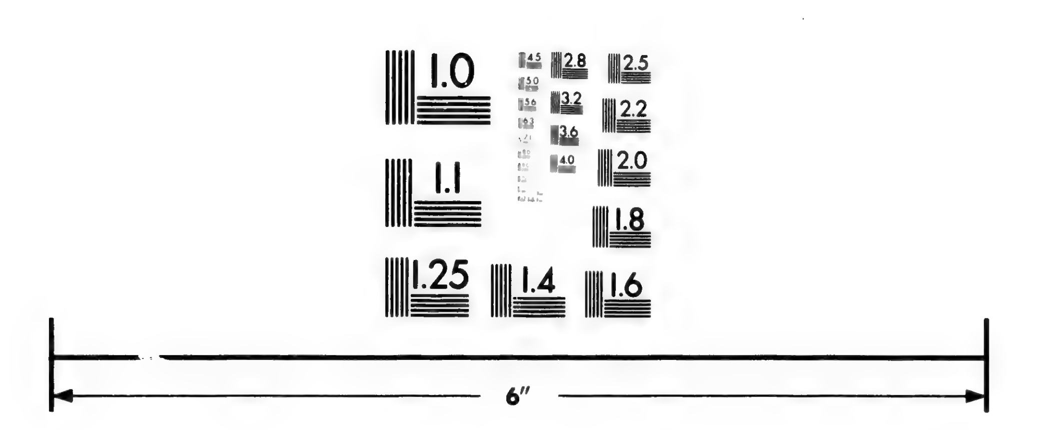
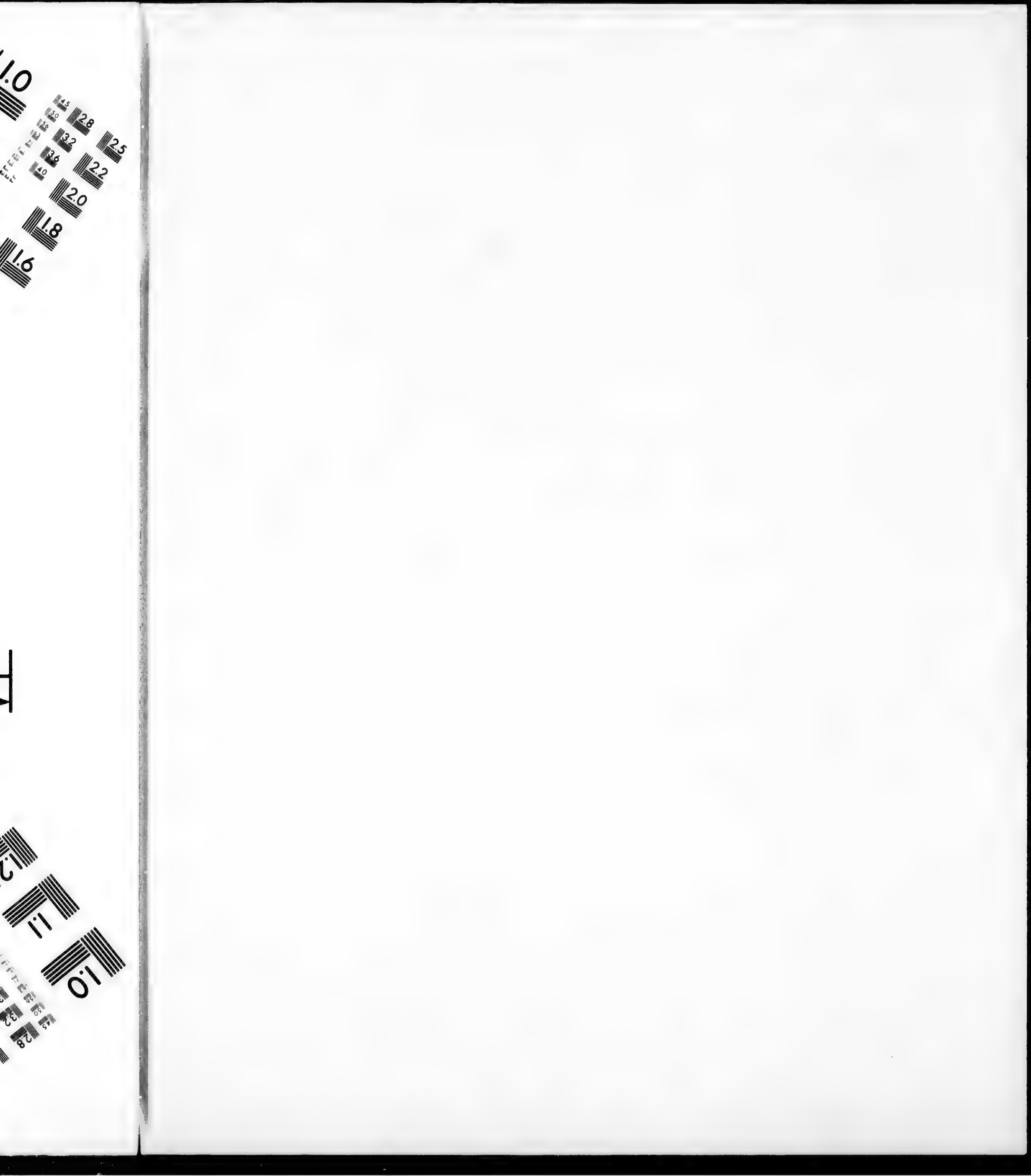


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


1.0
4.5
5.0
2.8
5.6
3.2
2.5
6.3
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0
5.0
3.2
4.5
2.8

a joui constamment de la confiance des fidèles, du clergé et de nos vénérables prélats. Les premiers recouraient en foule à son ministère ; le clergé le regardait comme un père et le consultait comme un oracle ; depuis le 7 juin 1825, M. Demers n'a pas cessé d'être honoré du titre de Vicaire-Général. A la mort de Mgr Plessis et à celle de Mgr Panet, les suffrages unanimes du peuple et du clergé le désignèrent comme coadjuteur, mais sa modestie opposa toujours un obstacle invincible à son élévation sur le siège épiscopal.

" Dans les dernières années, on ne pouvait s'empêcher d'admirer la piété et le zèle de ce vénérable vieillard qui se traînait péniblement plusieurs fois par jour à la chapelle, tant que ses forces le lui ont permis, pour célébrer les saints mystères ou y entendre des confessions.

"Dans son agonie, quoiqu'il souffrait beaucoup, jamais, dans les intervalles de connaissance, il n'a donné le moindre signe d'impatience. En recevant les derniers Sacrements, il se joignit autant qu'il put aux prières des assistants et de l'Eglise.

" On se rappelle encore avec quelle éloquence il faisait autrefois entendre la parole de Dieu dans la chaire de vérité, cette voix puissante, ce geste noble et expressif, ces images saisissantes et cette science profonde qui savait s'accommoder à la portée des moins savants.

" Le nom du vénérable M. Jérôme Demers passera donc à la posterité parmi ceux dont la vie tout entière se résume en deux mots : *Pertransiit benefaciendo.*"

R. I. P.

(Du *Canadien*, 20 mai 1853.)

Après avoir reproduit l'article que nous venons de lire, le *Journal de Québec* (sans doute Cauchon) ajoute :

" Il n'était pas besoin de cette notice biographique pour apprendre aux citoyens de Québec qu'en perdant le vénérable M. Jérôme Demers, ils perdent un prêtre distingué et un grand citoyen. Ils savent depuis longtemps que par sa science, ses travaux remarquables, ses services éminents et par une vie exemplaire, le regretté défunt a conquis une place élevée dans l'histoire du pays,

" Nous aimons à croire que les citoyens de Québec sauront rendre hommage à la mémoire de M. Demers en assistant en grand nombre à ses funérailles."

Puis, deux jours après, le même journal écrivait :

" Hier matin, l'on déposait dans les voûtes de la chapelle du Séminaire le corps de Messire le Vicaire-Général Demers.

" Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque officiait entouré d'un nombreux clergé, et les élèves du Séminaire témoignaient, par leurs chants lugubres, du regret qui suivait dans la tombe un homme aussi bon, aussi vénérable.

" L'assistance des citoyens, pour lesquels le défunt a tant fait de toutes manières, n'était pas aussi nombreuse qu'elle eût dû l'être, bien qu'elle se composait d'une grande partie de nos hommes d'élite."

Voici maintenant ce qu'on lit dans l'*Abeille* du 24 mai 1853 :

" Jeudi dernier, nous annoncions la mort du

Rvd M. Demers, Vicaire-Général et prêtre du Séminaire de Québec. Mr Demers est un de ces hommes dont la vie n'a été qu'un bienfait continuel, et qui, pouvant briller sur le théâtre du monde par leur science et leurs talents, se renferment dans les murs étroits d'un collège pour se consacrer à l'éducation du jeune âge. Qui pourrait dire ce qu'il y a de noble et de sublime dans ce dévouement du prêtre catholique ? Vie d'abnégation et de sacrifice que le monde connait bien peu ou du moins semble peu connaître.

" Pendant sa longue carrière de professeur, M. Demers a pu compter au nombre de ses disciples les hommes qui occupent aujourd'hui les premières places tant dans le monde civil que dans le monde religieux. On peut dire sans exagération qu'il est l'homme de son siècle : sa renommée comme savant est répandue dans tout le Canada, non seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes. Qui de nous en effet n'a pas entendu nos bons villageois parler de l'homme *qui lit dans les astres ?*

"La mort, qui ne respecte ni les talents ni la vertu, est venue nous l'enlever. En vain l'art des mé-

decins a-t-il voulu lutter contre la maladie : contre la vieillesse, il n'y a point de remède....

" Vendredi, Mgr l'Archevêque a chanté le services et fait les absoutes au milieu d'un nombreux clergé. Le corps a été déposé dans le caveau de la chapelle, du côté de l'epître."

Lorsqu'il s'est agi de donner un nom à la maison du Séminaire à la Canardière, une personne de la ville, un peu surprise du choix de Maizerets, nom ignoré ou à peine connu du plus grand nombre, dit avec un petit grain de malice : " Monsieur de Maizerets ! c'était un grand homme, car il a été cinquante ans prêtre du Séminaire ! "

Si le fait seul d'avoir été cinquante ans membre du Séminaire ne donne pas toujours droit au titre de grand homme, on peut dire du moins, sans crainte d'être contredit, qu'un prêtre qui, comme M. Demers a su, pendant cinquante-cinq ans de dévoûment et de sacrifice consacrés à l'œuvre de cette maison, opérer de si grandes choses, vaincre des difficultés incroyables, pour créer avec succès des moyens

de vulgariser l'instruction, le goût sacré des sciences et des arts ; qui a fait briller sur le Séminaire une auréole de gloire ineffaçable ; qui a joui, pendant toute sa vie, de la réputation d'un homme, auquel nul autre que l'illustre Plessis ne pouvait alors être comparé ; qui possédait, enfin, toutes les qualités d'un cœur sacerdotal et d'un esprit fortement trempé ; on peut affirmer, dis-je, qu'un prêtre semblable mérite bien le titre d'honneur décerné aux hommes vraiment grands.

Jérôme Demers, Jean Holmes et Louis Jacques Casault !!! Voilà trois hommesqui ont fait la gloire et la grandeur de leur *Alma Mater* : trois hommes dont le Canada entier peut être fier ; trois prêtres dont les noms devraient être gravés en lettres d'or dans le beau sanctuaire que vient d'ériger le Séminaire et qui renferme leurs cendres mêlées à celles du vénérable fondateur de cette institution, près du théâtre illustré par leur zèle, leurs talents et leurs vertus. Ces trois prêtres éminents se sont donné la main pour imprimer à la plus ancienne et la première maison d'éducation du pays l'essor vigoureux qui lui permet-

te d'atteindre les hautes destinées auxquelles elle peut et doit prétendre. Le reflet de la vive lumière dont ils l'ont inondée ne devra jamais s'és'éeindre et disparaître entièrement.

Honneur à ces trois noms, et au plus grand d'entre eux : Jérôme Demers !

Honneur aussi à la paroisse de St-Nicolas qui a produit un tel homme et fourni une gloire si pure à la société, à la religion et à la patrie !

De telles gloires sont la meilleure réponse aux esprits forts de notre pays qui font au clergé une guerre si déloyale et essaient de battre en brèche la mission éducatrice de l'Eglise[1].

---

(1) J'offre, en mon nom et au nom des citoyens de Saint-Nicolas, les remerciements les plus sincères à Mgr le Grand-Vicaire Thos. E. Hamel, au Révérend M. Chs. Trudelle, chapelain du Sacré-Cœur, et à M. l'abbé L. A. Paquet, professeur de théologie, pour les renseignements précieux qu'ils ont eu l'extrême obligeance de me donner au sujet de cette étude.



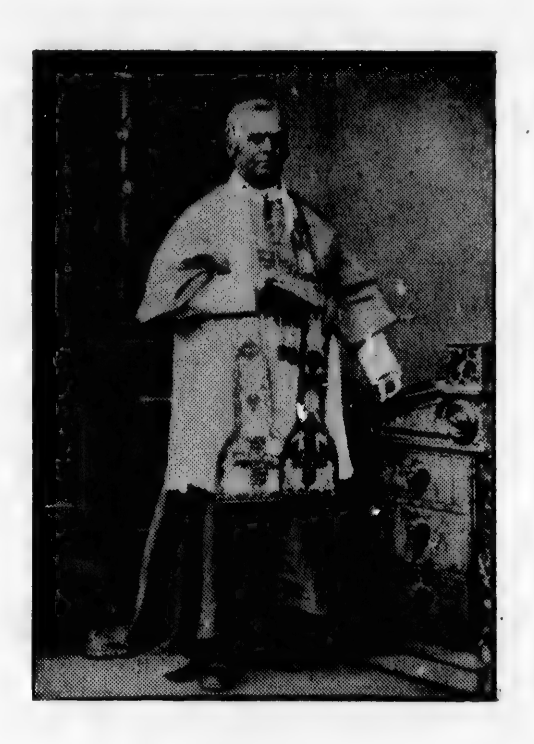
es elle
ve lu-
is s'é-

grand

as qui
oire si
e !

se aux
clergé
tre en

colas, les
Hamel,
M. l'abbé
précieux
e étude.



MGR. MODESTE DEMERS
ÉVÊQUE DE VANCOUVER

MONSEIGNEUR

MODESTE DEMERS

PREMIER EVEQUE DE VANCOUVER

(*Né le 11 Octobre 1809.—Décédé le 21 Juillet 1871.*)

"Le suprême degré de l'aumône chrétienne, c'est de procurer le salut des âmes."
St. Frs. de Sales.

LETTRE AU DUC DE SAVOIE, 1596.

Qu'ils sont beaux les pieds de ceux
qui évangélisent la paix !
Aux Rom. X. 51

Tu vas partir, mon fils ... Jusqu'à l'heure dernière
Conse rve sur ton front cette céleste ardeur.
e sois plus contristé des larmes de ta mère :
Si je pleure en ce jour, oh ! va, c'est de bonheur.

En les voyant, ces pleurs, ils disaient : Pauvre femme!
Son amour n'a pas su le retenir, hélas !
Moi, sans lever les yeux, je disais en mon âme :
Taisez-vous ! Laissez-moi ! Vous ne comprenez pas !

Oui, mon âme s'élève en ce moment suprême ;
Oui, je me sens heureuse et forte.... A mon Sauveur
Je peux donc aujourd'hui donner plus que moi-même!
Si je pleure, mon fils, oh ! va, c'est de bonheur !

Et cependant, la grâce enflamme la nature :
Quand, tout petit enfant, tu bégayais ici,
Quand tu n'étais qu'à moi, jamais, je te le jure,
Ta mère, ô mon enfant, n'a su t'aimer ainsi.

Va, sans que rien t'arrête, où le Maître t'envoie,
Seigneur, c'est tout mon bien, c'est mon unique enfant:
Il fut pendant trente ans mon orgueil et ma joie ;
Mais vous le demandez.... sa mère vous le rend.

Nul souffle n'a terni sa robe d'innocence ;
Le voilà devant vous, disciple obéissant,
Et plus cher à vos yeux qu'aux jours de son enfance ;
Il vous donnait son cœur, il vous offre son sang !

Il s'en va...... Sa présence aujourd'hui m'est ravie ;
Mais il était à vous.... Je sais qu'il est heureux.
Pour vous le conserver, j'aurais donné ma vie,
Et son zèle d'apôtre a dépassé mes vœux.

Mon fils, il est au loin des cœurs où l'enfer sème
Le mensonge et la mort ; ils sont bien malheureux...
Ils vivent sans amour, et la souffrance même
Vers un Dieu tout-puissant ne sait lever les yeux.

Porte-leur en ton sein la grâce et la prière ;
Sois la voix qui console et la voix qui guérit.
Sois, dans la nuit profonde, un vase de lumière,
Et que Satan recule au nom de Jésus-Christ.

La fatigue et le froid t'accableront peut-être ;
Tu souffriras, mon fils,...... et je n'y serai pas !
Mais Celui que tu sers est un généreux Maître,
Et Lui-même à nous suivre a fatigué ses pas.

En leurs sombres cachots si la haine t'envoie,
S'ils dressent leurs bûchers, oh ! que mon souvenir

Ne mêle pas une ombre à ta céleste joie !
Si tu meurs pour la foi, si mon fils est martyr,

J'irai, fermant l'oreille aux paroles humaines,
Cacher dans le lieu saint mon trésor glorieux ;
Sans entendre plus rien de tant de choses vaines,
J'irai, les pieds sur terre et le cœur dans les cieux.

En ces pays lointains que ne puis-je te suivre,
Pour l'honneur de mon Dieu m'exiler comme toi !
Que m'importe à présent de mourir ou de vivre !
Mais vois... l'heure s'avance... O Dieu, soutenez-moi !

Qu'une minute encore en mes bras je te tienne ;
Sens battre sur ton sein le cœur qui te chérit......
Puis maintenant laissez une femme chrétienne
Baiser vos pieds sacrés, prêtre de Jésus-Christ.

X. X.

MONSEIGNEUR MODESTE DEMERS

PREMIER ÉVÊQUE DE VANCOUVER.

Ces paroles du poète, que nous venons de reproduire, s'appliquent admirablement au grand évêque, à l'homme de Dieu que le Ciel semblait avoir, comme tant d'autres, façonné, dès son enfance, pour la sublime et bienfaisante vocation à laquelle il le destinait.

En effet, Modeste Demers, Norbert Blanchet et tous les missionnaires qui les suivirent, pour la plupart, d'une origine obscure, mais élevés par des parents très chrétiens et abreuvés aux sources les plus pures du catholicisme et de la foi, furent d'abord préparés à leur apostolat sur les genoux mêmes de leurs mères, avant d'être guidés dans la suite, à travers les péripéties de leurs pénibles labeurs, par l'ange tutélaire de la Provi-

dence divine. Prédestinés dès leurs plus tendre enfance, ils portaient déjà comme incarnées dans leurs esprits et leurs cœurs toutes les vertus qui engendrent les saints et les martyrs, et c'est ainsi que put s'élever sur de solides fondements, malgré le cours si varié et si mouvementé de leur existence, l'édifice d'une sainteté qui fut l'ornement de leur vie, et qui fait, après leur mort, la gloire de la religion, l'honneur de l'humanité, le bien et le salut de leur semblables.

Heureuses donc les localités qui ont vu naître ces grands régénérateurs de l'humanité barbare et infidèle! Gloire ici, en particulier, à la paroisse de Saint-Nicolas qui fut le berceau de l'un de ces élus de Dieu, qui peut, dis-je, se glorifier, d'avoir, en récompense de la pureté de sa foi et de la piété de ses enfants, donné naissance à Monseigneur Modeste Demers, premier évêque de Vancouver.

Propagation de la foi.

Le lieu de naissance de Mgr Demers occupe, de droit et à ce titre, une place d'honneur à l'avant-garde de la grande œuvre de la propaga-

tion de la foi dont l'Association fut établie, dans le diocèse de Québec, en vertu d'un bref du Pape Grégoire XVI, daté du vingt-huit février mil huit cent trente-six.

Par ses prières et ses aumônes, cette association avait pour but de répandre les lumières de l'Evangile parmi les nations sauvages du Canada et d'exercer sa charité chez les catholiques qui, dispersés dans les nouveaux établissements du pays, se trouvaient exposés à perdre ou à oublier leur religion par l'éloignement des ministres de Jésus-Christ.

Pour atteindre ce double but, les sommes collectées et mises à la disposition du Conseil d'administration étaient employées, d'abord au soutien des missionnaires; en second lieu, à la construction, l'entretien et l'ornementation des églises; troisièmement, à établir des écoles pour l'instruction des enfants, et à les pourvoir des livres nécessaires; quatrièmement, à l'impression de cathéchismes et de petits livres de prières pour les sauvages, ainsi que de livres de religion et de controverse en Anglais et en Français pour les autres catholiques, habitant les endroits

privés de la résidence des prêtres ; et enfin, à mettre les missionnaires en état de faire quelques présents, tels que croix, médailles, chapelets, images etc., à ceux qu'ils administraient.

Trop restreint est le cadre de cette biographie pour retracer ici le bien immense opéré par cette excellente institution, malgré l'exiguité de ses ressources, sur toute la surface alors sauvage de ces grands pays qui forment aujourd'hui partie du Canada. Les quelques pages qui suivent donneront, néanmoins, une faible idée de ce qu'un missionnaire, soutenu et encouragé par la charité des fidèles, a pu faire seul pour la conversion des Sauvages, et pour le réveil et l'avancement de la foi chez les catholiques qui avaient oublié les saintes croyances de leurs premières années.

Pour assurer le succès de l'œuvre, tous, évêques, prêtres et laïques, chacun dans sa sphère respective. rivalisèrent d'ardeur, de piété et de sacrifices, obéissant en cela à la pressante exhortation que le Pape, par la voix de son Cardinal-Vicaire, leur adressait à cette occasion :—

" Fidèles, leur disait-il, à la vue de cette voie

large et facile qui nous est ouverte pour propager la religion sainte de Jésus-Christ, animez-vous tous à concourir à une œuvre si belle. Et vous, vénérables évêques, curés zélés, prédicateurs fervents de la divine parole, annoncez partout l'existence et les fruits heureux d'une œuvre si grande ; excitez tout le monde à procurer par ce moyen infaillible le salut de tant d'âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ, et souvenez-vous que le salut a été promis à celui qui sauvera l'âme de son prochain. "

Fort de cette salutaire et divine parole, l'apôtre Modeste Demers s'attaqua à l'ennemi dans son rempart le plus redoutable et le plus éloigné, sachant bien que la trace laissée derrière lui, sur son passage, serait bientôt suivie par d'autres ouvriers évangéliques, à mesure que l'abondance de la moisson les appellerait à venir travailler au champ du père de famille.

SES PREMIÈRES ANNÉES.

A une demi-lieue de la rivière Chaudière, sur le côté sud du chemin royal et à l'est d'un grand ruisseau que, du nom de la famille, l'on appela *Dumay*, s'élévait, il y a une trentaine

d'années, une ancienne maison en pierre, de construction française, assez humble d'apparence et ressemblant à quelques-unes de celles que l'on remarque encore aujourd'hui sur la voie de Beauport et du Château-Richer. Là naquit le onze octobre mil huit cent-neuf, Modeste, fils de Michel Demers et de Rosalie Foucher, son épouse. L'enfant était frêle et d'une extrême faiblesse, et ses pieux parents, croyant qu'il ne vivrait pas, en firent chrétiennement le sacrifice à Dieu. Mais sa santé se fortifia peu à peu et ses jours furent prolongés contre toute attente, pour lui permettre d'accomplir les desseins providentiels de Dieu sur lui, c'est-à-dire de travailler à la conversion des âmes, de mener une vie de dévouement, de faire la gloire de la religion, l'orgueil de son pays, la joie et l'édification de ses parents dont le sacrifice d'agréable odeur allait se changer en véritable bonheur terrestre.

Dès sa plus tendre enfance, Modeste Demers manifesta les plus grandes dispositions à la piété. A peine âgé de sept ans, il savait ses prières du matin et du soir ; il les récitait avec beaucoup d'exactitude et les répétait même pendant

la journée, dans une petite chambre, avec beaucoup de ferveur. Lorsque sa mère, véritable femme forte et chrétienne selon l'Evangile, le découvrait priant ainsi, une lueur d'espérance, mêlée d'un saint tremblement, semblait s'allumer en elle et, sous le mystère de ces heureuses et précoces dispositions, elle croyait entrevoir l'aurore d'un avenir plein de gloire et de grandeur pour lui, et de douces consolations pour elle-même.

Toutefois, cette tendance naturelle à la dévotion chez un si jeune enfant ne manquait pas de la préoccuper vivement.

Aussi, voulant un jour pénétrer le secret de cette petite âme toute pure et toute candide, elle lui demanda le sujet de ses prières. " Maman, répondit-il, comme si la grâce de la vocation eût déjà habité en lui, vous m'avez dit " que je vous ai paru si faible à ma naissance que vous avez fait le sacrifice de ma vie au bon Dieu ;" je veux renouveler ce sacrifice, me faire prêtre et me donner à Dieu, s'il me conserve la vie."

Cette bonne mère, comme toutes celles qui

désirent ardemment avoir un prêtre dans leur famille, tressaillit d'allégresse à cette réponse aussi inattendue que prématurée.

Elle crut y découvrir une inspiration divine, et, comme la famille n'était pas riche, une inquiétude constante se mit à la tourmenter : comment s'y prendrait-on pour faire suivre à l'enfant un cours d'études ? Obsédée par cette pensée, elle se rendit auprès du vénérable curé de la paroisse, pour lui faire part de sa joie et de ses craintes. Après l'avoir écouté attentivement, M. Dufresne lui répondit : " Prenez courage, mère bénie, " vous avec là un ange, et Dieu lui fournira les " moyens d'arriver à son but."

Cet esprit de piété et de dévotion continua à se développer chez le jeune Demers jusqu'au jour de sa première communion. Pour se préparer à cet acte, le plus grand de sa vie, il montra des dispositions extraordinaires. Aussi assidu qu'intelligent, le premier d'entre ses camarades, et montrant beaucoup de sagesse, il demandait lui-même, sur l'ordre du curé, le catéchisme à ses petits condisciples, qui, sans vouloir le ridiculiser, l'avaient surnommé

leur petit prêtre. Et lorsqu'il communia, il fut remarqué parmi tous les autres, et le titre de petit prêtre fut changé en celui de *petit saint*.

Néanmoins, il savait à peine lire : mais, avec l'aide d'une de ses sœurs et sous la direction d'un maître ambulant, (1) il se rendit bientôt maître des rudiments de la grammaire.

Ce n'était que le premier pas, et il restait un grave obstacle : car son père, comme la plupart des cultivateurs d'alors, entretenait certains préjugés au sujet de l'éducation. Il considérait ses moyens peu en rapport avec les dépenses nécessitées par un cours d'études. Cependant, les vues du ciel devaient se réaliser à la suite d'un de ces petits incidents de la vie qu'on ne remarque pas quelquefois, et qui, le plus souvent, exercent une grande influence sur les destinées d'un homme.

Le Rév. B. Desrochers, élève de rhétorique en 1823, vint, pendant les vacances, visiter quelques parents qu'il avait à St. Nicolas, entr'autres la famille Demers. (2)

---

(1) Le petit Gagnon.
(2) Nous consacrons ailleurs quelques lignes à la mémoire de M. Desrochers.

Ayant besoin d'une voiture pour le conduire avec son confrère, M. Poirier, il prit, en l'absence de son père, le jeune Modeste.—Celui-ci, se trouvant en compagnie d'écoliers, était tout joyeux et hors de lui-même, mais sa timidité l'empêchait de leur adresser la parole. Les deux jeunes gens, voyant l'air intelligent de l'enfant, lui posèrent naturellement la question que les étudiants de cet âge se permettent, en sortant du collège, à l'endroit de leurs anciens petits amis. " Pourquoi ne viens-tu pas au Séminaire avec nous ? Est-ce que tu n'aimerais pas à devenir prêtre plus tard ? "—" Je le voudrais bien, répondit ce dernier, mais mon père n'est pas assez riche. "—" Ton père, reprit le jeune Desrochers, a autant de moyens que le mien qui nous a fait étudier, mon frère et moi. Dis-lui cela : ça ne coûte pas aussi cher qu'il le croit. Supplie-le et prie bien fort ; de notre côté, nous allons prier pour toi et ça réussira. "

Tout transporté de joie, l'enfant ne négligea rien pour décider ses parents à lui accorder ce qu'il estimait devoir être son plus précieux héritage. L'effet produit par ses premières de-

mandes fut excellent, quoique sans résultat immédiat. Mettant donc, de nouveau, toute sa confiance en Dieu, il redoubla de ferveur, et, un jour qu'il priait avec une piété extraordinaire, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : " Gagne ta mère, tes frères et tes soeurs ; Dieu fera le reste. "

En effet, ce que ses prières n'avaient pu lui donner, ses sanglots le lui obtinrent. Comme il pleurait un jour à chaudes larmes et qu'on l'interrogeait sur la cause de son chagrin, il répondit : " J'ai été sacrifié au bon Dieu, et, aujourd'hui, ma famille refuse d'accomplir le sacrifice, elle ne sera jamais bénie."—Ce cri inspiré amena la décision finale. Le père était absent : à son retour, la mère et les frères et sœurs lui firent de si vives représentations qu'il leur répondit : " Eh " bien ! Si c'est la volonté de Dieu, il nous don- " nera les moyens."

Au printemps suivant, en 1825, le père Demers allait à Québec, et se rendait à Saint-Roch, chez un bienfaiteur de l'enfance, M. J. Bezeau. Celui-ci voulut bien se charger du jeune Modeste, et commença à lui faire suivre les classes du

collège que Mgr Plessis venait d'ouvrir en cet endroit. (1)

Le jeune homme avait seize ans.

Ses débuts furent des plus encourageants, et M. Jean Naud, son premier professeur, rendit de lui, dans tous les rapports, les témoignages le plus flatteurs.

Après la mort de Mgr Plessis, il entra au Séminaire de Québec : son professeur fut M. Chartier, ancien curé de St-Gilles. "Cet élève a une tête de Demers," disait-il, en faisant allusion à l'éminent Jérôme Demers.

Mais ce qui le distingua, avant tout, pendant son cours d'études, ce fut sa piété constante et élevée, sa haute et sincère vertu, son grand amour de Dieu. Dans ses vacances même, il faisait, chaque année, une retraite avec quelques-uns de ses amis, sur le choix desquels il exerçait la plus stricte vigilance.

En classe, c'était un bon élève, et, s'il ne brillait pas au premier rang, la rare sûreté de

---

(1) M. Demers recevait l'hospitalité chez M. Bezeau en compagnie de C. Desrochers, frère du Rév. B. Desrochers.

son jugement faisait présager pour lui un rôle distingué que n'assurent pas toujours, chez l'enfance, des talents plutôt factices que solides.

Les larmes qu'il versa, en disant adieu au Petit Séminaire, prouvaient bien haut tout l'attachement qu'il avait pour cette institution et les hommes éclairés qui la dirigeaient.

Ses dernières vacances furent un sujet d'édification pour tous ceux qui l'entouraient. Malgré la grande distance qui le séparait de l'église paroissiale, il s'y rendait à pied tous les matins pour y entendre la messe et y faire son oraison mentale. A cette pratique de chaque jour, il ajoutait la communion, le samedi, en l'honneur de la Ste-Vierge, pour laquelle il eut toujours la plus grande dévotion.—Sa conduite semblait être une sorte de noviciat à l'état ecclésiastique. Aussi, rien de surprenant, si les paroissiens de Saint-Nicolas n'avaient qu'une voix pour répéter que le jeune Demers allait *prendre la robe*.

Dans la dernière semaine, il passa une journée

à s'entretenir avec son curé, et, le soir, il emportait avec lui l'assurance que Dieu le voulait au service des autels.

A la veillée, son père lui demanda avec inquiétude si sa vocation était arrêtée, "afin, disait-il, de lui préparer d'avance les habits ou autres objets dont il aurait besoin à son départ."

Un peu surpris, après quelques paroles de remercîments et le récit des nombreux sacrifices faits par ses parents pour lui, M. Demers ajouta : " Tenez, je ne saurais mieux vous répondre qu'en vous répétant ce que me confiait aujourd'hui M. le curé : " Quand Dieu, me disait-il, entoure un jeune homme d'une protection toute spéciale, et qu'il inspire à ses parents le courage des plus généreux sacrifices pour son instruction, n'en doutons pas, il veut ce jeune homme auprès de son coeur, il le destine à son service."— Ces paroles s'appliquent à moi et je suis décidé à prendre la soutane."

Grande fut l'émotion dans la famille : on pleurait.

La semaine suivante, Modeste Demers revêtait l'habit ecclésiastique. C'était à l'automne de 1832 ; le cours d'études avait duré sept ans.

Pendant les quatre années qu'il donna à l'étude de la theologie, le jeune lévite se montra toujours pieux, respectueux envers ses supérieurs. Il allait passer ses vacances chez M. Desrochers, alors curé de St-Urbain, et là, il faisait le catéchisme, préparait les enfants à la première communion, leur prêchait même la retraite préparatoire, enseignant le chant et les cérémonies de l'Eglise, ainsi que l'ornementation des autels, aux jeunes gens de la paroisse. Puis, après avoir consacré aux devoirs de son état le temps nécessaire, il s'entretenait sur des sujets édifiants avec son saint ami, lui laissant entrevoir le grand désir qui le poussait déjà vers les nations sauvages. Le commerce intime qu'il avait eu avec le Grand-Vicaire Thibeault, de la Rivière-Rouge, ne devait pas être étranger à cette idée dont le germe précoce travaillait alors son intelligence.

Cette conduite pieuse, unie à de fortes études théologiques, avait bien préparé le jeune lévite à faire le pas décisif. Déjà, il avait reçu les or-

dres majeurs, lorsque, le trente-un janvier 1836, M. Jérôme Demers, alors Supérieur du Séminaire, lui signifia d'entrer en retraite pour se préparer à la prêtrise : et, le sept février suivant, il avait le bonheur de recevoir, dans le sanctuaire de la Cathédrale, la consécration sacerdotale des mains de Mgr Signay, évêque de Québec.

Le même jour, en compagnie de son père et des autres membres de sa famille, M. Demers se rendait à Saint-Nicolas pour y célébrer sa première messe.

Le lendemain, toutes les familles réunies dans l'église paroissiale voyaient l'élu du Seigneur, un des leurs, monter à l'autel et offrir l'auguste Victime pour le salut de ses parents et d'eux tous. M. le curé Dufresne l'accompagnait.

Au dîner de parents et de voisins qui suivit cette cérémonie solennelle, M. Dufresne fit l'éloge du nouveau ministre des autels, et exalta l'étendue de la faveur qui était conférée à cette famille privilégiée.

Puis un trait des plus touchants impressionna vivement toute l'assistance. Le père Michel De-

mers, tout ému, se leva en disant : " Monsieur le Curé et vous tous, mes amis, je vais vous découvrir un secret qui me rend heureux en ce moment. Depuis que mon fils est entré au Séminaire, j'ai dit tous les jours, à son intention, cinq *Pater* et cinq *Ave* : à l'avenir, je les dirai encore pour remercier Dieu de la grande grâce qu'il vient de nous faire." Il ne put en dire plus long, et là-dessus, la mère, les frères et les sœurs se hâtèrent d'ajouter : " Nous aussi, nous aussi ; et nous suivrons encore votre exemple."

La même pensée vibrait donc au fond de ces cœurs débordant d'émotions.

M. Demers fut très-aimé à Trois-Pistoles, où il demeura comme vicaire du dix février de cette même année jusqu'en avril de l'année suivante, c'est-à-dire l'espace de quatorze mois. Pendant ce temps, la sympathie la plus sincère, l'entente la plus cordiale ne cessèrent de présider aux rapports du curé, M. Pouliot, avec son nouveau vicaire. Mais ce bonheur mutuel ne devait pas être de longue durée.

En effet, à cette époque, Mgr Provancher, pre-

mier évêque de la Rivière Rouge, était venu au Canada, afin de se procurer des prêtres auxiliaires pour ses missions. Malheureusement, jusque là personne n'avait répondu à son appel. Comme il en manifestait son désappointement à M. Gingras, prêtre du Séminaire de Québec, celui-ci lui dit : " Je connais un jeune prêtre qui m'a souvent exprimé le désir de se livrer à la conversion des sauvages ; je vais lui écrire. C'est M. Modeste Demers, vicaire aux Trois-Pistoles : il est votre homme. " Mgr Signay, ayant donné son consentement, écrivit de suite à M. Demers, lui accordant la liberté de se consacrer aux missions.

Autant fut grande la joie du nouveau missionnaire à la réception de cette lettre, autant fut profond le sentiment de tristesse et de stupéfaction de M. Pouliot et de ses paroissiens, lorsque cette décision fut communiquée. Mais toutes sollicitations, tous raisonnements furent inutiles : la détermination, nourrie dès l'enfance, était inébranlable : le départ fut immédiat.

Un grand dégel avait rendu les chemins affreux, et il fallut cinq jours au jeune prêtre pour

se rendre à Québec. S'étant arrêté, en passant, pour dire la messe au Collège de Ste-Anne, on conçoit la vénération dont il fut entouré par les professeurs et les élèves de cette institution.

De Québec, M. Demers traversa à pied le pont de glace, pour venir à St-Nicolas dire adieu à sa famille.—Sacrifice cruel et scène navrante, déchirante séparation !

" Il me semble encore, raconte un témoin ocu-
" laire, voir ce vénérable vieillard, cette pieuse
" et vieille mère dans les bras de leur cher en-
" fant, le suppliant, en sanglotant amèrement,
" d'avoir pitié de leurs cheveux blancs, de se
" rappeler les sacrifices qu'ils s'étaient imposés
" pour lui, et de ne point abréger le temps qu'il
" leur restait à passer sur la terre, en leur im-
" posant un sacrifice audessus de leurs forces. "
Les supplications des auteurs de ses jours auraient pu, peut-être, ébranler sa décision, s'il n'avait entendu au fond de son cœur la voix de Dieu qui lui disait : " Choisis entre l'af-
" fection que tu dois à tes parents et celle
" que tu me dois à moi-même. " Cette voix fut plus forte que tous les sentiments de la

nature, et il s'arracha aussitôt à leurs étreintes en leur disant : " Ne mettez pas d'obstacles " à la sainte volonté du ciel. C'est pour votre " salut et le mien que je m'impose une séparation qui m'est aussi cruelle qu'à vous, et qui " devient nécessaire pour sauver des âmes " créées à l'image de Jésus-Christ et qu'il a rachetées de son sang. "

Puis, après les adieux les plus affectueux, cet apôtre dévoué s'éloigna à la hâte de la maison paternelle où il laissait ce qu'il avait de plus cher au monde.

LE DÉPART.

Quelques mois après cette cruelle séparation, le père Michel Demers et son épouse descendaient tous deux dans la tombe, à peu d'intervalle l'un de l'autre, frappés au cœur par la douleur profonde qu'ils en avaient ressentie. Dans cette terrible épreuve, la grâce du Seigneur soutint Modeste Demers, comme elle avait consolé François-Xavier et tant d'autres saints qui firent le sacrifice de leurs parents pour suivre les ordres du Ciel.

Le vingt-sept avril, M. Demers s'embarquait

à Lachine, à trois lieues de Montréal, sur un canot d'écorce en destination de la Rivière-Rouge, ayant à parcourir une distance de sept cents lieues pour arriver au terme de son voyage.

Parcourir sept cent lieues en canot d'écorce, et cela dans la posture la plus gênante, avec de longs portages à faire à pied dans les bois, les marécages et les rochers; puis sauter des rapides endurer l'intempérie des saisons, coucher en plein air, et n'avoir à manger qu'une nourriture mal apprêtée et souvent malpropre : tel était le genre de vie que s'imposait, à l'instar des autres missionnaires, M. Demers, en partant pour le Nord-Ouest.

Pour surcroît de souffrances et pour comble de fatigues, un soir, dans un campement, il s'ébouillanta une jambe et un pied. Ce qui, pour un autre, aurait pu être une cause de découragement ne le déconcerta pas. " Vous me porterez sur vos épaules, dans les portages," leur dit-il, et il se remit en route. Mais ne voilà-t-il pas que, dans le cours de la journée, le sauvage (1) qui le por-

1. Un Iroquois.

tait sur son dos, en faisant un faux pas, le laisse tomber dans un étang encore glacé. Vu l'état affreux de ses blessures, pareil accident aurait pu lui être fatal ; mais, tout au contraire, les plaies se cicatrisèrent si rapidement que ses compagnons crurent discerner un miracle dans cette guérison inattendue et presque subite.

Ce trajet périlleux et si pénible dura cinq semaines.

A son arrivée, M. Demers trouva Mgr Provancher seul à Saint-Boniface. Ce fut une joie, un vrai jour de fête pour cet évêque qui s'empressa d'annoncer au nouveau missionnaire qu'il le gardait avec lui : car il y avait de l'ouvrage pour deux.

De suite, il se mit à l'œuvre, catéchisant les enfants, instruisant les adultes, accomplissant, en un mot, les travaux les plus humbles du ministère, sans se plaindre que sa mission n'était pas suffisamment importante. Mais la Providence lui offrit au bout de quatorze mois ce que sa modestie l'avait empêché de réclamer. En effet le cinq juin 1838, M. F. N. Blanchet, plus tard

évêque d'Oregon-City, arrivait à St-Boniface, avec la permission de l'évêque de Québec de se faire accompagner par le jeune lévite jusque dans la Colombie.

Cinq prêtres, cinq ministres de la bonne nouvelle se rencontraient donc à St-Boniface : c'étaient Mgr Provancher, le Grand-Vicaire Thibeault, et MM. Demers, Blanchet et Poiré (1), ce dernier plus tard Vicaire-Général de Mgr Taché : journées de bonheur, moments de doux épanchements qui devaient peu durer ; car, après un séjour de cinq semaines dans les différents postes de la Rivière Rouge, MM. Demers et Blanchet se mirent en route, le dix juillet, pour le lieu de leur destination, sous la protection de Sainte-Anne, en l'honneur de laquelle ils firent chanter une grand'messe avant leur départ.

Aucune précaution n'était superflue, car nos courageux missionnaires devaient pénétrer, à travers mille obstacles, dans un pays que jamais prêtre catholique n'avait visité.—Le saint nom de Jésus allait être béni pour la première fois

(1) Maintenant Mgr Poiré, Protonotaire Apostolique, curé de Ste Anne Lapocatière et Supérieur du collége de ce nom.

et l'auguste signe de la Rédemption allait s'élever de distance en distance sur une étendue de mille lieux et au delà, champ presqu'illimité du glorieux apostolat de ces généreux champions de la foi.

Mais la voie fut, pour eux, semée de bénédictions : suivons-en les traces.

LE VOYAGE.—NOTES SUR LE PAYS.

Quel était alors cet immense pays où devait se dérouler la vie toute apostolique de Monseigneur Demers ?

La mission de la Colombie comprenait toute cette partie du territoire britannique située entre l'océan Pacifique et les Montagnes Rocheuses, et aussi la partie des Etats-Unis qui forme aujourd'hui les Etats de l'Oregon et de Washin ton.

A part l'immensité d'espaces presque sans limites, divers obstacles, à première vue insurmontables, semblaient devoir s'opposer aux progrès rapides de l'œuvre des missionnaires en ces endroits lointains. Les nations sauvages, outre qu'elles étaient continuellement en guerre les

unes avec les autres, parlaient des langues différentes, n'ayant aucun lien commun. Il fallait donc connaître et apprendre l'idiôme propre à chacune d'elles, pour leur enseigner les vérités de la religion : il fallait en quelque sorte le don des langues. Nous verrons que cette grâce fut largement dispensée à celui qui est l'objet de cette étude.

De plus, pour aller répandre les lumières de la foi chez ces sauvages infidèles, le trajet à faire était d'environ deux milles lieues à travers le continent de l'Amérique, ou d'environ six milles lieues, si le voyage se faisait par mer en contournant le cap Horn : deux routes offrant chacune de grands périls.

Cependant, un bon nombre de Canadiens, qui s'y étaient établis et mariés à des sauvagesses, avaient commencé, à leur compte, le commerce des pelleteries, après avoir fini leur temps au service de la compagnie de la baie d'Hudson. Par ce contact avec les enfants de la forêt, ils avaient réussi à apaiser les animosités des différentes races et à faire naître entre elles des rapports plus pacifiques. De plus, ils avaient

déjà commencé à bâtir une chapelle, dans l'espoir d'avoir bientôt au milieu d'eux des ministres de leur religion.

Restait, néanmoins, la polygamie, cette hideuse plaie sociale qui, dans les contrées infidèles rend toujours les conversions si difficiles.

Aux avantages qui étaient l'œuvre des *avant-coureurs* canadiens, il faut joindre la libéralité et la bienveillance de la compagnie de la baie d'Hudson. Elle avait l'obligeance de donner aux missionnaires des passages *gratis* sur les canots qu'elle envoyait à la Colombie, et là, comme ailleurs du reste, les prêtres n'eurent qu'à se louer de sa générosité et des attentions que les bourgeois et les autres employés ne cessèrent de leur prodiguer dans leurs missions.

Malgré ces égards et ces politesses, reportons-nous à cette époque, et voyons combien était pénible cette manière de voyager. Les fatigues, si c'est possible, étaient encore plus grandes qu'entre Montréal et St-Boniface, vu que le pays offrait plus de difficultés, que les moyens de transport étaient moins commodes, les rapides innom-

brables avec de plus longs portages, franchis très souvent au milieu des plus grands périls, et que la route était moins battue à travers les bois, les roches et les marécages. Les campements devaient presque toujours se faire dans des lieux humides et froids; sans compter l'inconvénient d'une chétive nourriture. Et, comme repos aux différents postes où l'an s'arrêtait, les quelques heures de relais y étaient employées à l'administration des sacrements, la visite des malades, les exhortations aux pécheurs d'habitude. Voilà quelle était la vie des missionnaires emportés par leur zèle vers ces lointaines contrées.

M. François Norbert Blanchet, ancien curé de Soulanges, qui était le compagnon de voyage de l'abbé Demers, avait laissé Montréal le 3 mai 1838 et avait parcouru en trente-trois jours, sur un des canots de la compagnie de la baie d'Hudson, la distance d'à peu près sept cents lieues qui séparent cette ville de la Rivière-Rouge.

De ce dernier endroit, nos deux missionnaires et leur escorte, après sept jours de navigation périlleuse en berge, arrivèrent à Norway House, petit fort situé à cent trente-quatre lieues de

Saint-Boniface et à dix lieues du lac Winnipeg Huit jours se passèrent à évangéliser les peuplades de cet endroit, pendant que divers pelotons de voyageurs venaient se joindre à eux pour traverser ensemble les Montagnes-Rocheuses.

Montée sur onze berges, la brigade, sous le commandement de John Rowand [1], un des mem-de la compagnie, se mit en route le vingt-six juillet, et atteignit le fort Constant, sur la rive droite de la Saskatchawan, le cinq août, après avoir fait quatre-vingt-treize lieues, à la rame, à la perche, à la voile et à la *ligne*, ayant eu à décharger plusieurs fois les berges aux principaux portages.—Elle s'arrêta successivement aux forts Cumberland, Carleton et Pitt, et arriva le six septembre au fort Edmonston, à une distance de trois cent vingt-deux lieues. C'était donc quatre cent quinze lieues parcourues sur les berges depuis le départ, et les peuplades que les missionnaires avaient rencontrées, à leurs différents points d'arrêt, et qu'ils avaient évangélisées, appartenaient, pour la plupart, à la nombreuse tribu des *Cris* dont ils avaient baptisé près de cent-

---

(1) M. John Rowand était le père du Dr Rowand, célèbre médecin de Québec, décédé il y a une couple d'années.

cinquante et marié un bon nombre. Quelques familles de facteurs de la compagnie de la baie d'Hudson s'étaient aussi converties.

Jusqu'ici, nos apôtres avaient suivi le cours tortueux de la Saskatchawan. Il fallait maintenant renoncer à la voie par eau, et changer la flottille en une caravane de soixante-dix chevaux, pour s'avancer par terre, à travers forêts, bourbiers, prairies, rivières, ravins et chaussées de castors.

Ils mirent cinq jours à se rendre au fort Assiniboine sur l'Athabaska, distance de trente-quatre lieues et, le deux octobre, ils arrivaient à Jasper House, situé à quatre lieues en dedans des Montagnes Rocheuses, et à cent vingt-six lieues du fort Pitt, point de leur dernier départ.

Après treize jours de marche, et quarante-une lieues de trajet, ils pénétraient au *Campement des berges*. Leur caravane se composait alors de soixante-douze chevaux fougueux et presqu'indomptés. A chaque instant, ils prenaient l'épouvante, semaient, à droite et à gauche,

charges et cavaliers, s'élançant dans les bois, ou s'enfonçant dans les marécages. On les faisait traverser les rivières à la nage, pendant que l'on transportait le bagage sur des radeaux. Il y eut des journées de vingt-cinq passagesde cours d'eau ou de rivières. Le dix octobre, étant au point le plus élevé de la route, ils offrirent le saint sacrifice de la Messe pour remercier Dieu et lui demander de nouveau sa protection. Le même jour, ils se remettaient en marche à travers les neiges éternelles qui recouvrent la cime de ces montagnes, dont les pics s'elèvent à une altitude de 16,000 à 18,000 pieds.—Ils se trouvaient à 1400 lieues de Montréal.

C'est ce terrible passage et l'affreux sinistre qui le suivit que M. Blanchet décrit si éloquemment dans une de ses lettres que nous reproduisons ici :

“ Redirai-je, s'écrie l'abbé Blanchet, les magifiques spectacles déployés parfois sous nos yeux dans les grandeurs de cette nature gigantesque, où la main de l'Eternel s'est plu à retracer l'image de sa puissance créatrice ? Redirai-je ces pics abrupts dont la hauteur prodigieuse

s'élève vers notre Dieu, pour célébrer ses louanges dans un si beau langage ? ces glaciers aux pieds desquels un jour, bien avant l'aurore, notre bouche prononçait sur l'hostie sainte les redoutables paroles qui font descendre l'Homme-Dieu sur la terre ? ces montagnes si grandioses que nous consacrions ainsi à leur souverain auteur ? Redirai-je ailleurs ces scènes si douces d'une nature amie et féconde qui nous accueillait au fond des vallées, sur les bords enchanteurs des lacs et des rivières ? Redirai-je enfin cette consécration de nos personnes à Marie, la reine des Anges, dans le divin sacrifice, où nous nous préparions à affronter les dangers sans nombre de la perfide Colombie ? dangers trop certains, hélas ! où douze d'entre nous succombèrent en un jour !

" Croix funèbre, cruel souvenir, qui t'élèves sur les lieux où notre douleur déposa les cadavres de ces trois enfants, seuls retrouvés parmi les victimes ! croix plantée par nos mains sur le sol d'où la résurrection les fera sortir au jour glorieux ! O croix sacrée de mon Dieu, toi seule fus notre espérance !

" Oh ! qu'ils sont puissants sur mon âme ces souvenirs si grands, si variés, si intimes et en même temps si sévères, que mon cœur saura conserver tous les jours de ma vie ! Vie éphémère, que peut-être bientôt la pointe d'un rocher, le rapide d'un fleuve ou la vague furieuse des mers auront brisée au milieu de ma course !

" Hymme sacré que m'inspire, en ce moment, la pensée de tant de grandeurs et de majesté, fais-toi sans cesse entendre à mon âme, pour lui apprendre à connaître et à aimer le grand Dieu que nous voulons servir !

" Mais si la vue d'un pareil spectacle élévait notre intelligence et notre cœur audessus des pensées profanes du monde sensible, la douleur de notre foi fut bien souvent excitée à la pensée de tant d'âmes qui se perdent dans ces déserts, faute d'une parole de vie qu'elles seraient souvent si avides d'entendre.

" Nous parcourions, sous cette douloureuse impression, les vastes espaces qu'il nous fallait franchir. Mais, surtout, nous gémissions profondément sur l'abandon des pauvres Canadiens,

avec leurs femmes prises dans les tribus, et leurs enfants vivant autour d'eux, sans que l'éducation religieuse leur fasse connaître les plus élémentaires de leurs devoirs. Ce spectacle nous attristait : il était une vive image de ce qui nous attendait plus loin, dans l'Orégon et dans la Colombie. "

La descente offrait plus de dangers que la montée.—En effet, le fleuve Colombie roulait devant leurs yeux ses eaux gonflées, remplies de rapides, de remous, de *dalles*, de courants et d'écueils de toutes sortes. Chaque année, deux berges étaient envoyées de Colville, pour transporter les voyageurs. Cette fois-ci, ces derniers étaient si nombreux qu'il leur aurait fallu quatre embarcations. Aussi, laissant en arrière un tiers des passagers et du bagage, les missionnaires descendirent avec la rapidité d'un torrent les cinquante-cinq lieues qui séparait le *Campement des berges* de la *Maison des lacs :* et, sans tarder, l'on expédia une des berges chercher ceux qui étaient restés au poste précédent. Hélas ! un terrible accident devait arriver à ces malheureux. Huit jours s'écoulèrent sans nouvelles, et de noirs

pressentiments s'emparèrent de tous les coeurs. Enfin, le vingt-quatre au sortir de la messe, l'on vit venir la berge à demi-brisée. Elle avait fait naufrage, *à la dalle des morts,* où le fleuve n'a que trois perches de largeur, et des vingt-six personnes qu'elle contenait douze avaient péri. Au nombre de ces derniers se trouvaient M. Banks et M. Wallace avec sa jeune épouse, botanistes envoyés d'Angleterre par une société scientifique.

Le trois novembre, les voyageurs se remirent en route. Après avoir touché les forts Colville Okanaghan et Wallawalla ou Nez Percés, et y avoir fait quelques baptêmes et mariages, ils passèrent encore un grand nombre de rapides, de *dalles* et de portages, et mirent enfin pied à terre, le vingt-quatre du même mois, au fort Vancouver, terme de leur voyage, à quatre cents lieues du sommet des Montagnes Rocheuses et à mil sept cent cinquante-six lieues de Montréal.

Il furent reçus par James Douglass, commandant en chef de tous les établissements de la baie d'Hudson, sur le versant du Pacifique, en l'absence du Dr M. Laughlin. Il leur témoigna

beaucoup de bienveillance, leur prépara des loge-ments, s'empressa de pourvoir à leur nourriture et leur donna toute facilité possible pour l'exercice de leur ministère.

Nous avons tenu à faire voir par le détail cette course longue et périlleuse, qui avait duré près de sept mois depuis le départ de Montréal, lorsqu'aujourd'hui le trajet se fait en moins de sept jours par le chemin de fer du Pacifique Canadien.

Quel changement merveilleux en moins de cinquante ans ! Quelle enjambée ont pu faire la colonisation et la civilisation en un si court espace de temps ! Cinquante années seulement ! Mais c'est à peine si l'on songeait aux chemins de fer, en Canada, vers cette époque là.

Après avoir rendu à Dieu de solennelles actions de grâces pour la visible protection qu'il leur avait accordée jusqu'au lieu de leur destination, et s'être reposés quelques jours, les missionnaires allaient se livrer avec ardeur à l'oeuvre de la conversion des chrétiens et des infidèles du pays. Mais pour produire plus de fruits, il fallait se diviser le champ d'action. Nos deux jeu-

nes évangélisateurs devaient donc subir, à ce moment, l'épreuve la plus poignante de leur mission, celle de la séparation. Ils allaient être des mois et des mois sans se voir, sans pouvoir même communiquer l'un avec l'autre, mais la grâce aidant la volonté et leur faisant entrevoir le salut d'un si grand nombre d'âmes plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, les adieux se firent gaiement.

M. Blanchet prit les confins-sud de la Colombie, la portion de territoire disputée entre les Etats-Unis et l'Angleterre, où se trouvait l'établissement de Walamette qui devait être le centre d'action de son apostolat, et une partie de l'Orégon. M. Demers eut en partage l'immense territoire de la Colombie, y compris l'île de Vancouver où devait se trouver Victoria, le siège de son futur diocèse, et les possessions russes, aujourd'hui "l'Alaska."

TRAVAUX PRÉLIMINAIRES.

M. Blanchet s'appliqua plus particulièrement au soin des Canadiens, et M. Demers, qui avait reçu en apanage le *don des langues*, s'occupa spécialement des Sauvages. Mais pour parvenir au succès, il lui fallait travailler d'abord à se rendre maître

de quelques-uns des dialectes de ces nombreuses tribus. C'est ce qu'il fit en restant au fort Vancouver, pendant que M. Blanchet s'éloignait. En moins de trois mois, il put apprendre le *Tchinouks,* jargon parlé ou compris par plusieurs nations, entr'autres les Tchinouks eux-mêmes, les habitants des environs du fort Vancouver, ceux des *Cascades,* les Tlikatats, etc, assez bien pour expliquer le cathéchisme et donner des instructions sans être obligé d'écrire ce qu'il avait à leur dire. Dans ce court espace de temps, il traduisit, pour leur usage, plusieurs prières, en particulier le symbole des Apôtres qu'il avait adapté à un air de cantique et qu'ils chantaient pendant le Saint-Sacrifice. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la langue des Tlikatats, qui pouvait servir à deux ou trois autres tribus, mais qui, dans la pratique, présentait une difficulté de prononciation telle que souvent l'on ne trouvait pas de combinaisons de caractères pour la représenter.

Avec le jargon *Tchinouk,* M. Demers pouvait encore se faire comprendre des Kaous, des Nez-percés, ou Wallawalla, des gens des *Chutes,* des *Dalles* et des *Cascades.* En même temps, il pou-

vait se pénétrer un peu du langage de ces derniers, et apprendre par là-même à connaître quelques mots des idiômes de ceux avec lesquels ils étaient en contact. Quant aux autres, il fallait, en attendant, se servir d'interprètes.

Mgr de Juliapolis (Mgr Provancher) et M. Simpson, gouverneur de la compagnie de la baie d'Hudson, avaient fixé la première station des missionnaires à Cowlitz, sur la rivière du même nom. Quoique moins important que Wallamette, ce poste ne se trouvait pas, comme ce dernier, situé sur la lisière de terrain que se disputaient alors l'Angleterre et les Etats-Unis, et il était à trente lieues de Vancouver.

Ce fut donc vers cet endroit que nos missionnaires dirigèrent leurs premiers efforts, et M. Blanchet s'y rendit le quatorze décembre, lors de leur séparation, vingt jours après leur arrivée au fort Vancouver.

Dans cette première mission, il trouva quelques Canadiens, autrefois employés au service de la compagnie, et dont il fallait réhabiliter les mariages, baptiser les enfants et entendre les con-

fessions. Ces exercices terminés, il visita quelques campements sauvages et leur annonça, par interprètes, les vérités élémentaires du salut.

Tous montrèrent un grand désir d'être éclairés.

M. Blanchet prit, en même temps, possession d'une ferme de six cents arpents pour l'usage de la mission, et on y construisit une chapelle-presbytère de quarante-cinq pieds sur trente.

Désireux de voir les missionnaires s'établir chez eux, les Canadiens de Wallamette, situé à vingt-deux lieues de Vancouver, avaient, dans cet espoir, érigé eux aussi une chapelle-presbytère de soixante-dix pieds sur trente. Le mois de janvier mil huit cent trente-neuf fut employé à donner une mission pour ces braves gens, et la première messe y fut célébrée , six janvier, en présence de toute la petite population.

Quel beau jour pour eux et pour leurs femmes ; pour eux qui n'avaient pas vu de prêtres depuis vingt, trente, et quarante ar pour les femmes, d'origine sauvage, qui cont mplaient enfin

ceux que leurs maris leur avaient annoncés depuis longtemps !

Quels doux sentiments n'éprouvaient-ils pas en se voyant aux pieds d'un autel, d'une croix, en face d'un ministre du Seigneur !

Ces pauvres canadiens, pour bien faire instruire leurs enfants et leurs femmes, les conduisirent près de la chapelle, où ils demeurèrent pendant tout le temps de la mission. " Les tentes étaient pour les femmes, les filles et les enfants ; les hommes allaient à leurs maisons de temps à autre. Les plus éloignés restaient plusieurs jours à la chapelle, couchant dans une grande salle." (Annales des missions.)

Les commandements de Dieu et de l'Eglise furent publiés, ainsi que les décrets du Concile de Trente sur le mariage, et les lettres de l'Evêque qui, connaissant les besoins de ces populations, leur envoyait les secours nécessaires pour les réconcilier avec Dieu.

La récitation des prières commençait après la messe et se continuait jusqu'à midi ; puis, de une heure à quatre heures de l'après-midi, une partie

du temps était employée à expliquer le Symbole et les grandes vérités de la religion, et cela au moyen de deux interprètes, vu que les femmes et les enfants ne comprenaiant pas le français. Ces instructions durèrent trois semaines, et grand nombre de femmes et d'enfants apprirent le signe de la croix, l'offrande du cœur à Dieu, le Pater, l'Ave et le Credo. Le soir avait lieu la prière, on faisait des lectures de piété, on racontait des traits édifiants, on chantait des cantiques et on récitait les réponses de la messe.

Pendant ce mois de janvier, tous les adultes se confessèrent, et il y eut soixante-quatorze baptêmes et vingt-cinq mariages nouveaux ou réhabilités.

M. Blanchet rencontra alors M. Demers au fort Vancouver, où il s'était livré, comme on l'a vu, à l'étude des idiômes sauvages, étude interrompue seulement par un petit voyage à Cowlitz.

Bien que ce dernier endroit eût été choisi par le Gouverneur, et qu'il formât un point central avec Wallamette, Vancouver fut fixé comme lieu de ralliement de nos missionnaires.

Ce fort, situé au nord de la Colombie, à trente-trois lieues de l'océan Pacifique, dans une plaine de quelques cents arpents environnée d'une épaisse forêt, était surtout habité par les Tchinouks, qui, avant 1830, formaient la nation la plus riche comme la plus nombreuse de cette section du continent comprise entre le fort et l'océan. Aussi étaient-ils fiers et hautains vis-à-vis des autres peuplades. Mais, à cette époque, survint une maladie, espèce de fièvres tremblantes, qui décima les neuf dixièmes de la population. Brûlés et dévorés par la fièvre, ces malheureux se jetaient à l'eau pour se rafraîchir, mais n'y trouvaient qu'une mort plus certaine. Et, depuis lors, le fléau les avait visités presque tous les ans. A la date qui nous occupe, il pouvait y avoir encore trois cents de ces sauvages aux environs du fort, et quatre-vingt-seize Canadiens étaient engagés au service de l'établissement. Lors de cette première tournée d'inspection, les missionnaires y firent quarante-un baptêmes.

Mentionnons, maintenant, quelques autres peuplades sauvages, qui furent visitées pendant cette première partie de l'année 1838.

A la Maison des lacs, c'étaient les Gens des Lacs ; au fort Colville, les Chaudières, les Cinq-poils, les Spôkon, les Pis-coous ; les Okanagans au fort de ce nom ; les Nez-percés, les Têtes plates et ceux mentionnés il y a un instant au fort Wallawalla : puis, les sauvages de l'établissement de Cowlitz, et ceux de Wallamette appelés Kâlâpoâyâ ; enfin les Kooatanis, d'où est venu le nom de Kootenay, et qui habitaient les bords d'une rivière de ce nom qui se jette dans le fleuve Colombie. Tous ces sauvages demeuraient, plus ou moins, près de ce dernier fleuve, ou sur quelques-uns de ses tributaires en allant vers l'océan : quant aux Nez-Percés, ils étaient répandus dans de vastes prairies non loin des Montagnes Rocheuses, dans la direction du Sud.

Les nations, établies sur le littoral de l'océan en gagnant les possessions russes, étaient les plus barbares, et, dans le temps, les blancs n'avaient pu encore pénétrer chez elles pour y faire la traite. Celles de l'intérieur, au nord de la Colombie, étaient plus civilisées.

Cette première visite consista principalement en des entrevues avec les différents chefs et les prin-

cipaux des tribus qui s'empressèrent de faire baptiser leurs enfants, en attendant que la même grâce pût leur être conférée. Leur plus grand désir était de voir une *robe noire* résider au milieu d'eux, et d'entrer ainsi de tout leur cœur et de toute leur âme dans le sein de la religion qui leur était apportée comme par miracle. Déjà donc, M. Demers et son compagnon pouvaient se dire avec satisfaction que la première semence était jetée en bonne terre et qu'elle ne manquerait pas de fructifier.

D'ailleurs, les Canadiens avaient annoncé la grande nouvelle partout où ils étaient allés, et ce sont eux qui préparèrent si bien ces enfants des bois. Un nom mérite ici une mention spéciale : c'est celui du Dr McLaughlin, gouverneur du fort Vancouver. Le dimanche, il faisait lui-même la prière à ses employés. Il soutenait à ses frais une école où s'enseignaient les prières et le catéchisme en français, et où l'on cultivait le chant des cantiques ; il était aidé de sa femme et de sa fille. L'on peut dire, que cet homme de bien fut l'âme des bonnes dispositions qui existaient alors en cet endroit, ainsi qu'à Wallamette

et à Cowlitz. Il faisait lui-même tous les huit jours l'examen de son école, laquelle forma plusieurs élèves capables.

Le premier soin du missionnaire devait être de préparer les Canadiens à la réhabilitation de leurs mariages. Après trois semaines, à peu près, d'instruction, dans chacun de ces endroits, les baptêmes et les mariages des adultes avaient lieu. Ces trois semaines étaient non-seulement une mission, mais une véritable neuvaine suivie avec la dévotion la plus vive et la plus profonde, la plus stricte régularité. Le soir, on faisait la prière en commun; elle était suivie de la lecture et du chant des cantiques, à deux chœurs, l'un d'hommes, l'autre de femmes et d'enfants; l'harmonie en était superbe.

M. Demers faisait deux cathéchismes par jour à ses néophytes, un le matin, l'autre le soir; il les avait mis sous la protection spéciale de la Ste-Vierge. Aux instructions succédaient les confessions.

Pas un instant n'était donc perdu.

Et la moisson était si abondante, les cœurs si

bien conquis et subjugués par la grâce que nos deux missionnaires réclamaient déjà de l'aide pour pouvoir suffire à cette besogne, laquelle eût exigé cinq à six collaborateurs. Comme la chose était momentanément impossible, MM. Blanchet et Demers durent limiter le champ de leurs opérations à cette partie de territoire qui était alors contestée entre l'Angleterre et les Etats-Unis (1) et à ses environs immédiats.

A cette première période de leurs missions, le groupe des fidèles se composait d'à peu près trois cents catholiques employés dans les vingt-huit établissements de la compagnie de la baie d'Hudson. En y joignant les colons de Cowlitz et de Wallamette, les gens libres des prairies du Sud et les sauvages, on pouvait former une population catholique d'environ mille cinquante âmes. C'était déjà beaucoup.

Premières missions éloignées.

Le cadre de cette esquisse biographique ne nous permet guère d'entrer dans les détails des

(1) La question fut plus tard décidée en faveur de ce dernier pays qui ajouta par là à son territoire tous les forts ci-dessus désignés. C'est aujourd'hui le Haut-Oregon.

travaux de Mgr Demers. Nous nous contenterons donc de suivre rapidement le récit de ses lettres dans ce qu'elles présentent de plus important, afin d'éviter, autant que possible, la monotonie d'une narration qui ne présente de variété que celle des lieux et du caractère des peuples ; car les travaux et les opérations du missionnaire offrent presque partout la même uniformité de charité et de zèle dans l'enseignement des vérités évangéliques.

Comme nous l'avons vu plus haut, bien que, tout d'abord, la résidence de nos deux missionnaires eût été fixée au fort Cowlitz, Vancouver n'en fut pas moins leur séjour principal jusqu'au neuf octobre où Wallamette fut définitivement choisi comme point d'appui et base de leurs opérations.

Ils avaient promis de retourner voir les sauvages qu'ils avaient visités l'année précédente: c'était une promesse sacrée, et il fallait l'accomplir, sous peine des conséquences les plus funestes.

On devait aussi pousser plus loin.—Le voyage

fut donc décidé, et M. Demers entreprit cette pénible excursion dans le Nord de la Colombie, sur une des berges du chef des porteurs du Nord.

On appelait de ce nom les employés de la Compagnie qui transportaient dans l'intérieur du pays les marchandises destinées aux sauvages, en échange des pelleteries et autres objets d'exportation. Ils se divisaient en deux classes, les porteurs du Nord et les porteurs du Sud. Ceux du Nord remontaient de ce côté par la rivière Fraser, affluent de la Thompson ; le champ des porteurs du Sud s'étendait du fleuve Colombie aux frontières de la Californie.

M. Demers partit du fort Vancouver le 22 juin (1839) sur la berge de P. Ogden, chef des porteurs, dont la conduite généreuse et les bons procédés méritèrent toute la reconnaissance de notre missionnaire. Un double objet nécessitait cette mission : des Canadiens à marier et des sauvages à instruire, outre un bon nombre à baptiser. Rendu à Wallawalla en huit jours de marche, il bénit la Providence de l'avoir préservé de tout accident dans cette dangereuse partie de la rivière Colombie, malgré un trajet de cent trente lieues depuis Vancou-

ver, à travers mille obstacles. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la célébration de quelques mariages, à son retour, il se mit en marche pour Colville. M. Pambrun, commandant du poste, lui avait procuré quatre chevaux et un homme de la Compagnie, et il lui avait promis un guide qui disparut, sans mot dire, après trois jours de marche, malgré ses cris et ses supplications. Resté seul, au milieu de l'immensité et de l'uniformité morne de ces prairies humides et de ces forêts, avec son autre homme qui ne connaissait pas mieux le pays que lui, force lui fut de se résigner et de continuer sa route au risque de s'égarer tout à fait.

D'un sentier à l'autre, il marcha dans toutes les directions, caracola de droite et de gauche, jusqu'à ce qu'il se trouvât le soir, près d'un marais, à trois lieues de son campement de la veille où il dut passer la nuit.

La position devenant plus inquiétante, M. Demers renvoya son homme à WallaWalla, et, après une attente des plus poignantes et remplie de perplexités, seul au milieu de cette solitude n'ayant pour se défendre des animaux sauvages

qu'un couteau et une petite hache, il eut, au bout de huit jours passés dans cette quasi-agonie, l'inénarrable plaisir de le voir revenir avec un bon guide cette fois.

" Pourtant, s'écrie-t-il, au milieu des inquiétudes par lesquelles je passai, je ne croyais pas que Dieu voulût m'ensevelir dans ces déserts, mais je m'y serais résigné volontiers, si le salut de tant d'âmes n'eût dû procurer au Seigneur plus de gloire que le sacrifice de ma pauvre existence... J'avoue que la solitude me parut affreuse....

" Oh ! que n'étais-je un François-Xavier, pour souffrir en saint cette peine, que Dieu m'envoyait sans doute dans sa miséricorde, pour me mettre sous les yeux ma faiblesse et mon incapacité ! Je fis mon sacrifice de bon cœur et je fus soulagé."

Il parvint enfin à Colville, le dix-sept juillet, vingt-cinq jours après son départ de Vancouver. Les sauvages le reçurent à bras ouverts. Ilsavaient compris et retenu plusieurs vérités de la religion, grâce au zèle d'un homme vertueux, du nom de Brown, qui avait continué à les enseiguer pendant son absence.

Quant aux Canadiens, les femmes qu'ils avaient prises étaient un obstacle à leur retour à la vertu. Les engagements de la Compagnie n'expiraient qu'à Montréal, et une des conditions stipulait que les employés ne devaient pas se marier, parceque les intérets de la famille, partageant leur sollicitude, pouvaient avoir pour effet de ralentir leur dévouement et de les porter à rompre leurs quasi-contrats. C'est pourquoi ils adoptaient des femmes comme si les liens du mariage eûssent autorisé ces unions. De là grand inconvénient pour les missionnaires qui auraient pu facilement légitimer ces mariages, si les conditions d'engagement n'y eûssent pas mis un obstacle presqu'insurmontable.

Un autre obstacle se présentait encore : c'était le voisinage des ministres protestants. Profitant de l'absence des missionnaires, nécessitée par la vaste étendue de territoire qu'ils avaient à parcourir, ces ministres soulevaient toutes sortes de préjugés contre les *robes noires,* laissant toute latitude aux mœurs, et s'efforçant d'inculquer dans l'esprit des sauvages cet axiôme : " Ce ne sont pas les cérémonies qui sauvent." Objection diabo-

liquement inventée : car, remarque M. Demers, " les cérémonies de l'Eglise ont toujours fait la plus grande impression sur l'esprit des sauvages, et le culte protestant, aride comme le principe dont il découle, ne saurait leur offrir cet appât."

Après trente-cinq jours passés en cet endroit, M. Demers se dirigea vers le fort Okanagan, où il arriva après six jours de marche, c'est-à-dire le vingt-huit août. Ecoutons le récit des difficultés qu'il éprouva pendant ce voyage : " La chaleur du jour était étouffante : point d'air. Le feu ayant passé dans les prairies, le sol ne présentait plus qu'une surface grillée et sans verdure. C'est à peine si l'on rencontrait, ça et là, quelques coins épargnés où l'on trouvât de l'herbe pour les chevaux. L'eau nous manquait souvent, et, plus d'une fois, nous fûmes réduits à étancher notre soif avec de l'eau corrompue. Situés sur la rive droite de la Colombie, ce poste et ses environs sont insalubres, stériles, et le climat y est très dur. Cependant la population qu'on y trouve est avide de la parole de Dieu. J'eus le plaisir d'y rencontrer un chrétien zélé, du nom de Robillard, qui avait enseigné les prières aux sauvages."

Mêmes obstacles pour les Canadiens que dans le fort précédent ; cependant le missionnaire réussit à briser ces unions illégitimes.—De plus, un misérable chrétien qui avait trois femmes, travailla à inspirer de la méfiance aux sauvages contre lui, en essayant, par la calomnie, de ternir son caractère, dont ils avaient la plus haute idée. Avec l'aide de Dieu, ce nuage se dispersa. " Dieu me préparait cette épreuve, ajoute-il avec humilité, pour me faire souvenir que le serviteur n'est pas plus que le maître."

Des bibles étaient aussi répandues par des ministres protestants en cet endroit, mais sans beaucoup de succès.

Enfin, traversant la rivière Colombie à Wallawalla, où il fit une courte mission, M. Demers retourna au fort Vancouver, le premier octobre, après une absence de trois mois et vingt-deux jours.

Telle fut sa seconde mission.

En 1840 a Nesqualy.

L'hiver écoulé, il repartit, le quinze avril, pour

une nouvelle moisson d'âmes, au fort Nesqualy.

La route à parcourir était parsemée de difficultés d'un nouveau genre : elle serpentait à travers dix-huit prairies, variant en étendue d'une demi-lieue à trois lieues de largeur sur une longueur immense, séparées par autant de forêts touffues et de broussailles, et arrosées par un grand nombre de ruisseaux tributaires des rivières Colombie et Chékilis. Ajoutons à cela une pluie battante, qui contraria singulièrement la marche de notre zélé voyageur.

Il arriva au fort le vingt-un.

M. Kitson, commandant du poste et l'un des meilleurs amis des missionnaires canadiens, le reçut avec une extrême politesse et lui donna un logement qui devait lui servir de chapelle.

Nesqualy est situé sur la baie du même nom, laquelle se décharge dans la baie de Puget (Puget Sound.)

Comme les autres forts, c'était un carré allongé, de quatre arpents en superficie, environné d'une palissade de vingt pieds d'élévation et flanqué de

bastions, garnis d'armes à feu à l'entour. Il y avait une galerie extérieure tant pour observer les démarches des sauvages que pour les tenir en respect. Dans cette enceinte étaient réunis les différents bâtiments, tels que le comptoir de traite, les maisons de fumerie, du commandant, des étrangers, des engagés, le hangard, le magasin, et plusieurs autres constructions moindres tout autour de la cour intérieure, avec un ou des appartements secrets pour mettre les objets que l'on voulait dérober à la vue.

Telles étaient, à peu de différence près, la nature et la disposition de ce fort, ainsi que de tous les autres dont nous avons déjà parlé, ou de ceux que nous pourrons mentionner plus tard. Celui-ci était l'un des plus importants, vu sa situation sur la baie de Puget, baie large d'une demi lieue et qui débouche dans la mer.

C'est le hâvre le plus beau et le plus facile d'accès, pour les vaisseaux, depuis la Californie; il n'a point de barre comme la rivière Colombie, et son site avantageux en avait déjà fait le centre d'un commerce énorme. A cette époque, les sauvages s'y rendaient en grand nombre pour l'échan-

ge des pelleteries, et pour s'y procurer les commodités de la vie.

Quoique de mœurs mauvaises, ils avaient un caractère humain et docile, et ils étaient accourus en grand nombre, de tous les points, pour voir le "grand chef des Français", et suivre ses instructions.

Mais un incident imprévu faillit troubler la mission commencée sous d'heureux auspices.

Le Commandant de ce poste, par une sage prudence, ne voulut point permettre l'entrée du fort à cette multitude de sauvages, et leur ordonna de se tenir en dehors des remparts qui n'étaient que des palissades, comme nous venons de le voir. Cet ordre fut suivi d'une grande confusion, et un sauvage, plus hardi que les autres, ayant été repoussé un peu brusquement, il en résulta un soulèvement qui serait devenu désastreux, si la présence du missionnaire n'eût apaisé comme par enchantement cette foule indomptée. Là encore on put voir l'influence salutaire que la religion exerce sur le cœur de l'homme, en maîtrisant des passions fougueuses qui ne sauraient obéir à d'autres maî-

tres. Quoi, en effet, de plus admirable que cette puissance du sentiment religieux dans l'âme indisciplinée de ces sauvages, encore sans notion du Christianisme qu'on vient leur annoncer de dix-huit cent lieues, et qui cependant en subissent irrésistiblement l'action !

La foule s'augmentant sans cesse, M. Demers fut forcé de sortir du fort pour lui annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile. Spectacle incroyable, inoui même, qui dut faire déborder de joie le cœur du missionnaire, on y compta vingt-deux nations présentes. C'était une répétition des succès apostoliques de St-François Xavier, aux plus beaux jours de ses innombrables conversions dans les Indes.

Expliquer la création du monde, la chute du premier homme, la promesse d'un Sauveur, sa naissance et sa mort, l'amour de Jésus-Christ pour le genre humain, avec l'aide d'images et d'un tableau historico-chronologique tracé sur le papier et propre à frapper l'esprit des sauvages, telle fut l'occupation des premiers jours. Ces instructions furent suivies des prières et des chants ordinaires, avec la messe, les baptêmes, les confes-

sions etc.—M. Demers eut aussi le bonheur de recevoir l'abjuration de madame Kitson, la femme du gardien du poste.

Le 29 avril, jour de son départ, ce fut un deuil général. En vain, le supplia-t-on de demeurer, lui faisant toutes espèces de promesses. M. Demers, profondément touché de son immense succès et du dévouement sans bornes de ses néophytes, leur fit comprendre que Dieu l'appelait ailleurs, leur promit de revenir bientôt, et s'éloigna (1).

L'HIVER A COWLITZ.

Après être retourné à Vancouver et aux environs, M. Demers se dirigea, à l'automne, vers le fort Cowlitz, sur la rivière de ce nom, où il passa l'hiver, tandis que M. Blanchet s'en allait à Wallamette. C'était une séparation de quatre mois. M. Demers arriva à son poste le 13 octobre

Les Canadiens, qui l'attendaient avec impatience, coururent à sa rencontre, et portèrent ses malles à son habitation.—Suivi de tout

1.—Voir, à l'appendice, le tableau de l'échelle historique employé par M. Demers.

son peuple, il alla d'abord remercier Dieu au pied d'une croix élevée à cet endroit. Le lendemain, il bénissait une cloche de la pesanteur de soixante livres, et se faisait un honneur de sonner lui-même le premier *Angelus* qui eût jamais été entendu dans ces solitudes barbares et presque sans limites.

" Dire l'effet que produisirent sur toute la population les tintements de cette cloche, serait difficile. Tous tombèrent à genoux et adorèrent Jésus dans son Incarnation. Il leur semblait entendre la voix de l'ange qui, s'adressant à Marie, dans l'humble maison de Nazareth, lui disait avec un profond respect : " *Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous.* " Oh ! si tous les fidèles du Canada écoutaient, avec le même respect religieux et la même piété, le son de nos cloches qui tintent l'*Angelus*, quelle immense somme de bénédictions n'en recevraient-ils pas ? Qu'ils s'instruisent à l'exemple que leur donnent de pauvres sauvages, dont un grand nombre n'ont pas encore reçu la grâce du baptême." (1)

1.—Les parties entre guilmets sont des extraits des lettres de Mgr Demers.

La chapelle que l'on devait construire en cet endroit n'étant pas commencée, notre missionnaire dut passer l'hiver dans une construction grossière de trente pieds de longueur sur vingt pieds de largeur, couverte d'écorce, faite de troncs d'arbres ronds et bruts, encochés et croisés par les bouts, pour former les angles, n'ayant qu'un pavé de pièces équarries et rapprochées à la hache, sans plafond.

Cette habitation ne valait pas une grange. Dans cet affreux logement, notre missionnaire avait besoin, pour soutenir son courage, de se rappeler à chaque instant Jésus dans sa pauvre étable, et mourant sur la croix. Aussi M. Demers, enveloppé dans un large manteau, trouvait-il toute sa consolation à passer les nuits froides en prière au pied de l'autel, ne croyant jamais trop faire pour mériter de sauver des âmes créées à l'image de Dieu, et destinées au bonheur éternel.

Chaque semaine, il donnait trois jours d'instruction aux Canadiens, à leurs femmes et à leurs enfants, et trois jours aux sauvages, dont il étudiait la langue hérissée de difficultés presqu'insurmontables.

La soirée était réservée aux jeunes gens et à ceux qui ne pouvaient suivre les instructions du jour.

On apprenait les prières, les répons de la messe, le plain-chant, la lecture, etc : et, à la grande fête de Noël, les jeunes gens purent chanter le cantique des anges : *Gloria in excelsis Deo*, le *Credo* et queques chants appropriés à la solennité, tels que : *Nouvelle agréable*, et autres Noëls.

Les Canadiens, dont quelques-uns se livraient à la culture, et d'autres étaient engagés à la ferme de la Compagnie, donnèrent beaucoup de satisfaction à notre missionnaire, grâce aux progrès religieux qu'ils avaient faits par les soins incessants du Dr McLaughlin auquel ils surent témoigner une reconnaissance éternelle.

Les sauvages, au contraire, ne réalisèrent pas les espérances qu'ils avaient fait naître, soit que l'impression du moment s'effaçat trop vite ; soit surtout que la langue, laquelle nécessitait l'emploi de trois interprètes, souvent même d'un quatrième, offrît trop de difficultés ; soit

encore qu'on eût à lutter contre la polygamie.—Un autre obstacle venait d'une certaine superstition qu'ils appelaient *Tamanwas*, mot qui signifie médecine, et qui tient à la manière de soigner les malades. Voici ce qu'en dit Mgr Demers :

" Quelqu'un est-il malade; on appelle l'homme de la médecine. On se garde bien de lui demander ce qu'il exige pour ses peines, ce serait lui faire injure. Ce qu'il demande lui est accordé sans réplique ; sinon, l'on a tout à craindre de sa part, parce qu'il ne manquera pas de s'en venger en envoyant quelque maladie, quelque malheur, la mort même, fût-on à la distance de cinquante lieues. Un homme vient-il à mourir : c'est un tel qui en est la cause, et malheur à celui sur qui tombe le soupçon. Si on ne le tue pas lui-même, il perdra ses chevaux, ou il sera obligé de donner tout ce qu'il a pour éviter une mort certaine. "

Il y avait encore les jeux de hasard, la superstition et l'idôlatrie représentées par certaines figures humaines grossièrement sculptées sur des morceaux de bois. Les sauvages leur attribuaient des

pouvoirs surhumains et leur adressaient des prières. Mentionnons, de plus, la manière d'ensevelir les morts, que raconte ainsi M. Demers : " Après la médecine, les cris et le tapage. Si le malade vient à succomber, on lui bande, de suite, les yeux avec des colliers de grains de verre, on lui remplit les narines d'aïqua, on le revêt de ses meilleurs habits que l'on recouvre d'une couverte. Alors, quatre poteaux reliés à une certaine hauteur par des traverses sont plantés en terre, et sur ces traverses le corps est déposé dans un canot, la face en bas, couvert de nattes, la tête suivant le cours de la rivière. Et la sépulture est faite. Viennent ensuite les offrandes qui varient selon la qualité de la personne. Ainsi, on placera à ses côtés son fusil, sa corne à poudre, son sac à plomb, ou autour du canot des objets de moindre valeur, une gamelle de bois, une hache, des flèches, une chaudière, etc. Viennent, en dernier lieu, les pleurs qui étourdissent les oreilles pendant un mois, accompagnés de cris et de gémissements. Puis, si le canot pourrit, on recueille les restes dans une nouvelle couverte que l'on replace dans un autre canot, et ainsi de suite. Si on ajoute à tout cela

le mauvais exemple des blancs, l'on aura une idée de la peine et du trouble qu'ont les missionnaires à mettre un terme à ces machinations du diable. "

Néanmoins, M. Demers fut satisfait de sa mission.

Il retourna à Vancouver, malade : et sa santé, pour la seconde fois depuis son départ de Québec, inspira de vives inquiétudes ; mais il se rétablit assez promptement.

Depuis leur arrivée sur le territoire de la Colombie jusqu'au 1er mars 1840, les missionnaires avaient fait 287 baptêmes, 76 mariages, et 14 sépultures.

NOUVELLES VISITES.

Pendant l'été de 1840, M. Demers parcourut ses anciennes missions : il visita, entr'autres, les Tchinouks, les Snehomishs, les Skékwamishs, les Skachattes, les Tlalams habitant la longue pointe qui s'avance dans le détroit de Jean de Fuca. Plusieurs de ces tribus, tout en adorant le soleil, avaient quelque idée de la création et du

déluge, et même de la Rédemption. Ils croyaient aussi à l'immortalité de l'âme, mais pour eux celle-ci demeurait, après la mort, autour de leurs demeures, en sorte que plusieurs, sous le coup de cette erreur, furent surpris et contrariés, quand le missionnaire leur parla du bonheur du ciel, paraissant aimer mieux le séjour de cette terre que la jouissance des béatitudes célestes.

M. Demers se rendit successivement aux forts Georges et Colville : puis, il alla voir M. Blanchet à Wallamette, et retourna à Cowlitz pour passer l'hiver et y faire bâtir la chapelle.

Nous allons voir comment, pendant l'année 1841 et les années suivantes, son zèle l'emporta vers de nouveaux centres très éloignés et qui n'avaient pas encore été visités.

A LA RIVIÈRE FRASER ET AU NORD.

AU FORT LANGLEY.

Pénétré de la plus vive sollicitude pour toutes ces âmes abandonnées, il gémissait continuellement dans le secret de son cœur, et aussi dans ses lettres, de voir si peu d'ouvriers appelés à

cultiver cette vigne si abondante. "Chez tous les sauvages que j'ai rencontrés, disait-il, j'ai trouvé un empressement et un zèle admirables pour les choses du Ciel. Plus d'une fois j'ai gémi sur la pénurie d'ouvriers évangéliques dans laquelle se trouve cette mission. Que de bien s'y ferait, si les prêtres s'y trouvaient en assez bon nombre pour profiter des bonnes dispositions des pauvres sauvages qui l'habitent !"

Tels étaient les sentiments de son âme généreuse, les vœux ardents de son cœur d'apôtre.

Ce désir devait bientôt se réaliser : mais, en attendant, il partit seul, accompagné d'un canadien vieux et infirme, pour de nouvelles missions sur la rivière Fraser, jusqu'au fort Langley, situé sur le 50e degré de latitude.—De sinistres rumeurs accompagnèrent son départ. En effet, après un court séjour à sa première mission, chez les Sokwamishs dont le chef *Tlalakum*, distingué par son esprit, sa générosité et sa franchise devait lui rendre les plus grand services, le bruit se répandit que les Kawitskins, nation fort nombreuse, féroce et anthropophage qui habitait le bas de la rivière Fraser, devaient assassiner le

prêtre, aussitôt qu'ils le verraient.—Il y avait de plus, non loin de l'océan et près de l'embouchure de la rivière Fraser, une autre nation féroce, les Yougletas. Ces barbares faisaient des incursions continuelles sur les terres des autres tribus qu'ils pillaient, massacraient ou réduisaient en esclavage. Cette annee-là, ils devaient renouveler ces scènes horribles, et l'on disait en langue sauvage qu'ils avaient *limé leurs canots* pour fondre dans la baie. En conséquence et pour montrer tout son dévouement, Tlalakum voulut traverser lui-même le missionnaire chez les Snehomishs, habitants de l'Ile à la Croix (Cross Island), qui le reçurent avec les plus grandes réjouissances.

Il repartit le soir du 21 août, accompagné de trois nouveaux chefs qui avaient manifesté le désir de lui faire escorte dans la crainte qu'il ne fût attaqué par les ennemis. Au départ, la foule des sauvages bordait le rivage: "Allez, nos frères, criaient-ils à leurs chefs, ne craignez pas. Notre papa, le prêtre, est avec vous. Il va parler au grand chef d'en haut (Dieu). C'est pour lui que vous exposez votre vie. Si vous perdez la vie,

vous serez heureux de la perdre pour lui, et avec notre papa. " Cette prière dut, sans doute, monter jusqu'au trône du Tout-Puissant ; car, pendant la nuit, trois cris menaçants se firent entendre de différentes directions, mais nos voyageurs, voguant avec rapidité, et dans un morne silence, purent arriver sans encombre vers le jour chez des amis, les Skadjats, en ayant été quittes pour la peur.

Comme tous les autres postes des environs, ce fort était entouré de longs pieux pour le préserver des incursions des Yougletas.

" Je les instruisis, dit M. Demers, comme les autres, par interprète, et à l'aide d'une vaste échelle historique que je déployai à leurs égards étonnés. " (1)

La mission ayant été des plus fructueuses, Mgr Demers se rendit le lendemain, chez les Wholerneils. Deux chefs Skadjats l'avaient joint, ce qui portait son escorte à sept grands chefs. Le *papa le plêtre*, comme ils l'appelaient,

---

1.—Voir cette échelle déjà mentionnée.

fut reçu avec des transports inusités et un véritable enthousiasme.

Nous lisons dans une de ses lettres :

“ Le poisson frais, fumé, seché, et même tout cuit tombait à nos pieds comme une averse.... Je n'ai pas le mérite des tribulations de la terre, continue-t-il dans son humilité et l'embrasement de son âme. Saints missionnaires de la Chine, que ne puis-je baiser vos pieds, et cette terre arrosée de vos sueurs et de votre sang ! C'est bien vous qui êtes des agneaux envoyés au milieu des loups ; et vous avez tous les caractères des apôtres de Jésus-Christ. Ici l'on m'honore, on me fête, et je n'aurais pas à offrir à mon Père Eternel une seule goutte du calice amer dont a été abreuvé son Fils, mon divin Rédempteur.”

A leur tour, les Kawitshins qui, disait-on, devaient l'assassiner lui envoyèrent une députation, à laquelle il répondit par une visite assez prolongée au milieu d'eux.

Toujours guidé par son illustre équipage, le missionnaire partit pour le fort Langley. Il arriva, sur la route, un incident qui démontre bien la susceptibilité des chefs sauvages et l'extrême

délicatesse dont il fallait user pour s'attirer leur considération et pour gagner à Dieu les tribus qu'ils gouvernaient. Un grand chef des Tlalams vint accoster l'escorte, et comme l'on ne fit pas remarquer à M. Demers le rang de ce personnage, celui-ci s'en formalisa à tel point qu'il s'éloigna en murmurant contre ce défaut de politesse qu'il attribuait à un manque de bonté de cœur. Soupçonnant quelque chose, M. Demers interrogea ses guides qui le mirent au fait de ce qui se passait. On manda aussitôt lesauvage qui finit par accepter des excuses et fit même des présents.

Les voyageurs, débarqués à Binet-bay, firent un pénible portage de dix heures de marche, et, épuisés de fatigues, ils arrivèrent au fort où ils furent reçus par M. Yale, entouré de 600 sauvages, avec pavillon hissé, et au bruit d'une salve de sept coups de canon. Il y avait là des Canadiens, des Kanaks des îles Sandwich et même des Iroquois. Les sauvages savaient faire le signe de la croix et chanter quelques cantiques : fait assez extraordinaire qui frappa l'attention du missionnaire, partout où il se présenta pour une première fois.—Ces nations éparses se com-

muniquaient graduellement l'une à l'autre quelques bribes des instructions qu'elles avaient reçues l'année précédente.

Parmi les différentes nations alors réunies se trouvait un chef Yougletas, de cette terrible et sanguinaire tribu qui était la terreur de toutes les autres. Il suivit assidûment les instructions et fit baptiser un de ses enfants.

C'était de bon augure pour l'avenir et l'avancement du christianisme dans ces contrées.

Cette mission fut des plus fructueuses. " Les assemblées se tenaient, dit M. Demers, dans une prairie basse et unie. J'étais entouré continuellement de quinze à seize cents sauvages. Dieu nous bénissait tous ensemble; car, le 3 septembre, je baptisai 99 enfants, le 4, j'en baptisai 56, et le 5, j'en baptisai 136. Le 6, j'étais entouré d'une multitude que je puis estimer, sans exagération, à 3000 personnes, et je baptisai 71 enfants." Jamais, le pardon des injures ne se manifesta d'une manière aussi admirable que dans cette réunion. L'intervention divine éclatait aux yeux de tous. En effet, la présence seule du prê-

tre calmait toutes les rancunes, effaçait les aversions, et unissait dans une touchante harmonie les cœurs de ces peuplades diverses qui, pour la plupart, s'étaient voué une haine implacable et nourrissaient des projets de vengeance qu'elles assouvissaient dans le sang.

Le soir du sept septembre, les Teïts, au nombre de trois cent six et portés sur quarante canots, après avoir évité une embuscade des Miskiwins, annonçaient leur arrivée par des décharges de mousqueterie, des chants, un enthousiasme et une ivresse extraordinaires. Les présents d'usage ayant été offerts, il y eut une grande *fumerie*, et, ce jour et le suivant, cent dix-sept sauvages furent baptisés : ce qui porta le nombre des baptêmes pour cette mission à un total très considérable.

“ Il était beau, s'écrie le missionnaire, le spectacle de tant de nations différentes réunies sous les auspices de la religion, vivant dans l'intimité la plus parfaite, et déposant au pied de la croix leurs sujets de rancune, pour n'avoir qu'un même cœur, et offrir pour la première fois à leur père commun l'encens de leurs prières. Ce spec-

tacle les étonnait eux-mêmes. et ils ne savaient comment exprimer leur admiration. Les soirées se passaient à chanter des cantiques ou à écouter la voix élevée d'un chef qui prononçait des harangues édifiantes à ses gens. Enfin, c'était un zèle, une ardeur et un entraînement universels."

Au milieu de ces douces consolations qu'il recevait de tout côté, M. Demers eut la douleur d'être témoin d'un acte de cruauté qui affligea sensiblement son cœur.

" Pour un acte d'insubordination, dit-il, un malheureux esclave avait reçu de son maître trois coups de dague qui le blessèrent presqu'à mort. Aux cris que poussait cet infortuné, j'accours et je le trouve baignant dans son sang, pendant que son cruel maître, étendu sur une natte, le regardait avec un visage courroucé où semblèrent pourtant se peindre, à ma vue, la honte et le regret. Je lui témoignai toute l'indignation que j'éprouvais de sa brutalité et lui dis que je ne m'attendais pas à être témoin de semblables horreurs; que j'avais hâte de laisser des

lieux souillés par de tels forfaits, puis je l'abandonnai à lui-même.

“Quelques instants après, je ne fus pas peu surpris de le voir, couvert de honte, écouter en arrière des autres, sans oser se montrer. Je continuai mon instruction sans lui témoigner d'attention, et je me retirai au fort, lorsque ce malheureux, ne pouvant plus porter le poids de ses remords, perce la foule qui m'accompagnait, tombe à genoux devant moi, avoue son crime, déplore avec larmes le malheur qu'il a eu d'abandonner ses résolutions, et me demande pardon avec de grandes promesses pour l'avenir. Je lui fis, en présence de l'assemblée toute en pleurs, de sérieuses remontrances sur les tristes effets de la colère, et je le quittai, tout consolé moi-même, admirant ce trait de grandeur d'âme, dans un sauvage qui n'avait encore que des notions imparfaites de la loi divine.”

M. Demers, avant de se séparer d'eux, leur fit une distribution de tout ce qui lui restait de croix, de médailles et de chapelets, leur promit de venir séjourner plus longtemps dans leur pays, lorsque la Providence lui permettrait d'y

retourner, et, après une absence de quarante-quatre jours, reprit le chemin de son fort. L'heureux missionnaire avait fait un grand nombre de néophytes, tandis que les ministres méthodistes étaient tombés dans le discrédit.

Pendant son absence, on l'avait cru mort, et l'on avait prié pour le repos de son âme.

OBSTACLES A VAINCRE.

L'on peut juger par tout ce qui précède de la besogne immense qui absorbait tous les instants de M. Demers.

N'étant que deux prêtres contre treize ou quatorze prédicants dont plusieurs étaient des hommes sans savoir, sans éducation, des anciens matelots, des conducteurs de cage, ils ne pouvaient observer avec eux ces rapports sociaux que se doivent les esprits cultivés, même s'ils sont de principes opposés. C'était la lutte. On conçoit aisément les moyens qu'employaient de pareils hommes pour attacher à leurs doctrines ces pauvres sauvages que leur légèreté naturelle, jointe à l'intérêt sordide, entraînait vers ces sé-

ducteurs. "Nous avons, disait M. Demers, la truelle d'une main, et l'épée de l'autre, comme les juifs pour rebâtir leur temple, et, quelquefois, nous avons la douleur de voir arracher de l'édifice sacré des pierres posées avec des peines infinies. Non, vous ne connaissez pas notre situation."

Ajoutons encore certaines autres causes de difficultés et d'embarras.—Ne voilà-t-il pas, un jour, que l'un des chefs du fort Langley se met à confesser les autres sauvages pour s'attirer de la considération. "Puisque les prêtres le font, disait-il, ce doit être une bonne chose." Et notre homme d'absoudre à droite et à gauche.

Momerie grotesque, sans doute, mais qui démontre bien l'esprit de docilité naïve et religieuse de ces pauvres enfants des bois.

Une coutume, féconde en désordres et en immoralité, et, par conséquent, bien difficile à déraciner, était celle-ci.

On perçait les oreilles des enfants à l'âge de deux ou trois ans. Cette cérémonie, qui se faisait avec beaucoup de pompe et de solennité,

commençait par un festin somptueux, où le père appelait tout ce qu'il pouvait trouver de désœuvrés et de gourmands : après quoi, ce n'était, pendant plusieurs jours, que danses, jeux et autres divertissements. Alors, le père perçait lui-même les oreilles de ses enfants, et, de ses mains ensanglantées, y suspendait certains ornements ; puis, les convives se partageaient et emportaient tout ce qui pouvait rester dans la maison, ménage et comestible : de sorte que notre homme se trouvait réduit à la plus grande pénurie possible.

Qu'on joigne à cela la sorcellerie et la jonglerie, communes à presque tous les sauvages ; la crédulité aux esprits malfaisants; puis cette pratique, plus atroce que toute autre, que l'on appelait *Tamanwas* et que nous avons déjà décrite, et l'on aura une idée des obstacles que la superstition aveugle de ces peuplades opposait à l'établissement du Christianisme.

Les sauvages étaient, de plus, sujets à une terrible et contagieuse maladie qui offrait beaucoup de ressemblance avec la lèpre. Les malheureux qui en étaient atteints tombaient dans un état de putréfaction complète ; et leur ac-

cès devenait presqu'impossible même aux médecins du lieu dont les remèdes étaient inefficaces.

Enfin, ils étaient adonnés aux jeux de mains et de roulette, et perdaient souvent ainsi tout ce qu'ils possédaient. De là des querelles funestes et des haines invétérées.

En dépit de tant de maux et de tant d'obstacles, toujours rempli du courage et de l'ardeur dont il brûlait, Mgr Demers, dans le transport de sa foi et de son espérance, écrivait : "Dieu aura pitié d'eux sans doute, et les prières ferventes des bonnes âmes du Canada obtiendront pour la Colombie ces prodiges de miséricorde qui furent si fréquents au berceau du Christianisme."

Dernière mission comme prêtre.

Cependant, M. Demers n'en était pas au plus profond de ses surprises, de ses épreuves et de ses souffrances.

La dernière, la plus grande, la plus importante de ses missions allait commencer au mois de juillet 1842, pour se continuer pendant dix mois dans la Nouvelle Calédonie, aux forts Alexander

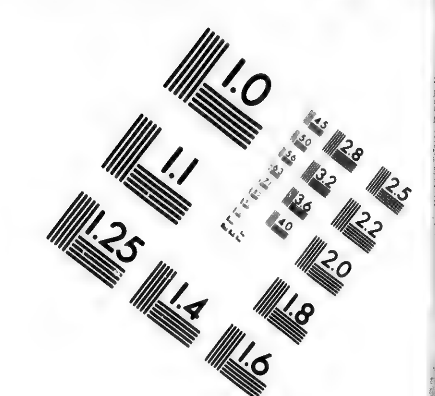
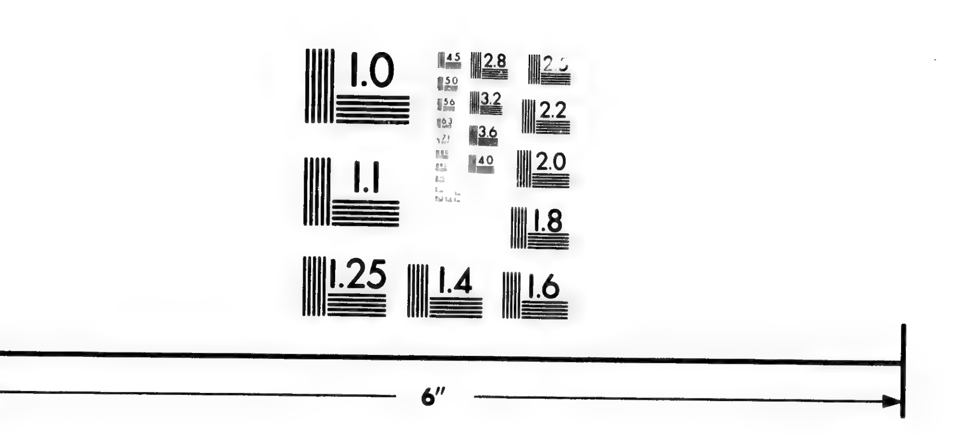


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





et Stuart's Lake, à trois et quatre cents lieues au nord du fort Vancouver, sur la rivière Fraser. Il devait, dans les rapides périlleux de certaines rivières, courir les plus grands dangers et, de plus, souffrir horriblement de ces attaques de rhumatisme qui le tourmentaient presque sans cesse depuis son arrivée en ce pays ; mais soutenu par cette Providence dont la main bienfaisante protège ceux qui se dévouent au salut, à la conquête des âmes, il allait pouvoir réunir au domaine de l'Eglise un vaste champ encore inexploité et remporter un des plus beaux triomphes de son apostolat.

Aucun missionnaire n'avait encore pénetré dans cette immense contrée des régions arctiques peuplées par diverses nations sauvages, appelées *porteurs du Nord.* Quel théâtre pour son zèle ! Mais aussi quelles difficultés !

Néanmoins, au milieu des périls sans nombre dont ses pérégrinations furent entourées, jamais il ne perdit courage.

Son armure, sa sauvegarde invisible était une confiance illimitée en la bonté divine, dans les

bras de laquelle il se jetait avec l'assurance d'un enfant qui dort sur les genoux de la mère. Cet abandon de lui-même à Dieu lui valut, en diverses circonstances, les secours les plus inespérés. En voici quelques exemples.

Pendant une nuit passée dans un campement, il est soudain réveillé par un être vivant qui s'agite sous sa couverture. Saisi de frayeur, il voit se dresser devant lui un serpent-à-sonnettes, terrible, la gueule ouverte, l'œil flamboyant et faisant entendre un sifflement sinistre. A cette vue, il s'arme du signe de la croix comme d'un bouclier et, aussitôt, ce dangereux reptile s'enfuit, comme s'il eût été poursuivi par son ennemi le plus redoutable.

Une autre fois, dans un de ses voyages, il propose tout-à-coup aux guides qui l'accompagnent d'abandonner le chemin qu'ils suivent, pour en prendre un autre beaucoup plus long et plus difficile. Ces hommes, tout surpris, résistent longtemps à une proposition aussi étonnante ; cependant, pressés par ses sollicitations, il finissent par acquiescer à ce qu'il leur demande. Bien leur en prit ; car, le lendemain, ils apprenaient que des

sauvages étaient en embuscade et les attendaient pour les massacrer et leur enlever la chevelure.

Combien d'autres faits de ce genre ne pourrions-nous pas encore citer !

Son départ pour la Nouvelle Calédonie eut lieu au commencement de juillet 1842 : départ d'autant plus pénible que M. Demers allait être séparé de M. Blanchet pendant bien longtemps, et qu'il n'aurait pas non plus le plaisir de voir MM. Bolduc et Langlois, deux jeunes prêtres canadiens qui venaient partager leurs travaux.

Mais qu'était ce sacrifice, comparé à celui qu'il s'était imposé, quand il avait quitté pour toujours son père et sa mère bien-aimés ?

D'ailleurs le zèle du salut des âmes le dévorait, et il partit avec autant de joie que s'il eût été appelé à recueillir le plus beau et le plus précieux héritage.

Le premier poste à atteindre était celui appelé " *la fourche des Okanagans.* " Pour y parvenir, ainsi que pour parcourir toutes ces régions,

il profita de l'une de ces caravanes que la compagnie de la baie d'Hudson y expédiait de temps à autre.

Mais laissons lui le récit de ce voyage qui est des plus intéressants :

" Ces sortes de caravanes se composent d'une troupe nombreuse d'hommes et de chevaux chargés à dos de bagage et de marchandises destinées aux différents postes du Nord. Tout cet attirail d'hommes, de chevaux. et de bagage, rend naturellement la marche lente et ennuyeuse. Les préparatifs de chaque matin ne finissent qu'à neuf ou dix heures. Il faut aller à la recherche des chevaux envoyés à l'aventure pendant la nuit, et dispersés dans toutes les directions. Après de longnes attentes, on se trouve enfin au complet, et le hennissement des chevaux, les cris des engagés, les jurons arrachés par l'impatience, les contestations, les ordres des chefs forment un brouhaha, dont les oreilles scrupuleuses ne sont pas toujours flattées. Enfin, après avoir pris sur l'herbe un repas de saumon sec, on change de chevaux, et à dix heures l'on est en route. La marche est extrêmement lente et

remplie d'incidents plus ou moins désagréables. C'est une atmosphère enflammée, un soleil qui écrase, une poussière qui suffoque, une côte à gravir, un ravin à franchir. Les premiers jours, surtout, l'on éprouve un malaise général, et de nombreuses incommodités par la position gênante où l'on est sur un cheval, ayant en croupe sa chapelle, son lit, son ménage et même sa cuisine. Heureux encore, si un vent malencontreux ne nous force pas à respirer une poussière épaisse qui ne laisse pas voir à deux perches devant soi. Un bruit sourd de conversation se fait entendre avec une monotonie qui n'est interrompue qu'au passage d'un ruisseau ou d'une rivière. Alors, on se rapproche, les chevaux hésitent, on crie, on se fâche, on se pousse, on se culbute, et il s'ensuit souvent des naufrages qui excitent l'hilarité générale et raniment les conversations pour le reste du jour. On n'arrête que pour camper, c'est-à-dire, en langage du pays, l'on ne fait qu'une *attelée*, et la journée se termine à trois ou quatre heures....Enseveli dans ces immenses déserts, au milieu d'une classe d'hommes sans culture et occupés uniquement à la recherche de biens terrestres au profit

de ceux qui les paient, un homme dont l'esprit et le cœur sont formés à des pensées et à des sentiments plus relevés, un missionnaire enfin n'éprouverait que dégoût et insupportable ennui, s'il ne se ranimait par les consolations de la foi. Pendant que des centaines de mercenaires s'épuisent et consument leur existence à se procurer des richesses périssables, un seul homme, inspiré par la sainte folie de la Croix et emporté dans le même tourbillon, cherche des âmes pour leur ouvrir les cieux, et le monde ne conçoit pas que dans son isolement et dans le dénûment de toute chose, son âme soit calme et son cœur heureux !"

Après s'être arrêté pendant quelque temps au poste de la Fourche des Okanagans, et à quelques autres, parmi lesquels le fort Thompson, et y avoir fait quelques baptêmes de sauvages accourus sur son passage pour " avoir le bonheur de contempler cet homme qui parle d'un maître suprême qui est en haut, d'une autre vie dans le ciel, et autres choses inouïes parmi eux," M. Demers arriva enfin le vingt-quatre août par le 53e degré de latitude, au fort Alexandria, sur la

rivière Fraser : fort et rivière qui tirent leur nom du célèbre explorateur, Sir Alexandrer Fraser.

Les nations échelonnées sur les bords de cette rivière étaient très féroces et ne vivaient que du saumon dont elle fourmillait alors et qui la rend si importante encore aujourd'hui.

Nous avons vu plus haut les difficultés du trajet à parcourir pour arriver à cette tribu des porteurs. Jetons maintenant un rapide coup-d'œil sur le caractère de ces peuplades.

" Les hommes, chez les *porteurs*, étaient plus grands, plus élégants que chez les autres sauvages; les femmes étaient aussi de plus haute taille, avec une espèce de corpulence et d'embonpoint qu'on ne remarquait pas chez les autres nations de la Colombie. Quoique vêtues avec plus de décence que ces dernières, car elles portaient des robes de cuir et se couvraient assez modestement d'une peau, leurs mœurs étaient descendues aux derniers dérèglements. Ne se distinguant des animaux que par une intelligence faible, dégradée et entièrement assujettie à l'esclavage des sens, ces malheureux ignoraient même les lois de dé-

cence les plus naturelles aux humains, telles que le respect des liens de la nature et du sang, et les lois sacrées du mariage étaient tellement relâchées que la promiscuité y semblait une espèce de droit public. Le suicide, le meurtre et mille autres désordres devenaient les conséquences nécessaires de tous ces vices qui minaient sourdement cette nation infortunée.

Au point de vue intellectuel, déchus de la dignité de l'homme, ils ne concevaient même pas l'idée de l'existence de Dieu, ni de la création du monde qu'ils attribuaient au hasard, encore moins de la vie éternelle on de l'enfer. Point de divinités chimériques, d'idoles, de fétiches, point d'esprit malfaisant.

Conséquemment, nulle idée d'expiation ou de sacrifice ; aucune pratique pouvant donner lieu à des conjectures probables sur leur histoire et leur origine. Faut-il s'étonner que des êtres semblables dépassassent les animaux par la bassesse de leurs actions ?

Cependant, deux opinions avaient cours sur l'origine de ce nom *porteurs*. La première l'at-

tribuait au fait que, n'ayant pas de bêtes de somme, ils portaient leurs bagages à dos d'un lieu à un autre. La seconde version était fondée sur une pratique qui exigeait qu'à la mort de leurs parents, ils fissent brûler leurs cadavres pour en porter à leur cou, ou sur eux, les os et les cendres, dans des sacs de cuir, pendant trois ans. De là le nom de porteurs.

Les trois ans expirés, on retirait les os du sac de cuir et on les déposait dans un coffret que l'on fichait solidement au bout d'un pieu de quatorze à quinze pieds de long, planté en terre *ad perpetuam rei memoriam*, cérémonie qui était suivie d'un festin funèbre auquel les parents et amis du défunt étaient invités : puis, le deuil finissait là.

" J'ai vu, dit Mgr Demers, bien des fois de ces pieux funéraires qui m'ont toujours inspiré de pénibles réflexions sur la dégradation intellectuelle et morale de ce pauvre peuple.

" C'est donc au bout de ce pieu qu'est le terme de leur vie, de leurs espérances, de leur bonheur et de leur malheur. Mon Dieu, que vos jugements sont terribles ! "

Enfin, et pour compléter ce récit, ajoutons que cette cérémonie de brûler les corps était souvent accompagnée d'actes de cruauté atroces. Par exemple, " si, selon le jugement des opérateurs, la femme du défunt n'avait pas mérité l'estime de son mari, elle était jetée sur son cadavre à demi-rôti dans le brasier ardent, d'où elle était retirée à moitié grillée, sans cheveux, comme sans sentiment, pour être livrée à l'esclavage pendant trois ans et s'abandonner ensuite au premier venu. "

Nous l'avons vu, la nourriture de ces peuples était le saumon. Ils le faisaient sécher au soleil, afin de le conserver pour l'hiver et même pour plusieurs années. Admirable providence pour ces pauvres gens qui n'avaient aucune idée de culture et habitaient une contrée presque stérile !

On le conçoit aisément, avec un genre de vie et des habitudes semblables, la longévité de ces sauvages ne pouvait être considérable. Trois causes contribuaient surtout à abréger leur existence : en premier lieu, cette nourriture dont nous venons de parler, jointe à une grande malpropreté habituelle ; en second lieu, l'abrutisse-

ment de leurs mœurs, source féconde de maladies mortelles ; puis enfin l'espèce de logements qu'ils habitaient. C'étaient de misérables cahutes en terre n'ayant qu'une ouverture, par où s'échappait la fumée, et leur servant de porte d'entrée et de sortie. On y arrivait par une pièce de bois encochée en guise d'échelle ou d'escalier. Les malheureux vivaient là, entassés dans ces tanières, autour d'un feu dont la fumée les suffoquait, et dont la chaleur ne pouvait les garantir contre la crudité et l'humidité de la terre qui les entourait, et sur laquelle ils étaient étendus. Obligé d'habiter avec eux dans ces trous, M. Demers n'y pouvait demeurer plus d'une demi-heure, sans qu'un malaise général le forçat d'en sortir.

Quel genre de vie pour un homme élevé au sein de nos florissantes campagnes, dans une de ces vieilles constructions françaises, faites de pierre, et qui, sans être d'une grande richesse, offraient tout le confortable que l'on peut raisonnablement désirer !

Aussi, est-ce dans cette prison souterraine que notre zélé missionnaire contracta ces douleurs

aiguës, ces violents rhumatismes dont il souffrit jusqu'à la fin de ses jours, et cela au point de ne pouvoir écrire sans soutenir son bras droit avec sa main gauche.

Mais tout ce qui aurait arraché des plaintes à un cœur moins généreux était pour lui une cause de joie, car il regardait ses souffrances comme de véritables faveurs que le Seigneur lui accordait dans sa miséricorde, et il ne croyait jamais avoir assez fait ni assez souffert.—Nous avons tenu à reproduire tous ces détails pour démontrer quels obstacles M. Demers avait à surmonter dans cette mission, la plus importante probablement comme aussi la plus difficile de son œuvre apostolique. Mais l'Ange protecteur et consolateur des apôtres, comme autrefois Raphael auprès du jeune Tobie, ne l'abandonna pas dans ces terribles épreuves.

Bien qu'Alexandria, dans le principe, dût être le terme de son voyage, il parcourut sept postes plus éloignés, ne voulant pas laisser à l'esprit de perdition le temps de souffler ses doctrines pestilentielles dans ces âmes incapables d'en découvrir le poison.

Pendant ce voyage rempli de dangers par le cours impétueux de la rivière Fraser, il fit de nombreux baptêmes, et trouva partout des sauvages bien disposés. Comme il leur expliquait un jour le jugement dernier, l'un deux s'écria d'une manière intelligente : " Oui Dieu fera des hommes, comme nous faisons des saumons : il séparera les mauvais pour les mettre de côté, et gardera les bons."

Parvenu, le seize septembre, au fort Stuart's Lake, situé dans les montagnes de roche [1], et résidence du chef de la caravane, il en repartit le dix-neuf, après avoir consacré trois jours à l'instruction des blancs et des sauvages et y avoir été bien édifié de leurs bonnes dispositions.

Le vingt-quatre, après cinq jours d'une rapide descente, il était de retour au fort Alexandria, et là il eut la consolation d'apprendre que sa parole avait produit des fruits abondants parmi ces peuplades avilies. A sa demande, ils construisirent une maison de prière, se mettant à l'œuvre avec une joie indicible, aussitôt qu'il leur en eût donné le plan et les dimensions. Le quatre décembre, il célébrait la messe dans la nou-

1 Les Montagnes Rocheuses.

velle chapelle. " Une croix décorait un des pignons, et une cheminée placée à l'extrémité opposée réchauffait tout le bâtiment pendant la saison des froids."

Chez les Atnans.

Le trois de janvier, notre missionnaire s'en alla chez les Atnans, nation voisine, à deux jours de marche, et là, il éprouva, dit-il, des consolations telles qu'il n'en avait jamais ressenties depuis que Dieu l'avait appelé à connaître son Saint Nom. Ces braves sauvages, dans leur ferveur, avaient construit une chapelle, avec longue cheminée, mais sans vitres.—A ce propos, écoutons-le lui-même raconter gaiment une nouvelle aventure, en se rappelant sa paroisse natale. " L'on réussit à se procurer des peaux en guise de vitres et de chassis, et nous voilà bien, très-bien. Cependant, ô contretemps fâcheux, ne voilà-t-il pas que de misérables chiens affamés se mettent à manger nos fenêtres. Il fallut tendre des pièges et prendre plusieurs coupables pour arrêter le scandale.... J'étais dans une maison assez digne de ce nom, mais sans ameublements. Au moyen de quelques outils que j'avais apportés, je fixai une

planche à la muraille pour me servir de table; je fis deux bancs dont un pour la chapelle et l'autre pour ma maison; j'élevai un autel convenable dans la chapelle; rien ne me manquait. Il faut être dans ces régions du Nord pour sentir le prix de ces choses. Je me croyais dans un township du Canada, à cinq lieues de ma paroisse natale, de mon cher St-Nicolas. "

Quels étaient ces Atnans que, malgré leurs défauts, M. Demers affectionnait becaucoup ?

Comme les Porteurs, avant leurs relations avec les blancs, les Atnans semblaient n'avoir aucune idée d'un Maître suprême, créateur de l'univers. Chose vraiment curieuse, cependant, ils conservaient quelque notion du déluge qu'ils rapportaient à leur manière. "C'est un enfant, disaient-" ils, enlevé par un hibou, dont le père, après avoir " fait mille recherches infructueuses, erré long-" temps sans succès, lança de dépit une flèche dans " un lac, dont les eaux se gonflèrent, et se répan-" dirent aussitôt sur la terre et jusque sur les plus " hautes montagnes. Le père, gravissant les monta-" gnes et s'attachant à tout objet porté sur les " eaux, parvint à se sauver avec sa femme, un

" fils et une fille attachés à sa ceinture et qui
" devinrent les réparateurs du genre humain.
" Leurs enfants se dispersèrent en diverses contrées, et formèrent différentes nations qui se créèrent un langage particulier, d'où vient la diversité des langues."

Dans leur opinion, le tonnerre était un immense oiseau qui bat des ailes et excite les vents et les tempêtes. Ils avaient des explications analogues pour les autres phénomènes de la nature.

Le mariage consistait simplement dans le consentement des parents de la fille qu'un jeune homme voulait épouser. L'enfant, à sa naissance, recevait le nom d'un arbre, d'une plante ou de tout autre objet, mais jamais celui d'un animal. Son berceau, en écorce de bouleau, avait la forme d'un petit canot fait d'une manière ingénieuse et prévoyante.

Autre bizarrerie : un Atnan ne prononçait jamais son nom. Mais il se faisait nommer par un autre, comme s'il avait eu honte de lui-même. Il ne prononçait pas non plus le nom d'un mort,

nom sacré pour lui, n'ayant plus rien de commun avec les vivants.

Le suicide était très fréquent parmi eux. On se pendait pour une perte au jeu, pour un chagrin quelconque, une contradiction d'amour, pour un rien, en un mot.

Mais le plus grand, le plus mortel fléau de ces contrées était la polygamie. Et à la vue des désastres de cette malheureuse passion, légitimée par de longs préjugés et par une pratique universelle et immémoriale, M. Demers s'écriait dans une de ses lettres : " Il n'y a qu'un Dieu miséricordieux qui, par sa grâce puissante, puisse extirper un tel désordre enraciné dans les mœurs nationales. Priez, priez, âmes généreuses et sensibles du Canada : le ciel propice à vos vœux recevra parmi ses enfants chéris ces peuples qui sont vos frères, sous le double titre de la création et de la Rédemption."

Cet appel à la miséricorde infinie, cette confiance illimitée en Dieu, qui ne faiblit jamais, eurent ici comme ailleurs les plus heureux résultats. Sa parole fut écoutée avec avidité, et

tomba comme un germe fécond dans ces cœurs simples et naïfs. Chaque fois qu'il prêchait, la chapelle regorgeait d'auditeurs.

M. Demers compléta le nombre de quatre cent trente-six baptêmes faits depuis son départ.

Cette mission avait duré dix mois, de juillet 1842 au mois de mai 1843.—Bien traité par les gens de la compagnie de la baie d'Hudson, il n'eut cependant pour toute nourriture que du saumon de deux hivers durci dans les hangars, et qu'il fallait faire sécher pendant plusieurs jours pour l'amollir : mais il s'habitua vite à ce régime. Parcourir à la raquette ces régions couvertes d'une épaisse couche de neige, vivre au milieu de sauvages pauvres, nus et grossiers, être éloigné de son pays qu'il ne reverrait peut-être plus, manquer de toutes les commodités de la vie, consumer son existence au service de malheureux incapables d'apprécier le prix de tels sacrifices, c'étaient là les joies, les consolations intérieures de notre missionnaire qui ne travaillait que pour le ciel et que le ciel allait sans doute un jour récompenser au centuple.

Mais le plus lourd fardeau que lui imposait cet apostolat, c'était l'isolement, l'éloignement de tout confrère. Hélas ! qu'ils durent être longs pour lui, ces jours de 1842-1843, passés si loin de toute société, de toute parole amie, dans ces immenses solitudes ! Mais Dieu ranimait son zèle : " Deus, adjuva me," s'écriait-il sans cesse.

Le retour de M. Demers fut des plus pénibles. Vent, neige, chemins non battus, tout semblait lui faire obstacle. Avec cela, il fallut *camper* : ceci lui remettait en mémoire les premiers temps de la colonisation de Saint-Gilles et autres lieux environnants ; laissons-le parler : " On porte, dit-il, une pelle de bois pour enlever la neige jusqu'à la terre : on casse des branches de sapins, qu'on étend sur place : on met dessus les *agrès* de nos montures et nos couvertes. En même temps, nos hommes coupent du bois, font un grand feu et préparent le souper. Quant aux chevaux, on donne la liberté aux plus raisonnables ; à ceux qui le sont moins, on attache les pieds de devant, pour qu'ils ne s'éloignent pas trop du campement. Il faut que les pauvres bêtes *piochent* toute la nuit pour se procurer le misérable foin que couvre la neige.

" Souvent nos chevaux sauvages sont plusieurs jours sons pouvoir trouver de nourriture, ce qui arrive quand il y a trois ou quatre pieds de neige sur la terre. Nos chevaux du Canada ne seraient pas capables de supporter d'aussi grandes privations. "

On s'arrêta au fort Okanagan où il y avait encore trois pieds de neige et où la glace tenait bon. Cet arrêt dura treize jours, en attendant les berges. " Enfin, dit-il, je me décide à descendre le long de la rivière avec mes deux pauvres chevaux dont les pattes étaient toutes ensanglantées à force d'avoir si longtemps pioché et cassé la neige couverte d'une épaisse croûte. "

Et quel genre de vie !

" Pas de *bardeau* (c'est ainsi que l'on appelle le saumon sec) dans le fort. Les deux hommes qui y passaient l'hiver avaient été obligés de tuer des chevaux pour se nourrir de leur chair. Le commis et moi faisions deux bouches de plus à satisfaire. Un cheval reçut une balle dans la tête : je vous assure qu'à cette saison, il ne flottait pas dans la graisse ; cependant, on mit

chaudière au feu. Mais il fallait faire diversion : toujours du dinde, on finit par s'en dégoûter. Il y avait au fort des chèvres qui n'avaient vécu tout l'hiver que des branches d'arbres, des petits cochons qui avaient peine à se tenir sur leurs pattes, tant ils étaient affaiblis par le jeûne. On dût faire main-basse sur les pauvres bêtes ; c'était toujours de la viande : un mets servait de pain à l'autre. Il fallait bien faire le carême avec quelque chose: c'est le premier que j'ai passé de la sorte. Ne vous imaginez pas que je fus triste : au contraire, ce genre de vie me rendait tout joyeux."

L'*express* n'arrivant pas, et ses chevaux étant trop fatigués ponr porter leur maître, notre missionnaire, avec son serviteur, continua sa route à pied jusqu'au fort Vancouver, où M. Blanchet, comme par une inspiration divine, l'attendait priant pour son retour.

Après dix mois d'absence, quel bonheur ! et quelle joie de se revoir ! C'était une double résurrection, car on était à Pâques. Aussi quelles actions de grâces, M. Demers ne dût-il pas rendre à Dieu en célébrant ce jour là la sainte messe, pour

la visible protection dont il l'avait couvert pendant cette mission, comme aussi pour tous les bienfaits accordés depuis ses cinq ans d'apostolat en ce pays.

Le parcours avait été de mil quatre cent vingt-cinq milles.

***

Une nouvelle époque, une ère de progrès commençait maintenant pour ces nobles pionniers de la civilisation, et tant de travaux héroïques, en s'agrandissant et se développant, devaient bientôt atteindre le degré d'organisation nécessaire aux œuvres durables. Après la lutte contre l'idolâtrie et le paganisme, M. Demers allait exercer son zèle dans d'autres combats, moins fatiguants pour le corps, c'est vrai, mais exigeant un plus rude labeur d'esprit et surtout le déploiement de toutes les ressources de son intelligence.

M. Demers curé d'Oregon City.

Au premier mars 1844, M, Demers fut nommé curé d'Oregon City. Cette ville naissante, composée d'abord de quelques maisons bâties en

1842 par le Dr. McLaughlin, comptait au bout de deux années une soixantaine de maisons, et semblait déjà annoncer la grande ville qu'elle est aujourd'hui. Les américains commençaient à y émigrer en grand nombre, et cette augmentation de population protestante menaçait de devenir un appoint considérable au ministre méthodiste qui n'avait malheureusement que trop réussi à faire un certain nombre de prosélytes parmi les sauvages. M. Demers fut donc choisi et désigné pour mettre une digue à ce flot envahissant de la religion méthodiste. En même temps qu'il prenait possession de son poste, l'envoyé du gouvernement des Etats-Unis essayait de jeter les bases de certaines lois parmi les sauvages.

D'un autre côté, les missions n'étaient pas négligées, car cinq Jésuites, ayant à leur tête le père de Smedt, partis d'Anvers le neuf janvier, arrivaient le seize d'août, accompagnés de cinq religieuses, de Notre Dame de Namur, établissaient leur maison-mère dans les environs de Wallamette, érigé en Vicariat-apostolique, et prenaient charge des travaux déjà ébauchés par MM. Blanchet Demers et autres missionnaires

On avait aussi fondé au même endroit un petit collège qui fut placé sous la direction de M. Bolduc. (1) Pour le moment, on n'y donnait qu'une instruction élémentaire aux canadiens et aux américains. Mais il faisait concevoir d'heureuses espérances pour l'avenir, et l'éducation supérieure devait suivre bientôt. Au reste, M. Bolduc était bien l'homme qu'il fallait pour faire prospérer le nouveau collège, et avec lui le succès de l'œuvre était assuré.

Ce fut au milieu de cet été de 1844 que tout cet immense territoire, évangélisé pendant six ans par nos missionnaires, fut détaché du vieux tronc de Québec et érigé en Vicariat Apostolique. Mgr Blanchet, ayant reçu les bulles du St-Siège, partit pour l'Europe et le Canada, laissant M. Demers comme administrateur en son absence. Ce dernier devait prendre soin de l'établissement de Wallamette, et visiter de temps en temps les catholiques et les sauvages de la ville d'Orégon, etc.

1.—M. Bolduc et M. Langlois étaient venus rejoindre nos missionnaires, au mois de septembre 1842, après un voyage de plusieurs mois, en contournant le Cap Horn.

Pour donner une idée de la responsabilité qui pesait sur les épaules de M. Demers, constatons qu'à cette époque la population sauvage du Vicariat apostolique, d'après l'estimation la plus correcte, se montait à environ cent dix mille âmes, dont la grande majorité habitait au nord de la rivière Colombie. Mais, sur ce nombre, il n'y avait encore que six mille chrétiens. La population canadienne, avons-nous déjà dit, y compris les femmes et les enfants, y était d'environ mille âmes, distribuées dans les différents postes de la Compagnie.

M. Blanchet fut sacré evêque de Drasa à Montréal, le 25 juillet 1845.

Pendant cet intervalle, tout avait bien réussi à M. Demers dans les nouvelles fonctions que la Providence lui avait assignées.[1] La mission méthodiste était en lambeaux, un autre ministre avait été obligé de déguerpir. Son séjour au milieu des Américains à Oregon City semblait

---

1.—Le Père de Smedt, mort en odeur de sainteté vers 1873, avait collecté dans ses différents voyages en Europe $330,000 qu'il consacra à l'entretien des missions parmi les sauvages de l'Amérique. Il employa pour le même but apostolique $50,000 données par ses propres parents en Belgique.

avoir abattu leurs prejugés contre la religion catholique. Tout, enfin, se présentait sous l'aspect le plus brillant. Et, avec tous ses collaborateurs si capables de le seconder, les fardeaux devenaient beaucoup moins pénibles.

Une seule chose, cependant, chagrinait le cœur de M. Demers : c'était de se voir séparé à jamais du diocèse de Québec et de devenir comme un étranger à l'égard du pays qui l'avait vu naître. "Humane loquor, super hoc doleo," repétait-il avec St-Paul.

Aussi, dans une lettre qui renferme les sentiments les plus beaux et les plus touchants, se recommande-t-il lui-même et recommande-t-il plus que jamais ses missions aux prières de ses compatriotes.

"Il en est besoin (des prières), dit-il, pour se soutenir dans des missions comme celle de la Cadélonie qui a paru vous faire peur à cause du grand isolement où l'on s'y trouve. Si je ne craignais pas de vous scandaliser, je vous dirais avec quel courage, ou plutôt quelle effronterie je m'y suis lancé : il faut l'éprouver par soi-mê-

me pour savoir combien Dieu tient de grâces en réserve pour les pauvres missionnaires ; je m'en suis bien senti pendant la mission que j'ai faite dans cette région éloignée : l'on n'est jamais plus à son aise que lorsqu'on en est réduit à ne compter que sur la divine Providence. Vous ne pouvez vous former d'idée du contentement et des consolations dont je jouissais alors."

Quelle haute et sereine philosophie ! Quelle suavité d'âme et placidité de cœur dans cette simple pensée ! Aussi, sent-on dans toutes ses actions je ne sais quelle grâce surnaturelle et mystérieuse qui pénètre son être, qui s'en empare et le domine tout entier. On croit déjà voir poindre en lui l'aurore de la haute dignité dont il sera bientôt revêtu. Il n'en a pourtant pas le désir : son seul et unique but, c'est de tout préparer, de tout mettre dans le meilleur ordre au moral comme au temporel pour recevoir dignement le grand envoyé de Dieu, le pontife élu du Seigneur, appelé le premier à étendre le sceptre pastoral sur cette immense région du Pacifique. Premier apôtre de ces tribus idolâtres, Mgr Blanchet en était aussi le premier évêque.

L'année 1845 et une partie de 1846 se passèrent donc pour l'abbé Demers dans ce travail de préparation. Aussi mit-il en construction quatre églises à la fois, l'une à Oregon City, l'autre à Vancouver, une troisième à Wallamette et une quatrième à Grande Prairie.

La première de ces églises avait soixante pieds de longueur sur trente de largeur, un solage haut de six pieds, avec des chapelles latérales, corniches, fenêtres gothiques, etc. " On prétend, écrivait-il, que lorsqu'elle sera terminée, elle sera un ornement pour notre ville naissante et que notre évêque ne dédaignera pas de l'accepter pour sa cathédrale.

"Je me bâtis en même temps une petite maison; car jusqu'à présent, j'ai logé dans une qui ne nous appartient pas, et pour laquelle il m'a fallu payer dix piastres par mois de loyer."

Notre missionnaire se multipliait donc pour le parachèvement de tant de constructions, et il fallait toute sa confiance en la divine Providence pour continuer de telles entreprises, lorsque sa bourse était vide. " La Colombie,

disait Mgr Blanchet, doit presque toutes ses églises et chapelles à Mgr Demers. Je l'ai vu à l'œuvre, ajoute-t-il, maintes et maintes fois, avec un zèle à toute épreuve, quand, souvent, il n'avait pas même un sou pour payer ses dépenses Et si on lui demandait comment il espérait payer les dettes qu'il contractait, il répondait : "C'est pour la gloire de Dieu que je travaille, c'est lui qui paiera."

Et Dieu ne lui fit jamais défaut.

En ce qui concerne les ouvrages manuels, M. Demers était d'une habileté consommée : c'était, du reste, chez lui un talent de famille, en quelque sorte héréditaire. Construire un édifice, une église, ne signifiait pas seulement pour lui passer contrat avec un ouvrier : non, car il était le premier à l'œuvre, toujours à la tête de ceux qu'il employait, soit comme menuisier, maçon, architecte ou charpentier, soit comme forgeron, orfèvre et relieur.

Son adresse et ses ressources étonnaient tous ceux qui le voyaient à l'œuvre ; les sauvages, surtout, le considéraient comme l'héritier du

génie du Grand Maître, et le surnommaient le *bien-aimé de l'esprit d'en haut.*

Ses connaissances en architecture n'étaient surpassées que par celles de son parent, M. Jérôme Demers. De plus, dans la pratique, il savait renverser toutes les difficultés.

Il était aussi arpenteur, et à lui voir lever des plans, tirer des lignes, on eût dit qu'il avait consacré plusieurs années de sa vie à étudier le génie civil. Sa montre ne pénétra jamais dans un autre atelier que le sien, et fallait-il une réparation quelconque, en un instant tout était fait.

Parmi les nombreux souvenirs qu'il distribua aux sauvages, se trouvaient un grand nombre de crucifix faits de ses propres mains.

M. Demers, d'après une chronique, a laissé ici, en Canada, des preuves remarquables de son talent pour la reliure, entr'autres un dictionnaire dont M. Bernard se servit pendant ses études, et un bréviaire que M. Benjamin Desrochers légua, lorsqu'il fut frappé de cécité, à son neveu, Mgr Méthot, décédé il y a deux ans, et ancien Supérieur du Séminaire de Québec.

A quelqu'un qui s'étonnait de cette habileté en tous genres, M. Demers répondait : " Mon cher ami, il n'y a rien d'impossible à l'homme qui sait mettre sa confiance en Dieu. Pour moi, quand une chose me paraît nécessaire, et que je rencontre des obstacles insurmontables à son exécution, je dis avec confiance : "Mon Dieu, faites cela vous-même" et, aussitôt, la chose devient facile."

Avec une foi semblable, il aurait pu transporter les montagnes, si cela eût été nécessaire à la gloire de Dieu.

Qu'on joigne à ces qualités, à ces diverses aptitudes, l'étonnante facilité qu'il avait pour apprendre les idiômes les plus difficiles, et on sera forcé d'avouer que c'était une âme de choix, une intelligence d'élite, un instrument merveilleux que le Seigneur avait façonné et préparé tout exprès pour la haute et si importante mission qu'il lui destinait.

L'église d'Oregon City fut ouverte au culte au mois de février 1846, au milieu d'un grand concours de protestants. Ces derniers, à la suite de

cette cérémonie,continuèrent à fréquenter les réunions des catholiques et montrèrent un grand zèle à se faire expliquer les dogmes de la religion. Peu à peu leurs préjugés disparurent, et, sans se convertir encore, ils se prirent à aimer ce qu'ils avaient jusque là détesté. M. Demers, voyant ces bonnes dispositions et sentant bien que cette moisson d'âmes touchait à sa maturité, appelait de tous ses vœux l'occcasion favorable pour recueillir de si heureux fruits. Aussi la première grâce qu'il se proposait de demander à Mgr Blanchet, lors de son arrivée, était d'être placé lui-même dans cette ville, dont les habitants lui étaient très attachés, et parmi lesquels il ne manquerait pas d'opérer les conversions que l'avenir lui faisait entrevoir.

Mais, ô incertitude des prévisions humaines, au moment même où ces pensées d'espérance et de bonheur s'agitaient dans son esprit, Dieu,dans ses décrets infinis, lui marquait des destinées beaucoup plus grandes et plus élevées. Quelques mois encore, et il allait être, lui aussi, chargé de l'administration spirituelle d'un immense pays, presque inconnu à ses yeux, et où il aurait à

créer ce qu'en ce moment il préparait pour un autre avec tant de soin.

Là aussi, il devait être fondateur.

Les quatre églises et les presbytères dont il a été question plus haut n'étaient pas encore terminés qu'il faisait commencer à Wallamette la construction d'une cinquième église et d'une maison épiscopale qu'il voulait voir terminées pour l'arrivée de Mgr Blanchet. Les choses nécessaires à la vie étaient chères, la main d'œuvre rare et de haut prix, de sorte qu'il fallait un zèle, une énergie et des moyens plus que naturels pour réussir en tant d'entreprises simultanées et les mener à bonne fin. Toutefois la gaîté et la bonne humeur, dont son caractère était si richement doué, ne l'abandonnaient pas, et, lui, qui ne possédait rien des biens de ce monde, savait s'écrier, en souriant, au milieu de ses troubles et de ses tourments " qu'il faudrait que Mgr Blanchet revînt avec une bourse bien garnie pour l'empêcher de faire banqueroute."

Cependant, sur ces entrefaites, son courage faillit succomber devant une épreuve d'un nouveau

genre qu'il redoutait, mais à laquelle il ne s'attendait pas si brusquement. Les autres missionnaires en furent atterrés comme lui et, pour un moment, tous ses travaux, fruits de tant de trouble et de dévoûment, coururent le plus grand danger qui les eût menacés depuis le commencement de leur exécution. Deux irlandais se mirent à fabriquer du whiskey, et ce poison exerça de suite l'influence la plus délétère sur les canadiens et les métis. Si cet infâme commerce se fût étendu jusqu'aux sauvages, tout aurait été perdu. M. Demers tonna, supplia, mit tout en œuvre pour arrêter ce fleau. Ses confrères, M. Bolduc et un père Jésuite, en firent autant. Ce dernier surtout faisait retentir aux oreilles des délinquants des accents propres à épouvanter les démons eux-mêmes. Mais ce que craignait surtout M. Demers, c'était l'amertune dont serait navré le cœur de Mgr Blanchet à son retour. Et il redoutait en outre de ne pas pouvoir boire ce calice avec lui, prévoyant que, malgré les efforts qu'il ferait pour l'attacher à sa mission, il se verrait forcé de s'en éloigner.

Pendant un certain temps, les sermons et les exhortations produisirent peu d'effet, mais, heu-

reusement, les autorités civiles édictèrent des lois très sévères, défendant l'introduction et la fabrication des liqueurs fortes, et ne négligèrent rien pour en assurer l'observance. Ces réglements furent la sanction du travail des missionnaires, et petit à petit les abus cessèrent.

M. Demers voyait ce nouveau et grand obstacle disparaître, sans prévoir quelle serait la prochaine épreuve que l'avenir lui tenait en réserve.—Il avait passé huit ans dans la Colombie. " Combien m'en reste-t-il à y demeurer, écrivait-il à ses amis, je n'en sais rien, mais ce que je sais bien, c'est qu'ici les années passent comme des jours. On peut y devenir vieux, en se croyant toujours jeune ; ce qui ne laisse pas d'avoir un certain avantage. Il me semble n'être arrivé que d'hier, être au Séminaire, au milieu de vous, jouissant de votre société, prenant part à votre conversation ; je vous vois même rire en entendant les histoires que je vous débite. Enfin, tout ce que j'ai quitté au-delà des Montagnes Rocheuses est encore tout frais à ma mémoire. Voilà qui est assez drôle, me direz-vous. Allons ! point de reproche : pardonnez à mon pauvre cœur qui a tant de plaisir de se trouver en Canada."

C'était le dernier cri d'expansion, d'intimité joyeuse et douce, que la plume de M. Demers devait jeter sur le papier.—L'année 1846 s'achevait; les grands travaux entrepris avançaient rapidement, et 1847 qui devait les voir compléter était aussi l'époque, marquée de Dieu, où les mérites et les vertus de cet enfant de Saint-Nicolas allaient être couronnés par son élévation à l'épiscopat.

Division des Diocèses.

Comme nous l'avons vu, nommé évêque de Drasa, en 1845, Mgr F. N. Blanchet était passé en France dans l'été suivant, ayant préalablement reçu la consécration épiscopale en Canada. Après avoir accompli ses pérégrinations à travers la France, la Belgique, l'Italie et l'Autriche pour recruter de nouveaux auxiliaires de ses travaux apostoliques, il fit à Rome la rencontre d'éminents personnages. Ceux-ci voulurent se renseigner sur les pays qu'il était chargé d'évangeliser, constater l'augmentation rapide de la population par l'émigration, ainsi que la nécessité d'y établir solidement la prépondérance de la religion catholique. Ils lui suggérèrent à cette fin de demander

au St-Siège d'y ériger une province ecclésiastique.—Se rendant à cette suggestion, le prélat adressa à la sacrée Congrégation de la Propagande un long mémoire de la plus haute portée. —Il y décrit avec une précision et une hauteur de vues admirables la position géographique, l'importance de l'Orégon et de la Colombie, les premières découvertes et les établissements qu'y firent les Canadiens et les Américains, les expéditions maritimes, les voyages par terre, les commencements de colonisation anglaise et américaine ; puis il passe à la colonisation canadienne et à l'organisation religieuse des possessions russes. Il examine ensuite l'introduction du christianisme, appuie sur l'influence salutaire de l'Evêché de Québec, étudie l'évangélisation des deux Californies, signale les premières tentatives faites dans l'Orégon et la Colombie, les travaux des missionnaires, l'état religieux dans lequel se trouvait ce pays à leur arrivée, leurs succès, les dangers qu'ils eurent à courir, puis l'état présent de toutes ces missions plus grandes que l'Europe entière, où, après six années d'efforts sans proportion avec les besoins, six mille païens s'étaient convertis, quatorze chapelles et missions avaient

été construites ou fondées, mille canadiens tirés du péril imminent de perdre la foi, deux établissements d'éducation créés et donnant les plus belles espérances, enfin les projets pervers anéantis et les périls les plus menaçants heureusement conjurés.

Comme organisation fondamentale de ces établissements si vastes et si variés, il proposait la subdivision du Vicariat apostolique de l'Orégon en huit diocèses. Mais, pour le moment, le Saint-Siège se borna à la formation de trois diocèses, sauf à en augmenter le nombre, à mesure que les besoins de la religion le rendraient nécessaire.

Les territoires d'Oregon City et de Nesqualy lui furent confiés avec le titre de Métropolitain et d'Archevêque de tout l'Orégon. Monseigneur Al. Magloire Blanchet, son frère, chanoine de Montréal, reçut les territoires de Wallawalla, de Fort-Hall et de Colville. Enfin le sujet de cette étude, celui qui avec Mgr N. F. Blanchet avait contribué à la fondation de la mission de l'Orégon, Mgr Demers, vit lui échoir en partage la région de Vancouver, de la Princesse-Charlotte et de la Nouvelle Calédonie, avec toutes les

possessions anglaises et russes jusqu'à la mer glaciale.

EVÊQUE DE SAINT-ANDRÉ DE VANCOUVER.

Le premier missionnaire, qui s'aventura sur cette île qu'on appelle Vancouver, fut ce bon, ce zélé et saint prêtre que la génération actuelle a si bien connû et tant aimé, Mgr. J.-B. Z. Bolduc, décédé à l'Archévêché de Québec, il y a peu d'années. Sur dix mille sauvages, il en avait baptisé quelques centaines en 1843. Cette même année, le fort Victoria, qui est aujourd'hui la belle ville de Victoria, fut élevé sur la pointe sud de l'île. —A l'extrémité nord, habitait cette tribu des Yougletas dont il est fait mention plus haut, sauvages redoutés, terribles dans leurs haines et leurs vengeances contre leurs voisins, mais, qui, dès l'approche et la rencontre des missionnaires, les reçurent avec crainte et tremblement.— Les autres tribus sauvages se prêtaient assez facilement aux notions évangéliques.—Eparpillées sur cette vaste étendue de terrain, ayant cent lieues de longueur, sur à peu près quarante de largeur, ces nations jouissaient de tous les avantages que peuvent procurer des terres et des

prairies naturelles, entre-coupées ça et là de touffe de bois, et ouvrant, pour ainsi dire, à l'agriculture des horizons sans bornes. Sur les rives, la pêche la plus abondante ; dans les bosquets, un gibier nombreux se nichant sur le chêne ou le sapin, richesses forestières les plus communes de ce pays favorisé.

La Nouvelle-Calédonie et tous les pays du Nord, que M. Demers avait lui-même, en partie, évangelisés, tombaient sous sa juridiction. Les travaux opérés dans ces contrées depuis l'arrivée des missionnaires formaient autant de jalons plantés ça et là sur un territoire qui n'était pas précisément de son domaine, mais qui restait attaché à son diocèse. Néanmoins, quel chagrin n'était-ce pas pour lui de quitter ses chères brebis de la Colombie, de se résigner à perdre le souvenir de plusieurs langues qu'il avait apprises avec tant de peine, avec la perspective, en allant résider au milieu de peuplades différentes, d'être obligé de s'initier à de nouveaux idiômes !

Il fallait commencer une nouvelle œuvre, poser la première pierre d'un édifice qui n'at-

tendait qu'une direction puissante et des bras vigoureux pour s'élever majestueusement au milieu de l'Océan. Mais les ouvriers évangéliques manquaient; les moyens matériels manquaient aussi, car la compagnie de la Baie d'Hudson, toute libérale qu'elle fût, allait être incapable de suffire aux besoins, même les plus urgents, malgré les revenus de son immense ferme et les nombreux animaux qu'elle y élevait, ainsi que les moulins à scie et à farine qu'elle y avait construits. Tout était à faire, à créer. Et, afin de pourvoir à ces pressantes nécessités, que voyait en face de lui notre pauvre missnaire, si ce n'est la misère et le dénument? Mais, plus haut, dans les sphères de la Foi, planait l'espoir de la protection divine, de cette Providence qui se plaît à confondre l'orgueil humain, en se servant des hommes, comme de pauvres instruments, dont la faiblesse ne fait qu'éclater davantage dans le concours qu'elle donne à ses œuvres étonnantes.

Devant toutes ces difficultés, en présence des obligations et des responsabilités vraiment redoutables qui s'attachent à la dignité épiscopale,

l'abbé Demers eut comme un moment d'incertitude et de faiblesse ; il sembla hésiter. Mais une voix supérieure, la voix de sa vocation, parla plus haut que toutes ces craintes, et descendant dans sa conscience, il y puisa de profonds motifs d'accepter une charge que la sainte obéissance et le dévouement à l'Eglise de Jésus-Christ lui imposaient pour le salut des âmes, au détriment de son repos, de son bien-être et de sa vie. Ce rude combat qu'il eut à soutenir contre lui-même est peut-être la page la plus intéressante et la plus édifiante de toute son histoire, puisqu'elle nous laisse voir, dans tout son jour, la grandeur de son humilité, vertu admirable par laquelle il s'efforçait constamment de dérober ses mérites à tous les regards.

Dans une lettre qu'il lui avait adressée, M. C. F. Cazeau, plus tard Vicaire-Général du Diocèse de Québec, lui laissait pressentir d'avance le changement important qui allait s'opérer en faveur de sa mission, et le choix certain de sa personne, comme l'un des suffragants du nouvel Archevêque.

Cette lettre fut un coup de foudre pour l'ad-

ministrateur du Vicariat Apostolique de la Colombie Anglaise : c'était le renversement de ses calculs et de ses espérances, et, plein de consternation, il entrevoyait déjà, sous ce fardeau de l'épiscopat, la paralysie presque complète des efforts qu'il avait faits pour la conversion des infidèles.

Dans l'ardent désir qu'il avait toujours eu de consacrer toute sa vie à ses chères missions, il se figurait qu'il lui faudrait les abandonner, si on l'élevait à la dignité épiscopale, à laquelle il ne se croyait pas appelé. Et, fermement convaincu de son indignité, il écrivit une lettre énergique et motivée par laquelle il alla même jusqu'à demander la cure de la plus pauvre paroisse du Diocèse de Québec, si la rumeur de sa nomination se confirmait.

Pour toute réponse à ces arguments qu'il jugeait être irréfutables, il reçut les Bulles qui le nommaient Evêque de Vancouver.

" Dire la peine qu'il éprouva alors, nous raconte un biographe, serait impossible, et, dans la soumission illimitée qu'il professait pour la vo-

lonté de ses supérieurs, il se serait mis en route immédiatement pour le Canada, afin d'éviter ce qu'il appelait le plus grand châtiment qu'on pouvait lui infliger.

" Dans sa douleur profonde, il alla se jeter aux genoux du Rév. Père Acolti, Supérieur des Jésuites de la Colombie. Il le supplia d'intercéder pour lui, et de lui suggérer les moyens de sortir de l'extrême embarras où il se trouvait. Ce vénérable et savant vieillard lui dit, pour toute réponse : " Eh bien, mon cher M. Demers, consolez-vous, nous allons faire une neuvaine ensemble et puis Dieu nous dira ce qu'il faut faire." La neuvaine terminée, le Père s'adressa à lui en ces termes : "Mon cher ami en Jésus-Christ, avez-vous entendu la voix du Ciel ? Je l'ai entendue, moi, et voici ce qui me reste à vous dire : Dieu nous cache souvent ses desseins admirables, et un des moyens ordinaires qu'il emploie pour nous les découvrir, en tout ou en partie, est souvent la voix de nos Supérieurs. Or, dans le cas actuel, ce sont les Evêques du Canada et celui que la Providence vient de placer à la tête de ce vaste territoire qui ont parlé, et le Saint-Siège a ap-

prouvé. C'est donc le temps de prêter l'oreille aux enseignements de la foi qui vous anime, et vous entendrez sortir du sein de la tempête qui bouleverse votre âme cette voix éloquente qui dissipera toutes vos inquiétudes : *Roma locuta est, causa finita est,* Rome a parlé, la cause est décidée.

"Oui, il faut vous soumettre, la Providence fera le reste. Vous avez le don des langues...... Evidemment, Dieu veut vous attacher d'une manière irrévocable aux missions des pauvres sauvages qui vous aiment tant......En tout cas, l'épiscopat ne peut toujours pas vous nuire."

" M. Demers se retira de cet entretien soumis, mais versant d'abondantes larmes, proférant du fond de son cœur ces touchantes paroles : *Paratum cor meum, paratum cor meum ;* oui, je suis prêt pour le sacrifice, mais, mon Dieu, la vue de mes misères et de ma faiblesse m'accable. Ayez pitié de votre pauvre serviteur, dans votre infinie miséricorde."

Il fit ensuite une retraite d'au delà de quarante jours.

Le 30 Novembre 1847, fête de Saint-André, apôtre, fut le jour choisi pour sa consécration. Il voulut ainsi placer son nouvel apostolat sous la protection tutélaire de ce grand saint. Et, s'il ne devait pas lui être donné de verser, comme lui, son sang pour son divin Maître, il espérait, du moins, à son exemple et avec son secours, embrasser avec joie et souffrir avec patience les croix, les peines et les tribulations, dont sa route serait sans doute semée.—Ceux-là seuls, qui ont goûté à la vie sacerdotale, pourraient dire ici les émotions de son cœur et les sentiments divers qui l'assiégèrent à ce moment suprême.

La cérémonie eut lieu dans la modeste église d'Oregon City, élevée au rang de cathédrale par la nomination de Mgr Blanchet comme métropolitain des nouveaux diocèses : ce dernier la présida lui-même. Une grande foule prit part à ce spectacle touchant. Sans parler des enfants du pays pour lesquels cette cérémonie avait tout le charme de la nouveauté, un bon nombre de Canadiens y assistèrent avec émotion, priant le ciel de bénir leur pays d'adoption comme leur pays natal. Immédiatement

après le chant d'actions de grâces, le nouvel évêque put accomplir le premier acte administratif de sa vie épiscopale. Un vieillard qu'il avait instruit quelques jours auparavant et qu'il avait fait entrer dans le sein de l'Eglise reçut le sacrement de la Confirmation : consolation bien douce et bien capable de donner un nouvel essor aux aspirations généreuses de son âme.

Voyage au Canada et en Europe.

(*Messis multa, operarii pauci.*)

A la vue des besoins pressants de son diocèse, Mgr Demers conçût l'idée d'entreprendre le long et pénible voyage du Canada et du vieux continent. Il voulait d'abord faire le trajet par mer, doubler le Cap Horn et se rendre directement en Europe, mais les bruits avant-coureurs de la révolution de 1848, en France, étant parvenus à sa connaissance, il changea son itinéraire et reprit par les Montagnes Rocheuses la route de son cher Canada qu'il aimait tant, mais dont il attendait peu de secours, vu qu'il donnait déjà beaucoup chaque année.—Dix années

le séparaient du jour où, pour la première fois, jeune missionnaire, il avait franchi ces espaces, remplis de difficultés incroyables: d'humble prêtre qu'il était alors, il retournait dans sa paroisse natale, auprès de ses parents, investi de la dignité épiscopale, et la bénédiction du Seigneur allait remplacer, à son arrivée, les embrassements si touchants qui avaient marqué les derniers instants de son départ.

Malgré la longueur de notre premier récit, nous ne pouvons nous empêcher de signaler, aussi brièvement que possible, les peripéties les plus émouvantes du retour de Mgr Demers.

Parti du fort Vancouver le vingt mars 1848, il arrivait le quatre mai au *campement des berges.* Il avait dû remonter le fleuve Colombie avec ses cascades, ses dalles et ses mille rapides, l'espace de deux cent-cinquante lieues.

Mais laissons-le raconter lui-même cette partie de sa pénible course, dont le récit nous frappe d'autant plus qu'aujourd'hui le voyageur vole, pour ainsi dire, au dessus de ces hauteurs vertigineuses, avec la rapidité de l'éclair, dans les palais

roulants de notre grande voie trans-continentale.

"La mort, dit-il, se présente aves ses horreurs sous toutes les formes au voyageur effrayé, pendant tout le cours de cette navigation. Souvent l'on arrive à pleine voile au pied d'un rapide parsemé de pointes de rochers dont quelques-unes ne sont qu'à fleur d'eau. Le vent capricieux cesse, le torrent entraîne la frêle embarcation ; le pilote pousse un cri aigu : " *ramez, ramez* ; " vains efforts, aucune force ne saurait résister à l'impétuosité du courant ; la berge va se heurter de côté sur une pointe de rocher cachée sous l'eau : elle penche, elle va se renverser ; un effort instinctif de l'équipage la ramène sur l'autre côté avec une telle force qu'elle se crève sur une roche, et l'eau entre comme un torrent par l'ouverture. On bouche le passage de l'eau au moyen d'une couverte ; on saisit les rames, et, après quelques minutes d'une lutte sublime, l'on est, sur le rivage, agenouillé pour remercier le ciel du miracle qui vient de s'opérer. Je me suis trouvé dans ce péril extrême, et jamais je n'en perdrai le souvenir, Je demeurai une fois sur la pointe d'un rocher au milieu du fleuve, pen-

dant que la berge, conduite au rivage au milieu de mille périls, y recevait des réparations indispensables pour affronter de nouveaux dangers. Que d'angoisses ! que de serrements de cœur l'on éprouve en ces circonstances ! Cependant, l'âme, toujours en suspens entre la vie et la mort, entre la crainte et l'espérance, arrivée enfin au terme du voyage, se livre aux transports d'une reconnaissance sans bornes envers Dieu, et ainsi elle trouve dans ses rudes épreuves une source abondante des plus pures jouissances de la foi."

Le sept mai, Mgr Demers atteignait la hauteur de douze mille pieds au-dessus de l'Océan Pacifique. Le trajet, depuis le campement des berges, s'était fait en raquettes : on avait traversé les rivières à l'eau jusqu'à la ceinture, les voyageurs se tenant tous par la main pour résister à la violence du courant. Et, après avoir pataugé dans la neige et l'eau glacée, il leur fallait, le soir, se coucher en quelque sorte dans la boue, autour d'un feu près duquel ils rôtissaient d'un côté et gelaient de l'autre. C'est ainsi que notre prélat, étendu sur la neige, et recouvert d'une simple couverte, dormait à la belle étoile

Il parcourut trente lieues en six jours. A onze heures du matin, le dernier jour, il marchait à la raquette sur une neige de trente pieds d'épaisseur, en côtoyant un glacier de quatre cents pieds de hauteur, et à quatre heures de l'après-midi, il foulait une terre sèche à l'est de ces énormes montagnes.—Le reste du voyage fut rempli d'incidents très dangereux. Il se fit rapidement sur les rivières, qui, grossies par la crue des eaux du pritemps s'élançaient dans leur course descendante avec la vitesse de l'éclair. Mais quand il fallut prendre la plaine, Mgr et les trois guides qu'on lui avait donnés éprouvèrent beaucoup de misère et rencontrèrent des obstacles presqu'invincibles. D'abord la mauvaise nourriture, une espèce de *pimican* a moitié pourri, et l'eau croupie et remplie d'insectes qu'il buvait, lui causèrent une révolution d'entrailles qui faillit le conduire au tombeau.

Puis, à cet état de malaise et d'inquiétude se joignit bientôt l'appréhension de mourir complètement de faim dans ces immenses déserts. Le guide avait perdu le chemin. Stupéfait d'apprendre cette nouvelle, Mgr Demers eut aussitôt re-

cours à la Sainte-Vierge ; il supplia son ange gardien d'être pour lui ce que Raphaël avait été pour Tobie. Et, à la tête de ses gens, il se jeta à l'aventure dans les prairies.

Une autre épreuve et un nouvel embarras vinrent bientôt entraver cette course pénible. L'essieu de charette de nos voyageurs se rompit dans un endroit où il n'y avait aucune espérance de trouver un morceau de bois pour en fabriquer un autre.—Que faire ? Un petit tremble raboteux et sec est sous la main : l'utiliser est l'affaire d'un instant. Mais combien de temps durera une tige de bois aussi faible ? La Providence seule le sait. Monseigneur se jette à genoux : de nouveau, il implore la Sainte-Vierge : *monstra te esse matrem,* lui crie-t-il. Puis, il commence une neuvaine en l'honneur de son Cœur Immaculé, et reprend sa route à travers la prairie. " O miracle ! cet essieu, supportant une charge de cinq cents livres, dura six jours entiers, jusqu'à ce qu'un autre pût être confectionné avec un bois très dur que l'on rencontra par pur hasard. "

Douze jours s'étaient ainsi passés dans cette

marche aventurière, lorsqu'enfin le guide tomba sur un sentier qu'il reconnut. Encore six jours et l'on allait toucher au terme du voyage ! mais soudain, une rivière grossie par les eaux vient jet le prélat et ses guides dans une nouvelle perplexité. Les eaux se précipitent comme un torrent ; il n'y a ni embarcation, ni bois pour construire un radeau.—La nécessité est féconde en ressources.—Monseigneur a une toile peinturée qui enveloppe ses couvertures et lui sert de lit. " Il fait un cercle avec de petits saules flexibles qui croissent sur la rive, il y attache la toile qui forme comme une soucoupe de quatre pieds de diamètre. Une corde y est fixée, un homme, blotti dans cette cuve, traverse la rivière, tenant une autre corde dans ses dents. " Grâce à cet esquif d'un nouveau genre, voyageurs et bagages purent être transportés sur l'autre rive.

Après un mois de séjour à St-Boniface chez l'évêque du Nord-Ouest, Monseigneur Demers, reposé de ses fatigues, reprit son voyage ; il passa par les villes naissantes de St-Paul, Prairie-du-chien, Galena, Dubuque et Milwaukee, fondée par

Bruneau ; puis par les lacs jusqu'à Buffalo, et par le St-Laurent jusqu'à Lachine. Le vingt-cinq août, il débarquait à ce dernier endroit d'où il était parti le vingt-sept avril 1837, c'est-à-dire après onze ans et quatre mois d'absence.

Son apostolat avait produit des fruits innombrables. Il avait parcouru en tous sens les pays situés à l'Ouest des Montagnes Rocheuses, moins l'île de Vancouver. Une multitude de sauvages, jusque-là plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie, avaient pu, grâce à son ministère sacré, ouvrir les yeux à la lumière de la vraie foi. Par sa sollicitude pieuse, aussi bien que par l'ouvrage de ses mains, il avait élevé des temples au Seigneur, bâti de modestes résidences pour lui et ses confrères missionnaires. Il avait cathéchisé, enseigné, instruit. Mais cet immense travail, dont il n'avait tracé que le canevas, il en laissait l'exécution, le complément et la perfection aux pasteurs qui devaient agir sous la direction de sa houlette. Pour lui, Pontife plein de zèle d'un nouveau et vaste diocèse, il allait recommencer, sur une grande île presque inconnue, l'évangélisation qu'un autre n'avait fait

qu'y ébaucher. Monseigneur Demers allait être, avant tout et par-dessus tout, l'apôtre de l'Ile de Vancouver et de tout ce qu'on nomme aujourd'hui la Colombie Anglaise, et le territoire de l'Alaska.

But de son voyage.—Ses résultats.

Le but de ce long et difficile voyage au Canada et en Europe était de solliciter auprès de ses chers concitoyens et anciens compatriotes des secours efficaces en faveur de ses missions. Il comptait sur la genérosité de tant d'âmes sensibles, de tant de chrétiens dont le cœur, ému d'avance à l'idée de procurer à d'entières nations sauvages les joies et les bienfaits de la vraie religion, devait s'ouvrir large, consolant et secourable, et laisser couler avec abondance les trésors de l'aumône comme remède à ces détresses morales, les plus grandes de toutes celles qui sont le triste apanage de notre pauvre humanité. Par ce moyen de la charité chrétienne, des ouvriers évangéliques s'uniraient à lui pour consolider ses premières missions. faire embrasser la croix de Jésus-Christ aux peuplades les plus éloignées, et éclai-

rer de sa sainte lumière les milliers d'infidèles qui, comme les Hébreux dans le désert, semblaient soupirer après la venue d'un nouveau Messie.

Monseigneur attendit à Québec l'apaisement de la révolution qui agitait l'Europe. Pendant le séjour qu'il y fit, sa première visite fut d'abord pour sa famille, dans la paroisse de Saint-Nicolas, où il démeura un assez long temps.—Son premier but, en y venant, était d'accomplir un vœu qu'il avait fait, pendant son voyage, à Fort August, chez le Rév. M. Thibeault. La maladie l'avait tellement changé que son ami n'avait pu le reconnaître, et ses compagnons avaient été obligés de le supporter sur son cheval, tant il était faible. Il promit alors de chanter une grande messe, à l'autel du Saint-Scapulaire, dans sa paroisse natale, s'il revenait à la santé.

Le lendemain de son arrivée, il célébrait cette messe d'action de grâces, qui avait été annoncée le dimanche précédent, au prône, par M. Baillargeon. Aussi l'église était-elle littéralement remplie.

Les paroissiens étaient tout émus ; mais cette émotion fut à son comble, quand Mgr Demers, montant en chaire et prenant la parole, s'exprima à peu près en ces termes : " Qu'il est doux de revoir des amis, des parents, des voisins, des co-paroissiens, après onze années d'absence ! Oui, il y a aujourd'hui onze ans et quelques mois que je vous ai fait mes adieux, pour aller évangéliser des nations sauvages, des peuples barbares. A mon départ, j'ai emporté avec moi vos sympathies, vos regrets......Plusieurs d'entre vous voulaient me retenir et tous faisaient entendre ces paroles décourageantes : " Pourquoi ce jeune prêtre, qui pourrait être si heureux dans son pays, s'en va-t-il dans une contrée où il sera exposé à mourir de faim et de misères, où il ne rencontrera que des êtres hideux, repoussants, qu'il ne pourra comprendre et de qui il ne pourra être compris. Vous le savez, cette perspective si peu attrayante, loin de me décourager, n'a fait qu'accroître le désir que j'avais d'aller répandre les lumières de l'évangile chez ces peuplades grossières, plongées dans les plus épaisses ténèbres, et malgré les voix nombreuses qui me criaient de rester ici, je me suis enfoncé dans les

déserts, les prairies, les montagnes, je me suis hasardé sur les lacs et les rivières, j'ai bravé les rapides et les cascades, j'ai visité des peuples barbares, de toutes langues et de toute tribu, et, aujourd'hui, j'ai à vous dire que, pendant que mes parents et mes amis pleuraient sur mon sort, moi j'étais rempli de joie et d'allégresse : car tout indigne que j'en étais, je voyais les bénédictions du ciel pleuvoir à mes côtés, et se répandre en abondance sur tous les cœurs auxquels j'annonçais la nouvelle du salut. Oui, je le répète, tout heureux que l'on soit au Canada, j'ai éprouvé, au milieu de mes chers sauvages, des consolations, comme il est donné à peu d'entre vous d'en éprouver même au sein de vos familles. "

Mgr Demers prêcha avec cette onction, cette piété douce, ce zèle enflammé pour la conversion des païens qui faisaient le fonds de son âme, avec cette éloquence qui coulait de source, naturellement, et semblait être chez lui comme un suave écho de l'inspiration divine dont il était inondé. La Propagation de la Foi : c'était là son thème favori, unique ; il au-

rait voulu l'inoculer dans l'esprit, dans le cœur de ses auditeurs, imbiber leur intelligence de cette grande vérité catholique que celui qui contribue à sauver une âme porte en lui-même le germe certain de sa prédestination. Aussi sa parole fut-elle entendue : elle le fut non-seulement dans le lieu de sa naissance, mais dans toutes les paroisses environnantes.

Un incident bien douloureux, dont il n'oublia jamais le souvenir, marqua son séjour à St-Nicolas. Ce fut à l'occasion de la visite qu'il fit à la maison paternelle. Nous avons vu la profonde tristesse et la fin tragique de ses vieux parents, qui suivirent son départ pour les missions. L'on comprend donc d'avance quel coup terrible cette visite, éveillant de si tristes souvenirs, dut porter à la sensibilité de son cœur. Pour mieux supporter cette épreuve, il se fit accompagner de M. LaHaie, son cousin et ami, autrefois curé de St-Jean Deschaillons. Ecoutons ce dernier nous faire lui-même le récit de cette entrevue :

" Quand nous sommes arrivés à la maison pa-
" ternelle, tout semblait se réunir pour accabler
" Mgr Demers de chagrin. D'abord, son frère,

« devenu propriétaire de cette maison, était absent,
« et personne ne se présenta pour le recevoir.
« Force nous fut donc de pénétrer dans cette
« maison, sans savoir qui nous allions rencontrer.
« Après avoir traversé le premier appartement,
« une jeune femme, suivie de trois à quatre petits
« enfants, se présente à nous, mais elle est étran-
« gère à Mgr Demers, quoiqu'elle soit sa belle-
« sœur. En l'apercevant, elle se jette à genoux
« pour recevoir sa bénédiction ; mais sans pro-
« férer un mot, tant elle éprouvait d'émotion et
« de gêne. Dans son embarras, Mgr se contenta
« de demander la chambre mortuaire de ses vieux
« parents : ce qui lui fut indiqué sur le
« champ. Et c'est là surtout que la scène fut
« navante. Quand ce vénérable fils aperçut le
« lit où avaient rendu le dernier soupir son cher
« père et sa bien-aimée mère, il ne put proférer
« une parole, ni verser une seule larme, mais sa
« figure devint pourpre, au point que je craignais
« qu'une attaque d'apoplexie ne le frappât à
« mort ; alors je me hâtai de faire diversion à son
« extrême douleur, en attirant son attention sur
« les petits-neveux qu'il voyait pour la premiè-
« re fois, et qui semblaient en attendre une cares-

se. Ma voix le retira de son grand abatte-
" ment, et il parut grandement soulagé. Cepen-
" dant, il se jeta à genoux, nous fit signe de la
" main de suivre son exemple, et récita, avec la
" plus grande ferveur, un *De Profundis* pour le
" repos de l'âme de ceux qui lui avaient donné
" le jour. Quant il eut accompli ce devoir de
" piété filiale, il fit connaissance avec cette nou-
" velle famille, parut prendre intérêt à tout ce
" qui s'était accompli depuis son départ, et, après
" avoir donné de sages conseils aux enfants et à
" la mère, il se rendit au presbytère pour se re-
" poser de la grande commotion qu'il venait d'é-
" prouver."

Il parcourut ensuite en tous sens, la plus grande partie du diocèse, expliquant partout le but de son voyage, les besoins de ses missions, et sollicitant pour toutes ses œuvres une aumône que tous versaient en ses mains avec abondance, les larmes dans les yeux.

Il fit l'ordination de plusieurs prêtres, entr'autres celle de l'abbé André Pelletier, en juillet 1849 dans l'église paroissiale de Sainte-Anne de la Pocatière, et il conféra le sous-diaconat à M.M.E.

Méthot : le premier devint, plus tard, Supérieur de son collège, et le second Supérieur du Séminaire de Québec et Recteur de l'Université-Laval.

Son arrivée dans chaque paroisse était une véritable ovation. Les Curés et les fidèles désiraient le voir, l'entendre, seconder son zèle et contribuer au bien immense qu'il se proposait de faire comme évêque, après ce qu'il avait fait comme simple prêtre.

Partout, sa parole créait un très-vif enthousiasme.

Rappelons ici un fait qui donne la mesure de l'impression produite, quand Mgr Demers prêchait ainsi sur la propagation de la foi.

" Un dimanche au matin, rapporte un témoin " oculaire, un vieillard, âgé de quatre vingt-qua- " tre ans, infirme et très-pauvre, était sur le bas " de sa porte et pleurait à chaudes larmes, pen- " dant que tout le monde se rendait à l'église, " pour entendre le saint missionnaire. Un voisin, " le voyant dans cet état, arrêta sa voiture et lui " demanda ce qui causait son chagrin :—" Ah ! " pauvre ami, répondit le vieillard, vous êtes

" bien heureux, vous autres, de pouvoir aller en-
" tendre le saint évêque des sauvages. Moi je
" n'ai pas ce bonheur-là ; pourtant, j'aurais bien
" aimé aller lui porter ces quelques sous qu'une
" main charitable m'a donnés. "—" En voyant
" tant de foi et un si ardent et légitime désir, le
" voisin aida le vieillard à monter dans sa voi-
" ture, et le conduisit à l'église d'abord, puis,
" l'office fini, au presbytère, où il raconta à Mgr
" Demers ce qu'il avait entendu. L'Evêque bé-
" nit alors ce pauvre vieux, l'aida à se relever,
" l'embrassa avec effusion et lui dit :—" Père, ce
" que vous venez de faire, et mille autres faits
" du même genre dont j'ai été témoin, me prou-
" vent, de plus en plus, combien la foi est vive
" dans votre cher Canada. Ces faits, je les re-
" cueille avec soin pour les raconter à mes chers
" sauvages, quand je serai de retour au milieu
" d'eux, et en les entendant, je suis sûr qu'ils fe-
" ront comme vous avez fait ce matin ; ils ver-
" seront des larmes abondantes."—" De retour
" chez lui, le vieillard dit à ceux qui vinrent le
" féliciter de la faveur qu'il avait obtenue :" Mes
" amis, cette journée ainsi que celle de ma pre-
" mière communion sont les deux plus beaux

" jours de ma vie; maintenant, il ne me reste
" plus qu'à prier Dieu de mettre un terme à ma
" misère et de m'ouvrir les portes du ciel."—
" Cette prière fut exaucée, car, dès la nuit sui-
" vante, le vieillard était atteint d'une fièvre
" violente qui lui annonçait sa fin prochaine.
" On courut au curé, mais Mgr Demers sollicita
" la faveur d'aller lui-même administrer les der-
" niers sacrements à son vieil ami. Le ministre
" du Seigneur et le mourant étaient également
" émus, et ce spectacle attendrissait profondé-
" meat l'assistance. Quand le moribond eut reçu
" le Saint-Viatique, l'Extrême-Onction et l'in-
" dulgence plénière, d'une main défaillante il
" saisit la croix pectorale de Mgr Demers, la
" pressa sur ses lèvres et sur son cœur et s'en-
" dormit paisiblement dans le Seigneur. Le
" saint missionnaire a souvent raconté ce fait
" extraordinaire, en chaire et dans la conversa-
" tion privée, et, toujours, il en était vivement
" touché.—Quel effet n'a-t-il pas dû produire,
" quand il a raconté ce grand acte de foi à ses
" diocésains!"

Après avoir recueilli d'abondantes aumônes

parmi ses concitoyens, Mgr Demers alla prêcher dans les grandes villes des Etats-Unis, et partout, il fut reçu avec la plus extrême bienveillance.

Enfin, lorsque le calme se fut rétabli en Europe, il fit voile pour la France, la Belgique et l'Italie. Ce fut dans ces trois pays qu'il s'appliqua plus spécialement à promouvoir les intérêts de ses missions. Il en parcourut les principales villes, les centres les plus catholiques, et, dans les nombreux collèges et séminaires qu'il visita d'une manière toute particulière, il s'appliqua à inculquer dans les cœurs des jeunes lévites cet esprit de privation, de dévouement et de renoncement dont il était lui-même un exemple si noble et si frappant.

Il avait compté sur le zèle apostolique du clergé pour trouver en lui de zélés collaborateurs, des auxiliaires prêts à tous les sacrifices : il ne fut pas trompé dans son attente ; car il reçut de plusieurs jeunes ecclésiastiques la promesse qu'ils viendraient le joindre après leur ordination à la prêtrise. Les laïques, dont il avait escompté avec confiance la générosité, ne se montrèrent pas,

non plus, sourds à son appel. Ils lui offrirent en cadeau de magnifiques ornements d'églises et les autres accessoires requis pour la célébration des divins mystères.

Et, parmi ces cadeaux, celui dont il se montrait le plus orgueilleux et le plus fier, était, sans contredit, une magnifique chapelle portative que le comte de Chambord lui avait donnée lors d'une visite faite à ce prince. La comtesse lui avait également présenté de généreuses offrandes.

L'illustre prélat-missionnaire eut le bonheur d'assister à la consécration épiscopale de Mgr Dupanloup, le dix décembre 1849, et, là aussi, les dons furent très nombreux.

Arrivé, en octobre, 1850, dans la Ville Eternelle, il présenta ses humbles hommages au Saint-Père, en reçut les bénédictions et les encouragements, s'occupa encore de pourvoir à son église naissante, puis reprit le chemin de son diocèse, au printemps de 1851, séjournant assez longuement en Angleterre. A son passage à Québec, il emmena une de ses sœurs, aussi cou-

rageuse que lui, pour prendre soin de son intérieur et se livrer à l'instruction des petites sauvagesses.

PRISE DE POSSESSION DE SON DIOCÈSE.

Après de longues et pénibles pérégrinations Mgr Demers mit pied à terre, à quelque distance du fort Victoria, sa future ville épiscopale, le vingt-neuf août mil huit cent cinquante-deux, après au delà de quatre années d'absence.

Victoria, l'objet constant de ses désirs et de ses vœux les plus ardents, n'était pas la ville magnifique que l'on admire aujourd'hui, renommée par la salubrité de son climat, la beauté de ses promenades et de ses paysages enchanteurs, et sa splendeur était loin de répondre à celle de son nom. Ce n'était rien de plus qu'un poste de commerce important de la compagnie de la baie d'Hudson. Et, à part quelques Canadiens employés par cette compagnie, ou par des bourgeois retirés des affaires, il n'y avait pas d'habitants catholiques, vu que les officiers envoyés d'Angleterre étaient tous mem[illegible] de l'é-

glise presbytérienne, ou appartenaient à la religion anglicane.

Agenouillé sur un tronc d'arbre que les vagues avaient roulé au rivage, l'Evêque de Vancouver prit possession, au nom du catholicisme, de cette terre idolâtre que lui avait confiée le successeur de Pierre. Comme les apôtres arrivant chez les nations qu'ils venaient évangéliser, il sentait peser sur ses épaules le poids d'une responsabilité qu'il jugeait trop grande pour sa faiblesse et son indignité : aussi, dans son humilité, se confiait-il complètement au Seigneur, le priant de bénir ces premiers pas qu'il faisait dans le vaste champ qu'il lui était donné de défricher et de cultiver ; de ne pas avoir égard aux péchés de son indigne serviteur, mais de prendre en considération la gloire de son saint nom et l'honneur de son Eglise : il suppliait Celle qui est notre mère à tous, les apôtres, son ange-gardien, de lui venir en aide, afin de pouvoir, par leur puissante intercession, établir le règne de Jésus-Christ, et planter l'étendard de la vraie foi dans cette région encore infidèle.

" Hélas, se disait-il à lui-même, dans le pays

" si chrétien et si catholique où le Seigneur m'a " fait naître, la religion a aussi eu de faibles " commencements. Il y a deux cents ans, un " évêque y arrivait chargé d'une mission sembla- " ble à la mienne, et revêtu des mêmes pouvoirs. " Il a planté, un autre a arrosé ; et cette terre " d'abord sèche et aride, fécondée par les sueurs, " par les travaux, par le sang même de ses pre- " miers apôtres, a porté des fruits abondants. " Le grain de sénévé y est devenu un arbre ; " *crevit in arborem* ; et cet arbre a poussé de " puissants rameaux. Quelle force et quelle vi- " gueur ne lui a-t-il pas fallu pour en jeter un, " des bords de l'Atlantique jusque dans le sein du " Pacifique ? Ah ! Seigneur, faites croître cette " faible tige qu'en votre nom je viens planter à " l'extrémité du monde, et donnez-lui la même " fécondité qu'au tronc d'où elle sortie. "

Le 29 août était un dimanche : il pleuvait à torrents et Monseigneur n'était pas attendu. Aussi son arrivée ne fit-elle pas grand bruit, Seuls pour le recevoir se présentèrent un prêtre et un sous-diacre qui l'avaient devancé : son désir était accompli. Et quel besoin y avait-il d'une

entrée solennelle dans une maison de bois et de terre ? Il était accompagné de deux prêtres et d'un jeune laïque qui agissait en qualité de frère. Son clergé se composait donc de trois prêtres et d'un sous-diacre. Parmi les premiers se trouvait l'abbé Louis Lootens, devenu plus tard premier vicaire apostolique de l'Etat d'Idaho.

Le dimanche suivant, en présence de quarante Canadiens de cet endroit, il prit solennellement possession de son diocèse, dans sa pauvre hutte : le bois qui devait servir à la construction de sa cathédrale et de son palais épiscopal croissait encore dans la forêt.

Une autre cérémonie eut lieu quelques jours après : ce fut la bénédiction d'une des cloches qu'il avait apportées de Londres. Spectacle plein de nouveauté et d'attrait pour cette petite population ! Tous s'empressaient : on apporta trois troncs d'arbres que l'on dressa en forme de chèvre, et, le trente septembre au soir, les plaines et les collines de l'Ile de Vancouver retentirent pour la première fois, du son de l'*Angelus*. Quatorze ans auparavant, comme nous l'avons vu, Monseigneur Demers avait lui-même sonné le

premier *Angelus* à St-François Xavier de Cowlitz, territoire de l'Orégon.

Telles furent les pensées, telle fut la prière, tels furent les débuts de l'œuvre évangélique du saint évêque de Vancouver, comme se plaît à l'appeler l'abbé Vannevel.

VANCOUVER.—NOUVEAU VOYAGE.

Jouissant, pendant ses étés secs, d'un des plus beaux climats qu'il soit possible d'imaginer, l'île de Vancouver, à part la saison des pluies qui dure à peu près cinq mois, est très agréable à habiter. C'est un pays très accidenté, et coupé ça et là par un grand nombre de collines plus ou moins élévées où l'on a trouvé et où l'on recueille encore un or assez abondant et du charbon en grande quantité. Elle renfermait alors plus de forêts que de plaines naturelles. Les bois les plus communs étaient le chêne et le sapin : le cèdre y croissait en abondance, et, comme dans tous les pays jeunes, on se servait de son écorce pour les bâtisses les moins importantes; l'épinette et le pin s'y rencontraient fréquemment ainsi que d'autres essences de qualité

inférieure. Le blé et les autres céréales y réussissaient très bien : de même, la pomme de terre et les autres légumes.—Peu de neige, froid moins grand que sur le continent à la même latitude; les plantes des jardins y poussaient tout l'hiver.

Monseigneur Demers saisit du premier coup d'œil les avantages qu'offrait cette île magnifique, et il devina sans peine son importance future au triple point de vue stratégique, maritime et commercial.—Aussi l'un de ses premiers soins fut-il d'acheter, dans l'espace réservé pour la ville, un terrain assez vaste pour y construire sa cathédrale et sa résidence. Il réservait, en même temps, deux lots pour y ériger, aussitôt que ses faibles moyens le lui permettraient, un couvent destiné à l'instruction et à l'éducation des filles sauvages, suivant en cela l'exemple de la mère Marie de l'Incarnation et des Ursulines de Québec, lors de la fondation de la colonie. Les canadiennes-françaises devaient aussi le fréquenter: car l'éducation, jusque-là, était entre les mains du ministre protestant et de sa femme qui y tenaient un pensionnat pour les enfants des bourgeois.

Après avoir examiné la situation sous toutes ses faces, s'être bien rendu compte de la position dans laquelle il se trouvait placé, l'apôtre de la Colombie Anglaise, avec cet esprit de pénétration et de perspicacité qui le distinguait, jugea que ses moyens d'action n'étaient pas suffisants pour entreprendre de suite et du même coup le double travail de christianiser Vancouver et de conserver, tout en lui donnant une extension nouvelle, le terrain qu'il avait lui-même, au prix de tant de sacrifices, de peine et de dangers, conquis sur le continent. Car l'évangélisation des tribus sauvages de l'île, dont plusieurs demeuraient à Victoria et dans les environs, était dès lors le but de toutes ses énergies, l'effort suprême des dernières années de cette existence qu'il avait consacrée à retirer ces âmes des stupidités et des superstitions de la barbarie pour les faire entrer dans le sein de leur Créateur.

Nous verrons, plus loin, combien les obstacles allaient être nombreux.

Laissant donc un prêtre, chargé de son poste, il repartit au commencement de l'hiver et ne fut de retour qu'à la fin d'octobre (1853). Il

suivit, aller et retour, la route de San-Francisco, Panama, la Havane et New-York, route semée d'épreuves, de contre-temps, de misères et de fatigues. Ajoutons à cela une maladie assez grave, conséquence nécessaire de ces tribulations, qui le retint aux Etats-Unis pendant au-delà d'un mois.—Des quatre missionnaires qui firent voile vers le même temps que lui, trois seulement arrivèrent à destination : le quatrième mourut de fatigue et de misère en traversant les Montagnes Rocheuses. Tout de même, son petit battaillon se trouvait augmenté de trois nouvelles recrues, et, avec le zèle qui les animait, il pouvait attaquer de front l'ennemi, certain d'avance de la victoire.—Pour commencer cette œuvre, deux de ces prêtres furent envoyés à une vingtaine de lieues de Victoria, au milieu des Kaotchins, tribu importante et par son nombre et par ses relations avec les peuplades voisines. Les autres, pour le moment, devaient rester au poste central et s'occuper spécialement des sauvages de ces endroits et des environs : car ils étaient si charnels et si grossiers qu'avant d'en faire des chrétiens, il fallait s'attacher surtout à en faire des hommes. On comptait

peu sur la génération d'alors pour la réformer, mais les espérances reposaient sur les enfants. En s'efforçant de les élever dans les vrais principes du christianisme, on pourrait les empêcher de prendre les mœurs et de suivre les superstitions de leurs pères.—Quant aux sauvages plus reculés vers le Nord, il y avait plus d'espoir d'une conversion facile, car à une grande simplicité de mœurs se joignait beaucoup plus d'intelligence et de sincérité. Mais les ressources étaient si limitées qu'il fallait remettre à plus tard ce travail relativement facile, et, dans tous les cas, ne l'entreprendre que petit-à-petit et graduellement.

De plus, et contre toute attente, la compagnie de la Baie d'Hudson, jusque là si généreuse et si libérale, se montra récalcitraute, en refusant passage comme auparavant, sur les vaisseaux, ou avec les caravanes dans l'intérieur du pays: il n'y avait donc plus guère de secours à attendre de ce côté-là. La colonie naissante ne se suffisait pas encore à elle-même et tout y était d'un prix exorbitant.—Pour faire face à toutes ces difficultés et subvenir aux besoins les plus

pressants, Monseigneur décida l'achat d'un terrain pour y établir une ferme. Fils de cultivateur et habile menuisier, il dirigea lui-même les travaux de construction et d'installation, se chargeant aussi des opérations futures.

MŒURS DES SAUVAGES DE L'ILE.—COUTUMES.

La démoralisation apportée par les blancs au milieu de ces sauvages, et l'esprit de cupidité que leur avait inspiré le commerce avec les traiteurs, étaient de graves obstacles à leur conversion. Aussi quelques années devaient-elles s'écouler avant que les efforts des missionnaires pussent produire des résultats tangibles parmi les tribus des environs. Le grand et le principal objet de cette avarice et de cette cupidité se traduisait par la convoitise la plus enragée pour la possession de couvertes de laine: ils ne pensaient qu'à cela, ne vivaient que pour cela, nous dit Mgr Demers: c'était une vraie manie pour ces pauvres enfants des bois chez qui la *couverte* jouait l'un des rôles les plus importants.

On donnait, chaque année, dans le cours de l'automne, après l'arrachage des pommes de terre,

une fête célèbre en leur honneur. A ces festins, présidés par les chefs et les grands hommes d'une tribu, on invitait les nations voisines tout entières. Le menu était très simple : il se composait de patates cuites à l'eau ou sous la cendre, de saumon frais bouilli, ou même de saumon sec, placé sur la terre, sur des écorces, ou sur des grossiers plats de bois. En revanche, la quantité suppléait à la variété des mets. Et l'on mangeait ! l'on mangeait encore, en s'aiguisant l'appétit par des harangues et par des discours dans lesquels on vantait les qualités de celui qui donnait le repas, sa libéralité, sa générosité, ses richesses et surtout, pardessus tout ses *Ekita*, ses choses, c'est-à-dire ses nombreuses couvertes dont on voyait des cassettes remplies et que l'on dévorait du regard, jouissant d'avance de leur possession anticipée.

Enfin, la distribution arrivait : c'était le moment psychologique, le moment solennel de la fête, et un silence profond régnait dans toute l'assemblée.

Alors, revêtu de toute la dignité et de toute la grandeur possibles, le roi du festin s'avança

gravement : les cassettes s'ouvraient et il en tirait quarante ou cinquante couvertes, produit de son travail et de ses lésineries pendant une année.—Il les déployait et les exposait avec complaisance à tous les regards : puis il les distribuait aux autres chefs, selon leur rang. Comme bientôt il n'en restait plus que quelques-unes et que chacun voulait, à tout prix, emporter un souvenir du festin, on se précipitait et on les déchirait à qui mieux mieux : c'était à qui en emporterait le plus. Le but de cette émulation pour se procurer le plus de couvertes à donner et à déchirer était l'acquisition du droit de devenir chef ou, tout au moins, grand homme. On faisait ainsi sa réputation. Et la résultante de tout ceci, c'est que ceux qui avaient donné étaient invités à leur tour, et plus ils avaient donné, plus ils recevaient.

Voilà en quoi consistait cette fête des couvertes, si insignifiante à nos yeux, mais qui était le *nec plus ultra* de la convoitise et de l'ambition de ces pauvres sauvages. Un peu, comme chez les Canadiens au temps des *fricots*, c'était à qui donnerait la plus bête fête.

Nous retrouvons ici la *tamanwas*, ou grande médecine qui, dans ses scènes, offrait quelque chose d'effrayant et de diabolique, mais à un dégré encore plus accentué que sur la terre ferme. Rassemblés dans une grande loge, munis de tous les instruments que leur suggérait la superstition, entonnant des chants atroces, grossiers, ennuyeux, accompagnés d'un tapage épouvantable que produisaient des coups de bâtons ou de longues perches appliqués sur le toit ou sur les pans de la cabane, les sauvages criaient, hurlaient, tempêtaient, s'égosillaient avec toute l'ardeur de vrais musiciens, et lorsqu'un battement plus accéléré annonçait la fin du chant ils lançaient un grognement retentissant qui avait pour but de jeter le *tamanwas* ou l'esprit sur un individu, probablement désigné à l'avance. Après ce vacarme répété par deux ou trois fois, le jeune homme se levait, courait de tout côté, se précipitait d'abord dans la loge, sur les sauvages, comme s'il eût voulu les dévorer ; puis, au dehors.—Peint d'une manière affreuse, il ressemblait à une sorte de démon ; on l'entend t pousser des cris effrayants, et tous ses mouvements et ses gestes laissant croire qu'il cherchait à se détruire, il fallait l'ac-

compagner de peur qu'il ne se lançât à la mer ou qu'il ne se précipitât du haut de quelque rocher C'était un vrai énergumène, le *tamanwas* s'était emparé de lui. Et si plusieurs tombaient ensemble sous la puissance de l'esprit, c'était une horreur. Des missionnaires les virent un jour s'emparer d'un chien, l'écarteler, l'écorcher tout vivant et en dévorer les membres palpitants.

Ni la présence des blancs, ni celle des missionnaires ne pouvait les arrêter ; au contraire, c'était pour eux comme un point d'honneur de continuer ces folies dégoûtantes et burlesques devant les personnes respectables.

Cela durait deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'ils vinssent à tomber épuisés de fatigues ou quasi-morts. Aussi, Mgr Demers, en racontant ces tristes choses, jugeait-il d'une impossibilité presque absolue la conversion des malheureuses tribus, esclaves de cette passion, estimant avec raison ces infâmes pratiques tellement enracinées que seule l'extinction de la race pourrait les faire disparaître.

Et il prophétisait vrai : car ces races se sont

peu converties, et on les voit d'année en année décliner si rapidement qu'avant peu de temps elles se seront complètement éteintes.

Quelques-unes de ces peuplades avaient d'autres coutumes ou pratiques superstitieuses. Ainsi chez les Kaotchins (Cowichans), aujourd'hui encore sous la direction du père Rondeau, l'on croyait à la transmigration des âmes : l'on allumait un grand feu à l'endroit où quelqu'un des proches ou amis venait de mourir et, pendant plusieurs jours, l'on y faisait un tapage d'enfer pour empêcher l'âme du défunt de revenir dans la loge et de s'emparer de l'âme de quelqu'un des vivants.—Les pratiques de cette nature sont très nombreuses.

Autre superstition de cette même tribu. Lorsqu'ils laissaient les bords de la baie qu'ils habitaient pour se rendre sur le continent à l'embouchure de la rivière Fraser, ils adoptaient une règle que personne n'enfreignait, sûrs qu'ils étaient de périr s'ils y manquaient. Depuis leur départ jusqu'à ce que l'atterage de l'autre côté fût bien en vue, ou qu'il n'y eût plus de danger, le silence le plus parfait régnait dans les canots :

personne ne buvait, ni ne mangeait, ni ne regardait en arrière pour voir si le rivage que l'on avait quitté était bien loin.»

Ce dernier trait, par son étrangeté, ne rappelle-t-il pas un peu l'histoire de Loth ?

Nous pourrions citer à l'infini d'autres coutumes plus ou moins stupides, faisant bien voir contre quels obstacles d'un nouveau genre Mgr Demers et ses missionnaires avaient à se heurter dans leur courageuse campagne pour la conversion des peuplades sauvages de l'Ile de Vancouver.

Pire que tout cela, la conduite immorale des blancs, le mauvais exemple qu'ils donnaient par leurs débauches et leur ivrognerie, établissaient comme une barrière à l'introduction de la Foi. C'était là, comme partout ailleurs dans les nouvelles missions, le principal sujet de plaintes des apôtres du Seigneur. Ceux-là même qui auraient dû leur venir en aide et se montrer leurs coopérateurs dans l'œuvre de Dieu donnaient le démenti le plus formel à leurs enseignements et aux travaux déja si durs qui, chaque jour, consumaient leurs forces et leurs énergies.

Pour obvier à tous ces obstacles, jetés sur sa route, Mgr Demers mettait toutes ses espérances en la Providence qui ne lui fit jamais défaut: il s'appuyait sur le dévouement sans bornes de ses auxiliaires, ne désespérant pas de ramener dans la bonne voie les Canadiens, et, par là même, les sauvages qu'ils avaient pervertis.—Mais son espoir le plus immédiat reposait particulièrement sur les tribus éloignées qui n'avaient pas encore été en contact avec les vices des Européens, et par une intuition, pour ainsi dire, divine, il se promettait surtout de consolants succès chez cette féroce et puissante nation des Youngletas qu'il n'avait entrevus qu'une fois, mais dont les manières avaient laissé dans son esprit l'impression la plus favorable.

Les rapports des prêtres qu'il avait envoyés dans les différents postes de cette partie de son diocèse étaient aussi des plus encourageants. Ils racontaient avec une certaineapparence de vérité que des missionnaires espagnols avaient porté la lumière de l'Evangile à quelques-unes de ces tribus, sans pouvoir préciser l'époque de ces tentatives, bien que, selon toute probabilité, ce

fût en accompagnant une expédition espagnole qui était venue commencer un établissement sur ces côtes, pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle.

Cette opinion semblait suffisamment confirmée par le récit d'un matelot français que les Yougletas avaient gardé en esclavage pendant plus d'un an. Lors de son séjour parmi cette tribu, une femme lui avait raconté que, plusieurs hivers auparavant, des hommes vêtus de noir et n'ayant qu'une couronne de cheveux autour de la tête étaient venus voir les sauvages, leur apprenant à chanter et à prier : et cette femme prononçait encore le mot *Alleluia*, dernier vestige du passage précipité de la foi chez ces peuples.

On le voit, c'était là de faibles lueurs d'espérances, au milieu des incertitudes du présent et des craintes de l'avenir. Monseigneur étudiait lui-même : il se renseignait par ses missionnaires, par les voyageurs, par les pêcheurs, par tous ceux enfin qui connaissaient quelque chose du pays, des mœurs et des coutumes des sauvages et qu'il pouvait rencontrer. Il sentait déjà la nécessité de partir et d'aller sur les lieux

visiter ces enfants de la nature dans leurs bourgades, pour constater en personne les succès qu'il pourrait obtenir sur leurs âmes.

Mais la compagnie de la baie d'Hudson lui faisait défaut, comme nous l'avons vu ; plus de passages, ni sur ses vaisseaux, ni avec les *brigades* qui voyageaient dans l'intérieur du pays ; plus de permission pour le prêtre de demeurer dans les forts. Cette mesure de rigueur venait des chefs de Londres, et les ordres à ce sujet étaient des plus sévères. Que faire dans de telles circonstances, dans la pénurie d'argent où il se trouvait, avec un revenu de mille à douze cent piastres lesquelles, si l'on considère le haut prix de toute chose, ne représentaient même pas le quart de leur valeur monétaire ?—Il aurait bien voulu envoyer des prêtres à ces sauvages de la Nouvelle-Calédonie, simples et grossiers, il est vrai, mais qui lui avaient donné de si douces consolations, et au milieu desquels il aurait désiré rester ; hélas, contre la force pas de résistance, il fallait remettre cela à plus tard, comme pour tout le reste.

Constatons aussi que l'automne et l'hiver

avaient été très froids pour ce pays-là : le thermomètre était allé, chose rare, jusqu'à douze dégrés-et-demi. Tout le monde en avait souffert, et, comme on ne s'était pas précautionné contre pareille surprise, l'on avait perdu beaucoup de bétail pendant les hivers de 1853-54 et de 1854-55.— A la vue de tant d'embarras, du prix excessif de la main d'œuvre, de la cherté des vivres, de la sécheresse du climat, de l'aridité du sol, et de l'inaccessibilité de tout ce qui était nécessaire à l'existence, il n'est pas surprenant d'entendre notre prélat-missionnaire s'écrier : " Je suis loin de croire que Vancouver devienne jamais le grenier du Pacifique."

Et en disant cela, il avait bien raison si l'on ne considère que la production du froment et des autres grains, ou si l'on envisage la situation au point de vue exclusivement agricole : mais s'il eût prévu ce jour-là la découverte de ces riches mines de toutes espèce que les chercheurs trouvaient au moment même où se traduisaient ainsi ses vues sur l'avenir de ce pays ; s'il eût prévu, surtout, que ces vallées et ces côteaux onduleux, perdus dans le fond des montagnes, seraient, quelques

trente ans plus tard, le centre d'une production horticole et fruitière n'ayant de supérieure que la Californie, ses prédictions auraient été différentes.

Mais laissons-là cette digression. Ses pensées étaient plus hautes que la terre : le salut des âmes absorbait seul et entièrement les facultés de son esprit et de son intelligence. " Je suis bien décidé, disait-il, malgré tous les obstacles, à faire annoncer la parole de Dieu dans ces contrées lointaines, lorsque j'aurai à ma disposition les moyens nécessaires."

Au milieu de tant de tribulations, il eut, cependant, un avant-goût de consolation. Avec plus de peine et de patience qu'on ne peut l'imaginer, il réussit à préparer treize femmes des Canadiens et une petite fille métisse aux bienfaits de la première communion. "Vous ne sauriez vous faire une juste idée du temps et de la patience qu'il faut employer pour mettre dans la tête des femmes les premiers rudiments de la doctrine chrétienne et les léçons du cathéchisme, même en s'astreignant au plus nécessaire. Il faut répéter et répéter encore tous les jours les même choses

et, si vous faites une question, elles répondent presque invariablement : *je ne sais pas* ; ou bien telle qui répond passablement bien aujourd'hui ne saura plus rien demain. Honte à nos canadiens qui vivent avec ces pauvres femmes sans jamais leur dire un mot de Dieu et de la religion."

A ces misères morales qui faisaient gémir, comme on le voit, Mgr Demers du plus profond de son cœur, s'ajoutaient pour lui les souffrances physiques. Le rhumatisme, son plus cruel ennemi, le torturait de plus en plus. Il avait emporté avec lui un instrument *électro-médical*. Mais de quelle utilité pouvait-il être dans cette moitié de maison qu'il habitait ?—Cependant ces souffrances ne lui enlèvent pas sa gaîté : "Quant à mon logement, je puis dire que, sans être à mon aise, je ne souffre pas autant du froid que je souffrais l'année dernière : le vent n'arrive plus assez fort à ma chandelle pour l'éteindre, et le matin je n'ai plus à enlever un doigt de glace sur mon bassin; cette amélioration est due à beaucoup de travail et à la quantité de papier que l'on a collé sur les murs en terre.—Toutefois, le plus

grand *improvement* (amélioration) que j'y ai fait, c'est d'avoir réussi à mettre la cuisine à la porte; elle se fait maintenant dans un *bas côté,* bâti *ad hoc.*"

Cette maison, construite de terre et de bois, mesurait quarante-six pieds sur trente : il en occupait la moitié, l'autre moitié servait de chapelle à la population catholique de l'endroit.

Telle était sa cathédrale : tel fut le premier évêché de l'évêque de Vancouver. A vrai dire, les catacombes, aux premiers siècles de l'Eglise, devaient valoir un peu mieux. Fait extraordinaire, cette bicoque avait coûté plus de deux mille piastres.

VISITE A LA COTE-EST DE L'ILE.

L'hiver écoulé, et toutes choses mises à l'ordre, Mgr Demers, voulant voir et examiner lui-même l'état des sauvages qu'on lui avait souvent représentés et décrits, décida de se mettre en route pour visiter ceux qui, comme les Kaotchins, avaient eu des missionnaires depuis son arrivée, et se rendre compte également par lui-

même, s'il en avait le temps, de la situation des autres tribus auxquelles il n'avait pas encore pu procurer cet avantage.

Le quinze mai 1855, il s'embarqua donc dans une légère pirogue pour les lieux de sa destination. Poussée d'abord par les coups redoublés de vigoureux rameurs, elle glissait lestement sur les eaux limpides du Pacifique.—Mais les sauvages aimaient toujours à se dispenser de ce travail qui, comme tout autre, leur était pénible, et à se donner le moins de fatigue possible. C'est pourquoi ils avaient inventé la superstition *d'appeler le vent*, superstition, il faut bien le dire, qui s'était quelque peu communiquée aux vieux canadiens. Pour cela ils sifflaient en faisant, avec leurs avirons, jaillir l'eau de chaque côté du canot, et, cet acte extérieur accompli, ils jetaient à l'eau un vieil habit, un vieux soulier ou un bout de tabac en criant : Vente, la vieille !

Ce jour-là, cependant, ils n'eurent pas besoin d'appeler le vent. La barque portait quelque chose de plus grand que "César et sa fortune" ; elle contenait un apôtre envoyé et guidé par Dieu pour la conversion des infidèles. Une brise tiède

et caressante enfla mollement ses voiles, et elle aborda bientôt, sans effort comme sans danger, dans une baie large, magnifique et profonde, baignant d'un côté et dans toute sa longueur les pieds d'un rocher très élevé que les sauvages appelaient la Grande-Montagne.

C'était la baie des Kaotchins (Cowichans).

L'arrivée du Grand-Prêtre fut saluée par des démonstrations de joie indicible. Une fusillade très vive remplissait l'air de ses détonations. Hommes, femmes et enfants, tout le monde était en émoi et se précipitait vers l'endroit où Monseigneur devait mettre pied à terre. On ne forma qu'une seule ligne qu'il parcourut en donnant la main, selon l'usage invariable, à toute cette multitude si empressée et si joyeuse de revoir le premier homme de la prière qu'elle n'avait pas vu depuis quatorze ans, alors que quelques-uns d'entre eux s'étaient rencontrés avec lui sur les bords de la rivière Fraser.

Que d'émotions durent agiter l'âme du dévoué prélat à la vue de ces démonstrations bien connues pour lui, et qui lui rappelaient

le temps où, jouissant de toute sa liberté, il vivait de la vie même de ces sauvages, et où, nomade comme eux, il errait dans les immenses plaines du Haut-Orégon et parcourait les bords encore déserts, mais si enchanteurs de la vaste baie de Puget !

La curiosité empressée des indigènes semblait la même, c'est vrai : mais il s'y mêlait cette fois une nouveauté qui la rendait beaucoup plus intense. En effet, ce n'était plus le simple prêtre que les sauvages voyaient de leurs yeux : c'était le chef Grand Prêtre, avec ses ornements pontificaux, son *long chapeau*, son *baton croche*, et pardessus tout la croix.

On lui avait préparé la meilleure cabane du village. La terre, à l'intérieur, comme sur toute la devanture, avait été nivelée, puis couverte d'écailles d'huîtres et de coquilles broyées et concassées, dont l'aspect ne manquait pas d'une certaine élégance et prouvait du moins la bonne volonté et l'empressement de ces pauvres enfants des bois à honorer la visite du chef de la mission.

Installé dans ce palais, Monseigeur donna un grand lever, le premier du genre que le soleil du Pacifique éclairait de ses rayons, et que ses habitants contemplaient à l'envi dans l'épanouissement de leur bonheur. On le pressait de questions: —Qu'avait-il fait depuis si longtemps ? Où était-il allé ? Combien de peuples avait-il visité ? On lui montrait la manière ingénieuse dont on s'y était pris pour calculer la longueur de son absence trop prolongée. L'un avait adopté une espèce de fil chronologique auquel, chaque jour, il avait fait un nœud. Un autre lui apportait quelque chose de plus ingénieux encore: c'était sept paquets contenant chacun cent petits bâtons dont le total indiquait précisément le nombre de dimanches qui s'étaient écoulés depuis 1841. Et tous étaient heureux de le revoir: ils ne pouvaient trouver assez d'expressions pour lui faire comprendre qu'ils avaient bien pensé à lui, qu'ils avaient gardé sa parole dans leur cœur.

Monseigneur, le cœur rempli de joie, répondait à toutes leurs questions, les félicitait, les remerciait avec effusion. Il était profondément tou-

ché des bonnes dispositions de leur cœur et de cette manière si simple de lui rendre compte des impressions qu'ils avaient reçues.—Puis il leur raconta les particularités de sa visite en Europe, les splendeurs de Rome, etc.

L'enthousiasme de ces enfants de la forêt fut à son comble, quand Mgr leur dit qu'il avait eu l'inappréciable bonheur de voir le premier homme du monde, par sa position, ses talents, ses vertus, son inépuisable bonté ; qu'il avait parlé au grand Chef de tous les chrétiens ; que celui-ci lui avait dit combien il les aimait tendrement, et qu'il l'avait chargé lui-même de les bénir. A ces mots la foule fut comme électrisée : elle tom ba à genoux sur le sol, et se mit le front dans la poussière, pour recevoir une bénédiction qui venait de si haut.

Dans ce voyage, il avait emporté avec lui l'autel portatif que le plus grand des rois en exil, Henri V (le comte de Chambord), lui avait donné en souvenir lors de sa tournée en Europe.

Après deux ou trois jours passés ainsi, au mi-

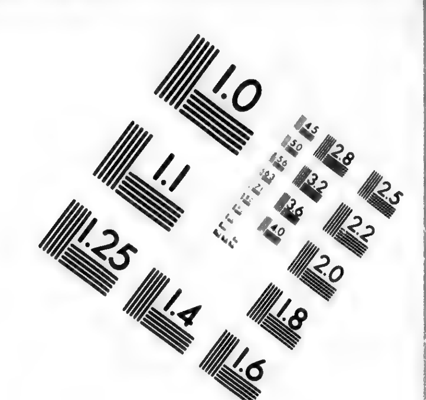
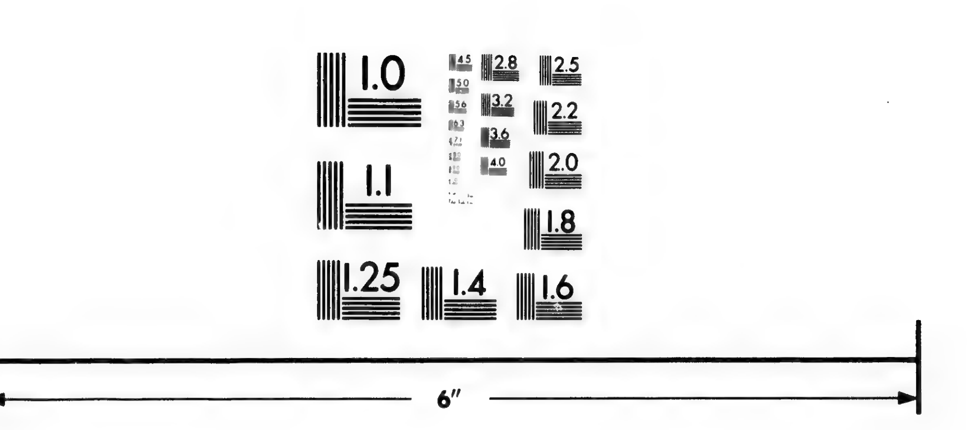


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



lieu d'eux, à les instruire et à leur rappeler les vérités qu'ils avaient déjà apprises, Monseigneur Demers fit convoquer les quatre villages, pour célébrer, devant tous, les saints mystères, dans l'immense loge du chef, et leur adresser la parole. A peu près six cents personnes, hommes, femmes et enfants, s'étaient rendus à cette invitation. La messe fut célébrée au milieu d'une intolérable cacophonie. Tous, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, chantaient avec leurs voix discordantes des airs tronqués, défigurés, impossibles à comprendre ; mais ils faisaient preuve de bon vouloir et semblaient rivaliser pour monrer leur savoir-faire.

Cette cérémonie terminée, une instruction qui dura plusieurs heures leur fut donnée. Le *Grand Prêtre* insista d'une manière spéciale sur le péché de la reprise, par quelques chefs, des femmes qu'ils avaient renvoyées, lorsqu'ils s'étaient mariés devant le prêtre député chez eux auparavant pour les ramener dans la voie de la vérité. Car chez ces sauvages simples, bonasses, dont les idées et les notions se réduisaient à la matière et aux choses qu'ils avaient apprises à connaître par

le seul instinct de leur nature animale, le grand point à obtenir était la destruction de cette polygamie et de ces habitudes immorales qui les faisaient descendre plus bas que la brute. Mais pour arriver à ce résultat, il fallait leur témoigner une douceur évangélique, la tendresse d'un cœur de mère, les traiter en un mot comme des enfants. Et ils étaient véritablement des enfants ; un rien les amusait, les intéressait, et pour leur inculquer les vérités de la religion, elles devaient être réduites à leur plus simple expression et exposées de la manière la plus claire possible : encore n'était-on jamais sûr d'être suffisamment compris.

Enfin, et comme complément à cette première étape de sa mission, l'évêque voulut savoir par lui-même si la paix et l'union régnaient dans les ménages ainsi élevés à la hauteur du sacrement par le ministère sacré du prêtre. En effet, asseoir le mariage sur ses bases naturelles qui sont la sainteté et la fidélité, tel était et tel devait être l'effort suprême des ministres de Jésus-Christ pour assurer, d'une manière stable et permanente, l'œuvre de la conversion des sauvages.

Il fit donc appeler auprès de lui tous les couples qui avaient été mariés, se fit montrer leurs noms et ceux de leurs enfants écrits sur des petits morceaux de bois par le prêtre qui les avait unis, et aussi un petit bâton d'un genre particulier qui correspondait à leur acte de baptême et qu'ils remplaçaient, s'ils venaient à le perdre: mais, en faisant ce remplacement, le prêtre était très souvent obligé de leur donner un nouveau nom, vu qu'ils ne se rappelaient pas celui qu'ils avaient reçu au baptême. L'examen fut long, complet, et surtout satisfaisant. Ils passèrent couple par couple, les uns après les autres, devant lui, firent de solennelles promesses, prirent de bonnes résolutions, et y mirent le sceau en serrant la main au Grand-Prêtre comme signe de contentement.

La mission touchait à sa fin: elle avait été fructueuse; le lien sacré du mariage avait été resserré et sanctifié de nouveau; les enfants et plusieurs adultes avaient été régénérés dans les eaux du baptême; la vie chrétienne s'était, une seconde fois, infusée dans les veines de ces néophytes, et tout faisait présager un heureux ave-

nir. Monseigneur les laissa avec joie, leur promettant pour bientôt un prêtre résidant parmi eux.

Chez les autres tribus.

Pendant son séjour chez les Kaotchins, les tribus voisines lui avaient envoyé des courriers pour s'assurer s'il visiterait leurs villages et dans quel temps, "afin, disaient-ils, de lui bâtir une cabane pour le recevoir ; " car ils avaient remarqué qu'il n'avait pas de tente. Selon la promesse qu'il leur fit alors, le départ devait s'effectuer aussitôt sa première visite finie.—Cependant, à la veille de se mettre en route, la nouvelle se répandit rapidement d'un danger imminent de guerre avec une puissante tribu voisine, les Tongkas. Mille rumeurs, mille bruits divers emplissaient l'air, et ces malencontreux rapports, faux pour la plupart, avaient ralenti le zèle des nautonniers. Toutefois, après maints pourparlers avec eux, les jeunes gens se décidèrent ; on prit des fusils et des munitions pour parer à tout évènement ; on se mit sous la protection de la Sainte-Vierge, après la prière faite dans les ca-

nots, et l'on vogua bientôt sur les eaux bleuâtres de la baie.—Partie dès le matin, la petite flotille arriva vers sept heures du soir chez les Tlintlimilitz, dont les mœurs, les usages et la langue étaient à peu près les mêmes que ceux des Cowichans.

Là, même confusion et même agitation, même cérémonie de donner la main, mais précédée, cette fois, du signe de la Croix. Sur le signal du chef, tous lèvent la main droite à la hauteur des yeux, puis, un second signal, et tous achèvent de se signer. Mêmes exercices aussi que dans le premier camp.—Une cérémonie nouvelle pour Monseigneur fut celle des fiançailles du fils de l'un des jeunes chefs qui l'accompagnaient, âgé de trois ans, avec la fille du chef du village, âgée d'un an. Cette coutume était célébrée par des discours de part et d'autre, et se terminait par des présents mutuels que l'on se faisait au nom des futurs.

La troisième visite fut au camp des Penalahetz où l'on se rendit en quelques heures. Le vieux chef de cette tribu avait un caractère et des dispositions pacifiques. Tenant à honneur que le Grand Prêtre vînt le voir dans son

camp, il n'avait rien épargné pour le recevoir de son mieux : jolie cabane, lambrissée en planches de cèdre avec toiture en nattes, la terre tapissée avec des coquilles broyées, etc. Il avait même envoyé, à une grande distance, des jeunes gens pour pêcher de la morue de roche, digne, par sa grosseur énorme, de figurer sur la table des princes, tandis que là elle dut se contenter d'une natte étendue sur la terre. " Quant à moi, ajoute l'évêque avec sa bonne humeur ordinaire, je n'avais pas à me plaindre ; je partageais le sort de tant d'autres évêques auxquels la terre nue sert de table et de couche en même temps."

Ici, Monseigneur vit pour la première fois l'un de ces forts que les sauvages de l'endroit avaient bâti pour se prémunir contre les incursions des terribles Yougletas dont ils étaient rapprochés, et dans l'enceinte duquel toutes les cabanes étaient renfermées. Il nous le décrit " comme ayant à peu près deux cent pieds en longueur et cinquante en largeur, avec des pieux en cèdre d'une vingtaine de pieds de hauteur ; les portes basses et étroites pour raison de sûreté ; de distance en distance, d'énormes colonnes, ou plutôt

des troncs d'arbres, enfoncés à une grande profondeur dans le sol pour soutenir et affermir plus solidement les autres pieux qui étaient beaucoup plus petits; et ces colonnes terminées à leur partie supérieure par des statues, ou plutôt simplement des figures dans lesquelles on ne saurait dire lequel domine davantage, le ridicule ou le grotesque. Le mieux pour vous, ajoute-t-il, ce sera de réunir les deux ensemble, et alors vous en aurez la meilleure idée que je puisse vous en donner."

De cette bourgade, l'Evêque-missionnaire passa chez la tribu des Jahtekas, à une quinzaine de lieues de distance. Leur chef, le grand Jos, était un homme célèbre dans les annales de la guerre et de nobles cicatrices attestaient hautement sa bravoure et son courage. Aussi était-ce un vrai soldat dans la force du terme. Ses qualités et ses relations amicales avec les blancs lui avaient valu de leur part un accoutrement militaire qu'il portait avec beaucoup de fierté, mais il allait toujours pieds nus sous ce costume assez étrange pour lui. Seul chef de ces contrées qui eût reçu pareil honneur, on lui avait aussi fait présent

d'un petit canon qui lui servait contre ses ennemis et qui salua l'arrivée du Grand-Prêtre au camp par plusieurs coups habilement et fortement tirés.

Avec cet amour du faste et de la grandeur qui dominait chez lui, il est naturel de croire que ce chef mit tout en œuvre à l'occasion de cet événement, le plus important dont son peuple eût été témoin. Pour cela, jugeant que ce moyen de défense ne lui était plus nécessaire parce que les Yougletas avaient cessé leurs excursions meurtrières, depuis la visite du prêtre au fort Langley, il fit abattre le bastion du fort magnifique qui avait été bâti autrefois pour se défendre contre eux, et, à sa place, il construisit une maison spacieuse et confortable pour servir de résidence aux missionnaires pendant leur séjour en cet endroit.

Rien de remarquable ne se passa ici. Monseigneur y reçut la visite d'un jeune chef Schomish à la tête d'une trentaine des siens. Cette tribu habitait sur le continent, un peu au-dessus de la rivière Fraser, et le guerrier et ses compagnons avaient traversé le détroit de Géorgie pour ven-

dre des pelleteries à l'agent d'une compagnie qui commençait à exploiter une mine de charbon. Ayant entendu dire que l'homme de la Prière dont ils avaient si souvent ouï parler, mais qu'ils n'avaient jamais vu, était arrivé en même temps qu'eux, ils ne voulurent pas partir sans aller lui présenter leurs hommages et lui montrer leur savoir-faire.

Ils allèrent donc à sa rencontre chez les Tsassias, peuple voisin des Iakletas : puis, au signal du chef, tous firent le signe de la croix en leur langue, s'approchèrent, les yeux baissés, pour la cérémonie de donner la main, firent un second signe de croix, récitèrent ou chantèrent l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des Apôtres et quelques cantiques en leur langue et en Tchinouk.

Monseigneur fut d'autant plus surpris et joyeux de cette démonstration que ces sauvages n'avaient jamais vu de prêtres. Ces prières, ils les avaient reçues des tribus voisines déjà visitées par les missionnaires. Ils les avaient traduites, puis apprises par cœur et les chantaient deux fois par jour.

Tout en espérant beaucoup des bonnes dispositions, de la docilité et de l'empressement de ces sauvages à embrasser les vérités chrétiennes, Monseigneur Demers ne se berçait pas de vaines illusions. Il avait appris par expérience à ne pas trop compter sur ces premières démonstrations. Il savait que, chez ces enfants de la nature, grande est la distance de l'esprit au cœur ; qu'on peut éclairer l'un, tandis que l'autre ne sera ni changé ni converti pour cela, et que, convenant aisément de ce qu'il voit fondé sur la raison le sauvage n'en devient pas plus honnête homme s'il n'a pas envie de l'être, si le dérèglement de ses mœurs ou la *médecine* s'y opposent.

En effet, c'était là, comme nous l'avons déjà vu, les deux plus grands obstacles que les missionnaires rencontraient sur leur route. Et notre apôtre, se demandant quel est le plus grand de ces deux obstacles, n'hésite pas à répondre : la médecine, le *Tamanwas*. Voici la raison qu'il en donne. " L'homme au *Tamanwas*, dit-il, exerce une immense nfluence sur les masses qui le croient revêtu qui pouvoir su rna-

turel et magique d'où dépend la vie ou la mort. Ce devin, pour rejeter son sac de médecine, doit se décider à faire un double sacrifice, celui de son caractère et de sa réputation, et celui du gain qu'il tire de sa profession, gain qui consiste principalement en couvertures. Or, il est fortement attaché à ces objets, et l'on sait l'usage qu'il en fait. J'aime beaucoup l'idée d'un prêtre qui, pour leur reprocher cet attachement immodéré, a représenté le cœur d'un sauvage traversé par la pointe d'une couverture."

Cependant, il y avait lieu d'être satisfait des résultats obtenus, quoi qu'il n'y eût pas encore de mission ou chrétienté permanente fondée au milieu de ces tribus. Le bien ne s'était pas manifesté d'une manière éclatante; tout de même il s'était fait, et, si l'on comparait l'état actuel des sauvages avec celui où ils étaient vingt ans auparavant, l'on concluait facilement que les missionnaires avaient opéré un véritable changement dans les mœurs de ces indiens pendant leur séjour et leurs travaux sur les bords du Pacifique.

Le camp des Nanaïmooks, situé auprès des

nouvelles mines de houille que l'on commençait à exploiter, était la septième et dernière station [1] de cette première visite pastorale. L'ordre du départ ne fut pas plutôt donné que les conducteurs, anxieux cette fois de mettre à la voile, car ils devaient rencontrer là des connaissances et des amis, firent à la hâte les préparatifs de voyage, et bientôt une jolie flotte, composée d'une douzaine de canots et favorisée par une excellente brise, cingla vers Nanaïmook.

Cette tribu assez considérable avait à peu près les mêmes mœurs et le même langage que celles déjà visitées. Aucun prêtre n'y était encore allé; mais plusieurs membres s'étaient rendus au Fort Langley, à la grande réunion de mil-huit cent-quarante et un, et plus tard, chez les Kaotchins où ils avaient reçu quelques notions d'instruction religieuse. Néanmoins, il était bien difficile à ces pauvres sauvages de chanter leurs cantiques ou de réciter leur chapelet, exposés qu'ils étaient continuellement, dans l'exercice de ces pratiques religieuses, au ridicule et aux sarcasmes de la part des mineurs, presque tous infidèles et impies, et dont la déplorable ignorance

(1)—Aujourd'hui Nanaïmo.

et l'épouvantable immoralité ne pouvaient être dépassées que par leurs congénères habitant les mines de l'Angleterre d'où ils étaient eux-mêmes sortis.

Pour ce motif, il fallait frapper un grand coup, organiser, comme à Langley, une démonstration et des cérémonies imposantes, afin de parler un langage plus sensible à ces intelligences et à ces cœurs.

Monseigneur Demers, pour la seconde fois dans le cours de son œuvre apostolique, se vit entouré de plusieurs milliers de personnes, de quinze tribus, et d'autant de races différentes. Les braves et terribles Yougletas, que l'on redoutait tant, y étaient représentés par près de neuf cents hommes, femmes et enfants.

Tout s'y passa avec la plus grande solennité et le plus pompeux éclat.

Comme les Schomishs, dont nous avons parlé plus haut, ces tribus ne possèdaient qu'une connaissance très-faible des vérités de la religion ; elles avaient aussi, plus ou moins, appris quelques prières et quelques cantiques, mais n'avaient

jamais vu de prêtre auparavant. Quoique sachant faire le signe de la croix, elles étaient loin d'en connaître l'origine et la nature et encore moins étaient-elles capables d'en apprécier la valeur.

Aussitôt que la procession qui se déroula devant lui fut terminée, et que le silence, d'après l'ordre des chefs, se fut rétabli, l'un d'eux, au milieu d'un silence grave et majestueux, d'une voix forte et sonore dit aux siens : " Il convient que nous fassions voir au Grand-Prêtre des français que nous savons quelque chose de sa prière, et avant que nos mains touchent la sienne, levons-les pour faire le signe de la croix."

Et cette foule immense prononça lentement, à haute voix et comme en cadence, cet acte sublime de notre sainte religion.

Monseigneur Demers était ému jusqu'aux larmes, et, à son retour, il décrivait ainsi l'impression qu'il en avait ressentie : " Je ne saurais vous rendre compte de l'impression que l'on éprouve en voyant et en entendant ces signes de croix ; c'est quelque chose d'indéfinissable, mais de grand et de sublime en même temps, et

l'harmonie de ces milliers de voix se mariant sur trois octaves différentes, par sa beauté mêlée d'une certaine mélancolie, vous fait une impression dont vous ne pouvez pas vous défendre. "

Sans négliger les autres, il s'appliqua spécialement à instruire les Yougletas et leurs voisins les Satloltooks, ces deux tribus si féroces, si redoutées et devenues subitement si douces devant l'homme de Dieu, bien heureux de les avoir vues venir à lui.

Il consacra ainsi six jours à les instruire, à leur faire exécuter les exercices habituels de la prière, et à étudier leurs mœurs. Cependant malgré leurs bonnes dispositions, il ne voulut baptiser aucun des enfants, se proposant de le faire à une seconde visite, s'ils avaient alors bien profité de l'enseignement donné. Il leur promit toutefois de leur envoyer des prêtres, lorsqu'il en aurait un nombre suffisant, pour leur annoncer la bonne parole, et demeurer avec eux afin de leur apprendre la prière, s'ils se montraient obéissants et disposés à rejeter le mal.

Avant son départ, il les réunit encore une fois, leur donna ses dernières exhortations et

leur distribua un certain nombre *d'échelles* catholiques. Puis après le mariage d'un canadien, le baptême de cinq enfants blancs et de cent vingt cinq sauvages, il rentra chez lui.

Telle fut sa première visite épiscopale, courte, mais très fructueuse.—Il avait, en effet, connu et étudié par lui-même, sur les lieux de leur habitation, au-delà de vingt tribus, et parcouru, quoique avec rapidité, plus de la moitié de l'île de Vancouver.

Il connaissait les mœurs et les habitudes de ces peuplades, et cela lui était d'un avantage incalculable pour l'organisation qu'il avait en vue afin d'avancer l'œuvre de leur conversion: car c'était là, maintenant, le but suprême de ses efforts. Trop heureux si, seulement, il pouvait aplanir le champ et y jeter les premières semenses, laissant volontiers à d'autres la consolation d'en cueillir les fruits !

Mais que d'obstacles semés sur la route pour arriver même à ce premier résultat ! Car, comme il a déjà été dit, malgré certaines bonnes dispositions et ce caractère d'enfants dont ils étaient empreints, les sauvages de ce pays, et, surtout,

ceux qui habitaient les bords du Pacifique étaient la race la plus abrutie et la plus dégradée de l'Amérique du Nord : à vrai dire, ils n'avaient d'inférieurs à eux que les Esquimaux.—En vain aurait-on cherché, chez ces hommes, des cœurs nobles et généreux, des esprits élévés, des penseurs profonds, tels que l'on en trouvait, autrefois, dans les commencements de la colonie, chez les Iroquois et les Hurons, capables de hauts faits et de vertus héroïques. "Jamais dans nos missions, ajoutait Mgr Demers, on n'aura à dire les grands sentiments et les vertus d'un Daniel Garakontié et d'une Catherine Teghakwita. Pour les convertir, il faudrait pouvoir les réduire au moyen de deux armes, l'une d'or et l'autre d'acier ; c'est-à-dire, les gagner par des présents et les intimider par la force des armes, ou bien matérialiser la religion et en faire une religion de couvertes et de festins. Mais alors que serait la religion chez eux, sinon un manteau pour couvrir leur hypocrisie."

Mais malgré l'espèce de découragement que sembleraient comporter ces paroles, il y avait une puissance en laquelle l'Apôtre de la Colom-

bie, comme les Apôtres de tous les siècles et de toutes les nations, avait mis toute sa confiance et ses espérances.

Cette puissance, qui a conquis le monde, c'était la croix, l'arme par excellence du missionnaire, le signe de la croix, son symbole extérieur le plus sublime, l'*Alpha* et l'*Oméga* de notre sainte religion.

Ecoutons le récit d'un fait qui en démontre la force prodigieuse visiblement divine, et d'autant plus merveilleux qu'il se passait chez la terrible nation des Yougletas qui n'avaient pas encore eu le bonheur de rencontrer Mgr Demers.

" Un mois avant mon arrivée chez les Nanaïmooks, dit-il, les Yougletas apprirent, par un faux rapport, que j'y étais déjà rendu, et, brûlant du désir de voir enfin un homme dont la renommée leur avait dit tant de choses, ils se mirent aussitôt en route, au nombre de trente canots, pour arriver à force de voiles et d'avirons le plus vite possible chez les Nanaïmooks. Une grande épreuve leur était réservée, et ils ne s'étaient pas attendus à être reçus au bout du fusil par leurs voisins, dans le temps qu'ils croyaient

l'homme de la prière au milieu d'eux ; et comme leur mission était toute pacifique, ils avaient cru inutile, et avec raison, de se pourvoir de leurs armes, qui les accompagnent toujours dans tous les autres voyages. Mais leur renommée était si bien établie, qu'au seul nom de Yougleta, on fut effrayé et l'épouvante s'empara de tous. Aussi, lorsqu'encore à une grande distance du village ils furent reconnus par la coupe de leurs voiles et la grandeur de leurs canots, le cri : trente canots Yougletas ! passa de bouche en bouche et se répandit avec la rapidité de l'éclair en jetant la terreur dans le camp des Nanaïmooks.

" La flotille Yougleta s'avançait lentement, tandis que dans le village tout était désordre et confusion, et que chacun s'empressait de prendre les armes ; on s'attendait à une attaque vigoureuse, qu'il s'agissait de repousser avec non moins de force et de vigueur. Les Yougletas confiants, parfaitement ignorants des préparatifs qui se faisaient contre eux, étaient les uns déjà descendus sur la plage, et les autres encore dans leurs canots, lorsqu'ils virent les Nanaïmooks

sortir de leur camp les armes à la main, et manifester leur intention par les gestes et les cris communs à tous les sauvages en pareille circonstance. Jugez de leur étonnement : le désir de voir l'homme de la prière, l'homme de la paix, l'homme qui, avec la parole du Grand Chef là-haut, fait bons et droits les *skwalowon* (cœurs) des sauvages, les a conduits sur ce rivage où, à la vérité, ils laissèreut plus d'une fois des traces de leur cruauté, mais sur lequel, depuis quelques années, ils avaient fumé le calumet de paix, pour preuve qu'ils avaient *rejeté le mal de leurs cœurs*, et voilà que des armes sont dirigées contre eux et qu'on les attaque dans un moment où ils ne sont nullement en état de se défendre. La main et la parole sont également impuissantes à témoigner de leurs intentions amicales et pacifiques : à quel autre expédient vont-ils donc avoir recours dans cette circonstance si critique ? Une pensée, prompte comme l'éclair, se présente à laur esprit ; la croix est leur dernière ressource, et la croix va les sauver, comme elle a sauvé le monde. Le chef, faisant signe de la main, dit alors aux siens : " Faisons tous, hommes, femmes et en-

fants, faisons le signe de la croix, c'est le seul moyen qui nous reste pour convaincre les Naaïmooks de nos intentions. " A peine ces paroles sont-elles terminées que tous se lèvent au nombre d'au moins six cents, et font ensemble le signe de la croix ! Le signe est compris, les armes tombent des mains des Nanaïmooks qui se pressent vers le rivage, et les poignées de mains qui s'échangent font bientôt oublier aux pauvres Yougletas les moments d'anxiété et de trouble auxquels ils ont été si cruellement en proie. "

In hoc signo vinces : telle est la devise du Jésuite, telle est l'arme du missionnaire ; ce fut aussi le glaive triomphateur de Mgr Demers.

LA CATHÉDRALE ET LES AUTRES ÉDIFICES.

Dans l'espace réservé pour la ville, Mgr Demers avait acheté six lots de terre. Sur l'un d'eux s'élevait déjà, comme nous l'avons vu, la maison qui servait en même temps de presbytère et d'église.

Ce logis devenant trop étroit, il fallut son-

ger à entreprendre la construction d'une cathédrale en 1859.

Pour lui venir en aide, l'évêque de Vancouver appela auprès de lui M. Jos. Michaud, jeune prêtre du Collège de Joliette, bien connu par ses connaissances en architecture. Il fut aidé par deux frères de l'ordre de St-Viateur et par deux ou trois Canadiens-français. Malgré le prix exorbitant de la main d'œuvre et les ressources restreintes de l'évêque, si l'on considère tout ce qu'il y avait à créer, les travaux marchèrent avec rapidité, et, au bout de quelques années, Vancouver se glorifiait d'avoir un monument religieux digne de son premier pasteur et de l'architecte qui en avait donné le plan et qui avait surveillé son exécution.

Le terrain était encore assez vaste pour recevoir un logement destiné à des religieuses qu'il avait l'intention de faire venir du Canada : car jusque là, en 1858, l'éducation était entre les mains du ministre et de sa femme qui tenaient un pensionnat pour les enfants des bourgeois, comme nous l'avons déjà dit.

Les Sœurs de Ste-Anne, de Lachine, au nom-

bre de quatre, quittèrent leur maison-mère le 14 avril 1858, et arrivèrent à Victoria le 5 juin. Une maison en bois, de vingt par vingt-cinq pieds, habitée auparavant par des sauvages, leur servit de première demeure. Elles ouvrirent de suite une école qui fut fréquentée par un bon nombre d'élèves.

Monseigneur, dans le cours de l'été, fit bâtir à ses frais une addition de même dimension, et, le onze novembre de la même année, les Sœurs purent prendre possession de la nouvelle bâtisse et ouvrirent alors un pensionnat dont les commencements promettaient beaucoup pour l'avenir. En 1860, elles durent faire bâtir un couvent en briques qu'elle habitèrent jusqu'en 1871. A cette date, elles construisirent un couvent beaucoup plus spacieux que les maisons précédentes. Et la population allant toujours croissant, en 1886 elles crurent devoir agrandir de nouveau leur établissement en élevant une allonge dont la façade mesure aujourd'hui 258 sur 54 pieds.

Au printemps de l'année 1859, Sa Grandeur fit construire une première école, en bois, pour les garçons et en confia la direction aux Révérends Pères Clercs de Saint-Viateur.

En 1861, il fit bâtir une deuxième maison d'école en briques, qui fut placée sous les soins des Pères Oblats et prit le nom de Collége St-Louis. Il construisit également une église en bois pour la Congrégation française desservie par les mêmes Pères.

En 1882, sous le Père Jonckan administrateur, une nouvelle cathédrale provisoire remplaça celle de 1859. Cette église fut ensuite, en 1886, transportée près de la présente résidence des Sœurs de Ste-Anne et leur sert maintenant de chapelle.

Les religieuses eurent aussi la direction d'un hôpital fondé pour les orphelins.

La maison de l'Evêque, contigüe à l'hôpital et bâtie en 1856, existe encore et sert de refuge aux pauvres et aux malades.(1)

A la date du sept novembre 1863, Mgr Demers écrivait : " Le collège est un progrès important : " d'abord, l'édifice est très convenable et fera hon-

(1) —Aujourd'hui on compte seize missions, quatorze prêtres, quatorze églises, douze écoles, deux hôpitaux, un à Juneau (Alaska) et un autre à Victoria, " l'hôpital St-Joseph, " très fréquenté par les protestants aussi bien que par les catholiques. Soixante-huit sœurs professes et quatre novices donnent l'instruction à huit cents élèves. Des 68 sœurs professes, il y en a quatorze qui sont dans l'Alaska. Les missions du Youkon sont desservies par les Révérends Pères Jésuites ; leur nombre est inconnu.

" neur à notre ville. C'est mon espérance pour " l'avenir. Ensuite, les Rév. Pères Oblats, qui " étaient déjà chargés de mon école, prennent la " direction du nouvel établissement avec deux " frères arrivés dernièrement et dont l'un a re- " çu la prêtrise dimanche dernier. Les efforts " des ministres protestants pour s'emparer de " l'instruction publique ont autant fait que les " nécessités du diocèse pour me pousser à ces " mesures. Il faut bien marcher avec les évé- " nements, la Providence se charge alors de " pourvoir aux ressources. Du reste, l'établis- " sement est bien vu des protestants eux-mêmes " et, après avoir vu le prospectus, plusieurs se " proposent d'y envoyer leurs enfants....

" Mon couvent aussi me donne beaucoup de " consolation ; c'est l'espérance des bonnes fa- " milles chrétiennes, et le moyen de moraliser " celles où les bons principes sont négligés. Les " classes contiennent cent enfants ; les Sœurs " n'en peuvent recevoir davantage." (1)

(1).—Le plan d'éducation au couvent comprenait l'ortographe, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire, la géographie et l'usage des sphères, l'histoire, la botanique, la physiqne, la composition, le français, la musique, le dessin, la peinture, et le travail à l'aiguille dans tou-

Comme moyen de grâces et de sanctification pour ses fidèles, Mgr Demers avait pu installer, dans sa cathédrale, le quatorze septembre 1856, un chemin de la croix qu'il bénit solennellement en leur présence.

NOUVEAUX BESOINS.

Dans l'excursion qu'il venait de faire parmi les tribus sauvages, habitant la côte-est de l'Ile depuis Victoria jusqu'aux mines de charbon de Colvilletown, l'Evêque de Vancouver s'était rendu compte des nécessités apostoliques de son diocèse. La moisson était abondante, mais les ouvriers manquaient : pourvoir ces pauvres idolâtres de prêtres et de missionnaires, tel devait donc être maintenant le but principal de ses efforts.

A cette fin, rien ne devait être épargné : prières, lettres, supplications, recommandations ; tout fut mis en jeu. Malgré les bonnes dispositions apparentes de ces sauvages, notre apôtre

tes ses branches.—La pension et l'instruction, y compris le blanchissage, la musique, le dessin et la peinture, s'élevaient à au-dela de cent piastres par année, ce qui donne une idée du prix élevé des choses nécessaires à la vie.

savait parfaitement que les tribus, demeurant à une grande distance, soit sur les côtes de l'île Vancouver, ou sur les côtes de la terre ferme jusqu'aux établissements russes, se ressentaient plus ou moins de l'influence des blancs, et étaient, en outre, naturellement portés à une grande immoralité, encore augmentée par ce contact, ainsi qu'à la barbarie, à la cruauté, à la soif du gain et au désir du pillage. La présence de l'homme de la Prière était donc absolument nécessaire pour obtenir par la grâce de Dieu, toute puissante dans son action, la conversion de ces infidèles, en dissipant les épaisses ténèbres de leurs esprits abrutis par la dégradation la plus profonde. « Non! s'écrie le saint Evêque, la parole de « l'homme ne peut rien ici que pour prier; la « main du Dieu-Fort peut seule amollir ces « cœurs endurcis, et c'est bien le lieu de vérifier « ici les paroles du glorieux précurseur de Jésus: « Je vous déclare que Dieu peut faire naître de « ces pierres mêmes des enfants à Abraham. »

Aussi s'efforça-t-il de diriger dès lors vers ces endroits les missionnaires séculiers dont il pouvait disposer.

Aucun prêtre n'avait pu encore se rendre dans la Nouvelle-Calédonie. Les tribus de ce pays, étant de mœurs plus douces et mieux disposées à recevoir la bonne nouvelle, devaient être évangélisées par les Oblats qui étaient attendus bientôt.

Les Canadiens donnaient, de leur côté, beaucoup de consolations.

Ajoutons qu'au point de vue matériel, cet été de 1856 avait été très défavorable : le thermomètre s'était tenu à quatre dégrés au-dessous de la moyenne ordinaire, et la récolte du blé se trouvait, en conséquence, manquée. Il est bien vrai que l'on avait, depuis un an, découvert les mines d'or de la rivière Tête-Plate et de Kamloops : mais si les gages qu'y obtenaient les Canadiens s'élevaient de quatre à vingt piastres par jour, selon les veines, d'un autre côté, ils se voyaient forcés de payer jusqu'à vingt et trente piastres pour un sac de farine.

Au milieu de tous ses travaux et de ces difficultés, Mgr Demers écrivait, dans sa grande humilité : " Je n'ai pas de consolation humaine

à attendre, je n'ai pour me soutenir que la pensée d'être ici par la volonté de Dieu, décidé de mon côté à l'accomplir et à faire un peu de bien, suivant la mesure des moyens mis à ma portée. Je dois me contenter de planter et d'arroser une terre qui donnera du fruit *in tempore suo,* quand Dieu le voudra."

Puis, il recommande de nouveau son œuvre au zèle et à la charité des fidèles du Canada : " Puisse mon faible travail leur inspirer, s'il est possible, une nouvelle ardeur pour cette œuvre admirable de la propagation de la Foi qui, de l'ancien monde où Dieu l'a fait surgir pour le bien et l'honneur de son Eglise et la gloire de son saint nom, est passée dans le nouveau, afin que lui aussi contribue, par le contingent de ses aumônes et par le dévouement de ses frères, à répandre la connaissance de Celui qui, étant la *lumière, éclaire tout homme venant en ce monde!*

"Oh! puissent les chrétiens comprendre l'importance et la nécessité de cette œuvre pour la conversion des infidèles d'un côté, et de l'autre les immenses avantages spirituels qu'elle peut leur procurer ! Puisse cette œuvre se répandre par

tout l'univers, et partager ainsi le beau, le glorieux titre de catholique, comme la religion sainte qu'elle est destinée à soutenir et à propager ! "

Nouveau voyage au Canada.

Mgr Demers, dans le but de faire avancer ses travaux apostoliques avec le plus de célérité possible, décida alors de faire un nouveau voyage au Canada. Il voulait aussi se procurer de nouveaux missionnaires, préparer les voies à la communauté religieuse qu'il désirait appeler chez lui, et, comme la première fois, recueillir tous les autres secours matériels que la charité catholique ne manquerait pas de lui confier.

Ce voyage eut lieu en 1857, c'est-à-dire vingt ans après son premier départ de Québec.

Un des plus grands plaisirs et la consolation la plus douce qu'il pût véritablement ressentir réjouirent son cœur lors de sa visite à Saint-Nicolas.

Il présida, dans cette paroisse, à une cérémonie qui n'y avait jamais été célébrée auparavant et qui ne s'y est pas renouvelée depuis, l'élévation

de deux lévites à la dignité sacerdotale : et parmi ces deux ecclésiastiques, l'un (1) était l'abbé Benjamin, aujourd'hui Mgr B. Pâquet, Protonotaire Apostolique, le premier enfant de St-Nicolas appelé à cette sublime dignité du sacerdoce catholique depuis l'ordination de Mgr Demers lui-même, c'est-à-dire depuis 1836, l'espace de vingt-un ans.

On donna à cette fête unique tout l'éclat, la pompe et la magnificence que comportaient l'endroit et la circonstance.

La cérémonie eut lieu le vingt septembre, au milieu d'un concours immense de fidèles de la paroisse et des environs, venus pour contempler les beautés de cette solennité qui, dans sa majesté auguste, appartient à l'Eglise seule.

L'impression la plus profonde ne cessa de dominer toute l'assistance. Mille pensées, milles réflexions diverses se pressaient dans l'esprit, dans l'imagination des spectateurs. Quel

—(1) L'autre ecclésiastique, ordonné ce jour-là, était l'abbé P. Roussel, confrère de classe de Mgr Paquet, prêtre-agrégé du Séminaire de Québec, ancien professeur de grec et ancien Directenr du pensionnat de l'Université Laval.

était l'avenir réservé au nouveau ministre de Dieu ? Essaierait-il de monter à l'assaut des hauteurs de la science, comme le Grand Vicaire Jérôme Demers dont le souvenir était encore récent, ou bien, à l'instar du jeune Evêque consécrateur, s'élancerait-il à la conquête des âmes des infidèles encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie ? Et, tout pénétrés de ces pensées qui se présentaient naturellement à l'esprit de chacun d'eux, ils élevaient leurs cœurs vers le Ciel, priant le Dieu tout-puissant, auquel appartiennent les mystères de l'avenir, de verser ses grâces les plus efficaces dans l'âme de celui qu'il appelait, en ce moment, à cette si haute dignité.

Mais écoutons plutôt le *Courrier du Canada* du 25 septembre de cette année là.—Voici comment il rend compte de la cérémonie :

ORDINATION

" Samedi dernier, Monseigneur de Vancouver, accompagné de trois prêtres du Séminaire de Québec, et du sous-secrétaire de l'Archevêché, s'est rendu à St.-Nicolas, où, le lendemain, Sa Grandeur a conféré la prêtrise à M. M. B. Pâ-

quet, de cette paroisse, et Pierre Roussel, des Eboulements. L'ordination se fit à une messe basse qui commença à neuf heures. Malgré une pluie battante, il y avait une affluence considérable de fidèles accourus même des paroisses voisines. M. M. A. Taschereau, Directeur du Petit Séminaire de Québec et E. Baillargeon, curé de la paroisse, assistaient Sa Grandeur pendant la cérémonie. Le sermon fut prêché par M. A. Taschereau. (1)

" Il expliqua les différents dégrés par lesquels l'Eglise fait passer ses enfants avant de les élever au sacerdoce. Puis il exposa la grande dignité et les grandes obligations du prêtre. Cette cérémonie, toujours si touchante, l'était encore bien davantage dans les circonstances où elle se faisait.

"Venu des contrées lointaines de l'Amérique, le vénérable pontife se trouvait parmi les siens, dans le lieu de sa naissance ; il se voyait environné de ceux qui partagèrent les jeux de son

—(1) L'abbé Elzéar Alexandre Taschereau, alors Directeur du Petit Séminaire de Québec, aujourd'hui Son Eminence le Cardinal Taschereau.

enfance ; il élévait à la dignité sublime de la prêtrise un enfant de sa paroisse natale qui, depuis sa propre ordination, n'avait pas donné de nouveau prêtre. Aussi semblait-il manquer d'expressions assez fortes pour épancher tout ce que son cœur ressentait de joie et de bonheur. Quand sera-t-il donné aux pauvres infortunés dont il s'est fait, avec tant d'héroïsme, le père et le sauveur, d'assister à une fête aussi belle et aussi touchante ? Dimanche dernier est donc une grande époque pour les bons habitants de St-Nicolas, qui n'avaient pas encore vu d'ordination. M. B. Paquet est nommé vicaire à la paroisse de Québec, et M. P. Roussel est employé à l'enseignement du séminaire. Ce sont les deux premiers bacheliers-ès-arts de l'Université-Laval."

Mgr Demers, qui avait doublé le Cap Horn en venant au Canada, s'en retourna par la voie du Panama et San Francisco. Arrivé dans son diocèse vers la fin de 1858, une maladie grave le força d'aller passer l'hiver et une partie de l'été de 1859 à San Francisco, dont le climat lui était plus favorable.

DIFFICULTÉS ET TRAVAUX.

Ces absences multipliées furent cause qu'à son arrivée il se trouva en face d'un surcroît de besogne. Si à cette accumulation d'ouvrage nous ajoutons les nouveaux besoins qui se faisaient sentir, l'on verra que sa santé qui aurait demandé beaucoup plus de repos ne se trouvait guères épargnée.

Parmi ces exigences, deux, surtout, semblaient primer toutes les autres ; la première consistait en ce que le ministère devait se faire dorénavant presqu'exclusivement en anglais; la seconde, en ce que l'œuvre du saint évêque était menacée par la propagande la plus active de la part des sectes protestantes. Ces dernières avaient construit plusieurs églises, et l'argent ne paraissait pas leur faire défaut.

Tous ces changements s'opéraient avec l'accroissement rapide de la ville de Victoria dont les édifices déjà nombreux et très-beaux attestaient d'avance la prospérité future de cette capitale du Pacifique. L'on peut se former une idée de cette émulation à faire grand et bien

par le seul fait qu'une division s'étant élevée entre deux ministres protestants de la même croyance, les partisans de l'un souscrivirent sur-le-champ une somme de trois mille piastres pour l'érection d'un temple de leur sous-dénomination.

Malgré cette division, la propagande de ces sectes était des plus actives. Pour faire opposition au couvent des Sœurs de la miséricorde de Mgr Demers, l'Evêque Anglican avait fait venir d'Angleterre des femmes qui ouvrirent un collège pour les jeunes filles, un "*Ladies College.*" Puis il s'était mis à l'œuvre, faisant faire le tour des maisons pour dire aux parents, même catholiques, qu'ils feraient mieux de retirer leurs enfants de chez les Sœurs. Les catholiques ne firent, bien entendu, aucun cas de ces propositions. Quant aux protestants, ils demeurèrent presque indifférents à ce beau zèle, déclarant qu'ils étaient trop contents des Sœurs pour leur enlever leurs enfants.

Le fanatisme s'était également attaqué, mais sans plus de succès, à l'école des garçons, tenue par les admirables Frères de St-Viateur. Il va

sans dire que ce parti était furieux de l'influence des catholiques et de la confiance que leurs institutions inspiraient.

En effet, les protestants bien pensants confiaient leurs enfants aux deux écoles catholiques, les préférant tant sous le rapport dú progrès que sous celui de la surveillance. En disant *the Bishop's school* (l'école de l'Evêque), ils croyaient avoir tout dit: c'était une école où les enfants n'étaient pas exposés à apprendre le mal, où les vicieux se réformaient, loin de trouver une occasion de se livrer à leurs mauvais penchants, et où ils étaient dans l'impossiblité de perdre leurs petits compagnons. La réputation de l'école des Sœurs n'était pas moins bien établie: " Il est inutile d'ergoter, disait un protestant, nous n'avons rien de pareil à vos institutions pour l'éducation des filles : les Sœurs sont les meilleures institutrices sous tous les rapports."

Ceci se passait en 1860, et, depuis cette époque, la Providence n'a cessé de bénir les efforts et le dévouement de ces intitutions.

Sur ces entrefaites, l'évêque Anglican avait

publié à Londres un pamphlet destiné, dans sa pensée, à faire mousser son œuvre. A la lecture de cet opuscule, l'évêque protestant de Dublin crut devoir faire un appel à son clergé en faveur des sauvages de la Colombie Anglaise, comme si ces derniers eussent à peine connu le nom de Dieu. " Malheureusement, lui répondait Mgr Demers, le nom de Dieu a été plus connu que servi parmi ces pauvres sauvages, grâce au contact de certains blancs. Mais, donnez-moi une tribu sauvage qui ne connaîtrait que son missionnaire, et avant deux ans je vous la montrerai chrétienne et pratiquante."

Aux inexactitudes et aux attaques personnelles contenues dans cette publication de l'Evêque Hill, Mgr Demers s'était jusque là contenté de répondre dans les colonnes du journal le *British Colonist*. Mais il crut, et avec raison, que, dans l'intérêt de sa cause, il devait riposter sur le terrain même d'où le coup avait été tiré. C'est pourquoi il écrivit au *Tablet* de Londres une lettre que, vu son importance et malgré sa longueur, nous nous faisons un devoir d'insérer ici :

A M. l'Editeur du *Tablet.*

Cher Monsieur,

" Un pamphet, contenant plusieurs lettres écrites par le Dr Hill, l'Evêque protestaut de la Colombie Anglaise, a été publié dernièrement à Londres. Quelques extraits de ce pamphlet reproduits par le *British Colonist,* journal quotidien de cette ville, le cinq octobre, ont blessé les sentiments des citoyens de toutes classe et de toute dénomination, à cause des injustes insinuations et des assertions erronées qu'il contient. Je n'aurais pas dû m'occuper de ce pamphlet, mais comme on m'y prête des actes dont je n'ai pas eu connaissance, et qu'on y porte des accusations contre moi, je me dois à moi-même et à la cause que je représente dans ce pays de ne pas laisser les catholiques et les protestants d'Angleterre sous une impression aussi préjudiciable à mon caractère, quoique ce ne soit pas sans un sentiment pénible que je parais devant eux. Etant bien connu en ce pays, je ne me serais donné aucun trouble à ce sujet, si la circulation de ces accusations s'était bornée à ses limites. L'on a déjà fait justice des avancés gratuits faits contre moi,

et je pouvais, par conséquent, les laisser tomber de suite dans le mépris qu'ils méritent.

" Il est, cependant, deux faits faussement cités qui, n'étant pas connus d'une manière correcte, doivent être rectifiés. On veut bien prétendre que " la fondation de £100 par année, accordée par la compagnie de la Baie d'Hudson, était suffisante pour engager l'Eglise de Rome dans son zèle et la mettre en état de nommer un évêque de l'île de Vancouver qui est supporté par la Propagande."

" J'ai déjà refuté ceci dans le *British Colonist*.

" Le Dr Hill prétend que je suis mécontent de la réception qni lui a été faite, et qu'en conséquence j'ai voté contre le gouvernement à l'élection............Je ne suis pas un homme à me laisser influencer par un motif aussi bas que la jalousie.

" Quant à l'accusation en elle-même, je déclare hautement qu'elle ne renferme pas un mot de vérité.......Le Dr Hill est arrivé ici le 6 janvier, et je donnai mon vote le lendemain, lorsque

je pouvais à peine avoir appris son arrivée en ville, et avant que l'ont eût fait aucune démarche pour organiser la "réception cordiale." Je le demande donc au nom du sens commun : comment un évènement qui n'était pas encore arrivé pouvait-il me mécontenter et me porter à voter contre le gouvernement ? Quel objet l'Evêque pouvait-il avoir en vue en mentionnant ce fait, même s'il était vrai ? Etait-il nécessaire pour le succès de sa mission dans ce pays, ou bien voulait-il s'en servir pour me représenter comme hostile au gouvernement, non comme on le comprenait en cette occasion, mais comme ennemi du gouvernement de sa Majesté en ce pays ?........

" Dans tous les cas, je dois dire que, faisant usage de mon droit de citoyen et de sujet britannique, j'ai voté avec le parti de la réforme, sans me troubler un instant l'esprit au sujet de M. Hill.

"Je laisse à décider s'il y a bien de la convenance à représenter un parti, qui demande la réforme dans les affaires politiques de la colonie, comme coupable de trahison, et à assimiler à la

déloyauté le désir de faire disparaître des abus.

"La seconde accusation portée par l'auteur contre moi, est qu'il "imagine que j'ai ameuté le peuple contre lui ;" "que son vendeur de lait le lui refuse maintenant et que c'est ma faute etc., etc." Il suffit de citer ces futilités pour qu'elles tombent d'elle-mêmes......"

Mgr Demers repond ensuite à l'accusation : "qu'il y a beaucoup à redouter de la part des *Romanistes,*" et il ajoute : "Je suis très obligé à ce monsieur, pour la mention qu'il fait *du vigoureux établissement du système de la religion romaine.* Je suis très content de voir qu'il remarque au sujet de mes écoles, tant de garçons que de filles, que *la classe élevée et choisie y envoie ses enfants.* Ceci démontre que le pamphlétaire n'était pas correct lorsqu'il disait auparavant que rien n'avait été fait pour établir le christianisme dans ces pays.......... Le compliment serait complet s'il n'était pas saturé d'une dose de bigoterie et d'intolérance, lorsqu'il est dit "que la population future est en danger de voir les sources même de sa vie compromises par une religion fausse et par l'infidé-

lité." Il paraît, néanmoins, que la meilleure classe à laquelle le docteur fait allusion ne trouve pas le danger si imminent, puisqu'elle continue d'envoyer ses enfants au nombre de cinquante pour recevoir leur instruction et leur éducation des mains des Sœurs de la Charité."

Après avoir ainsi fait justice des assertions inexactes du Dr Hill concernant la religion catholique et lui-même, l'éminent prélat réfute au long certains faux avancés de son commissaire au sujet de la tolérance et de la patience chrétiennes, sur la *réserve*, la *bienveillance affectionnée*, la *candeur décidée* qui doivent marquer les pas des apôtres.—Puis il termine en ces termes cette éloquente refutation : " Le révérend commissaire tombe ici dans une erreur. Le mot *Christianisme* a retenti il y a dix-huit ans, et a toujours été publié depuis à travers les plaines, sur les montagnes et sur les rivières de la Colombie Anglaise. Dès 1842 et 1843, j'y étais moi-même visitant les différentes tribus d'Indiens et leur donnant les premières notions de la religion. Et jusqu'à ce jour, les mineurs sont frappés d'étonnement en voyant tant de signes

de religion parmi eux. Lorsqu'on leur demande comment leur sont venues ces connaissances et comment ils ont appris des chansons et des prières, ils répondent "qu'il y a bien des années un homme de prière, une Robe Noire, vint les visiter et leur enseigna toutes choses."

"En différents temps, d'autres robes noires ont été parmi eux ; et, en ce moment, quatre de mes prêtres résident permanemment dans la Colombie Anglaise. Je pourrais ajouter que, durant mon séjour parmi eux, ces sauvages érigèrent trois chapelles, bien pauvres, il est vrai, mais dont on voit encore des vestiges aujourd'hui.

"Sur ce, je prends congé des auteurs du pamphlet, en leur conseillant de ne jamais oublier à l'avenir la règle précieuse qui domine tous les autres préceptes de la loi naturelle : "Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait."

† MODESTE DEMERS,

Evêque de l'Ile de Vancouver.

10 Octobre 1860.

On peut juger à la lecture de ce document par quelles petites misères, par quelles tracasseries viles et basses devait passer le vénérable évêque de Vancouver. Aussi s'efforçait-il de redoubler de zèle, d'activité et d'habileté pour parer tous ces différents coups dirigés, ouvertement ou d'une manière déguisée, contre son œuvre, et s'appliquait-il à multiplier ses ressources de propagande et de défense.

Comme nous l'avons vu, sa cathédrale, œuvre du bon père Michaud, et l'une des meilleures pièces d'architecture exécutées jusque-là dans le pays, s'achevait à cet automne de 1860.

Deux autres chapelles, l'une pour les sauvages, sous la direction de M. Rondeau, et l'autre présidée par les Oblats avaient aussi été bénites vers le même temps. Ces derniers, chargés plus particulièrement du soin des sauvages, étaient au nombre de quatre dont trois sur le territoire de la Colombie Anglaise, où l'on commençait également à élever des chapelles à New-Westminster, à Hope et à Yale. Il y avait de plus trois prêtres séculiers au même endroit, dont deux pour les sauvages et un pour les blancs. Les

autres prêtres, au nombre de cinq, étaient fixés les uns auprès de leur évêque, les autres en diverses parties de l'île qu'ils visitaient, et où une église était aussi en voie de préparation à Nanaïmo.—Ces églises allaient s'élever sur des lots de terre donnés par le gouvernement.

De Nanaïmo, en suivant la côte Nord jusqu'aux possessions russes, et en revenant par l'autre côté de l'île, ce qui en faisait le tour complet, les missionnaires exploraient un nouveau et vaste champ, bordé de tribus sauvages très nombreuses, encore dans la barbarie, il est vrai, mais sur lesquelles l'on fondait plus d'espoir que sur celles établies dans le voisinage des blancs, où la démoralisation régnait à un haut dégré. Les premières, en effet, étaient douées d'une plus grande virilité ; elles avaient plus de caractère que les autres, et, une fois qu'elles avaient connu et embrassé la vérité, elles y restaient fidèles.

Cette visite des prêtres complétait l'évangélisation de l'île de Vancouver et de ses dépendances. Elle eut aussi l'avantage de devancer les ministres protestants qui arrivaient en grand

nombre dans le pays, et qui, au lieu de conduire dans la voie droite ces pauvres enfants de la forêt, cherchaient plutôt à fausser leurs idées et à leur donner des préjugés qu'il était bien difficile ensuite de détruire.

Ses positions ainsi bien assises de ce côté, Mgr Demers avait placé deux pères Oblats sur le lac Okenagan, près de la frontière américaine. De là, et à mesure qu'on pourrait leur venir en aide, ils devaient s'avancer dans l'intérieur, et prendre charge des sauvages, au nombre de 1500, qui avaient été initiés à la connaissance du christianisme et baptisés par Mgr Demers lui-même et les Jésuites après lui, quinze à vingt ans auparavant.

D'un autre côté, un prêtre séculier parcourait les confins de la rivière Fraser. ayant charge des mineurs et des sauvages qui étaient assez nombreux le long de ce fleuve.

En 1863, les Oblats fondèrent eux-mêmes, sur un point central, un établissement considérable. A la chapelle qui y fut érigée, on annexa une école où les sauvages étaient instruits et appre-

naient à cultiver. C'était une école d'agriculture en herbe, l'embryon des écoles industrielles et agricoles que le gouvernement du Canada maintient aujourd'hui dans la Colombie et le Nord-Ouest. D'autres écoles s'établissaient en d'autres endroits, notamment chez les Cowichans ; on y donnait l'instruction aux enfants, et une fois ceux-ci formés, les parents finissaient par apprendre.

Cependant, pour mieux tenir tête à l'ennemi, le zélé pasteur fit venir, dans cet été de 1863, un Oblat Irlandais et un frère. Par leur moyen, il ouvrit un petit collège où l'enseignement se donnait en anglais, faisant contre-poids aux maisons protestantes et empêchant les catholiques de les fréquenter. Vers l'automne, un nouvel Oblat et un autre frère s'adjoignirent aux deux premiers ; et, ainsi, sous la direction des Oblats, s'inaugura cette institution bien frêle, il est vrai, à ses débuts, mais qui était l'espérance de l'avenir.

La même année et l'année suivante, des prêtres formés au collège Américain de Louvain, et des sujets choisis par le Directeur du Collège de

All Hallows complétèrent le personnel de la maison.

Résumant la situation, Mgr Demers écrivait à la date du sept novembre : " Les efforts des ministres protestants pour s'emparer de l'instruction publique ont autant fait que les nécessités du diocèse pour me pousser à ces mesures. Il faut bien marcher avec les évènements, la Providence se charge alors de pourvoir aux ressources......Le prospectus du nouveau collège qui a paru dans les journaux est tombé comme un coup de foudre parmi les ministres.....mais ils ne sont pas d'accord ; car l'un d'eux me disait tantôt que nous sommes à la tête en fait d'enseignement, et que c'est l'opinion publique. "

VISITE ÉPISCOPALE.

Dans ce même été, Mgr Demers fit une tournée de ses missions sur l'île, depuis Victoria jusqu'au centre du pays minier. Il parcourut ainsi l'espace de 590 milles au moins, avec des fatigues qu'il s'étonnait lui-même d'avoir pu supporter. Ce voyage eut un complet succès, et fut surtout remarquable par la punition exemplaire infligée

à des sauvages de la tribu des Cowichans que l'abus de l'eau-de-feu avait poussé au massacre de trois blancs.

Formée de six camps ayant chacun son nom particulier, cette tribu occupait alors une baie magnifique de trois milles de largeur sur environ six milles de profondeur. Une rivière très-limpide, ayant sa source dans un beau lac, à trente milles de distance, se jetait, comme elle se jette encore aujourd'hui, dans cette baie par six bras différents : de là la situation des six villages. Bien boisée, enrichie de belles prairies et offrant de riches ressources à l'agriculture, cette vallée était pour cela même recherchée par les immigrants qui s'y établissaient en grand nombre.— Inquiets de cette immigration et poussés par la soif du pillage, les sauvages s'y livrèrent à des meurtres, sans provocation directe.

Grande fut donc la consternation et l'épouvante de ces malheureux lorsqu'ils apprirent que des vaisseaux de guerre anglais s'avançaient vers leur pays, pour faire la capture des coupables. Ils s'imaginaient que ces frégates bombarderaient tous les camps, brûleraient [illegible] es et

mettraient en pièces toutes leurs embarcations. Mais, Mgr Demers leur fit comprendre que, dans pareil cas, les nations civilisées ne font que saisir les coupables, sans faire aucun mal aux innocents, pourvu que ceux-ci ne mettent pas obstacle au cours de la justice. Ceci calma leurs inquiétudes et les rassura, d'autant plus que le camp de Ste-Anne, où Mgr Demers se trouvait, désirait le châtiment des meurtriers. Car le vieux chef, excellent catholique, avait vu, l'hiver précédent, l'un de ses fils assassiné par trois de ceux qui allaient tomber sous la main de la justice.

Aussi, lorsque le chef de police descendit à terre, après avoir consulté le saint évêque, il se dirigea, accompagné seulement de deux hommes, vers l'endroit où étaient les coupables, à dix milles de distance, et vit bientôt venir à sa rencontre le chef indien qui lui parla ainsi : "Tu peux t'en retourner à ta chaloupe: tu n'auras pas de trouble avec nous. Les jeunes gens se rendront d'eux-mêmes, mais ils veulent auparavant voir le grand prêtre."

On peut juger par ces paroles quelle grande

confiance dans le prêtre catholique avaient ces infidèles.

Dans le village, l'émotion était au comble. Tous avaient les yeux tournés vers le camp, lorsque les coupables et leurs amis qui les accompagnaient apparurent au dehors et, tout atterrés, se dirigèrent instinctivement vers l'homme de Dieu. Emu lui-même, celui-ci saisit cette occasion qui se présentait de faire impression sur les esprits et les cœurs, et leur adressa la parole en ces termes que nous citons et qui nous donnent une idée du genre d'éloquence qu'il employait pour parler à ces enfants de la nature :

"Il y a longtemps, leur dit-il, quand j'étais dans mon pays, mon cœur pleurait sur le sort de tous les sauvages qui étaient dans cette contrée, parce qu'ils étaient malheureux, n'ayant pas encore entendu la bonne parole, la parole du Chef d'en-haut qui peut seul faire les cœurs bons. Oui, mon cœur pleurait par le désir que le Chef d'en-haut y avait mis de venir apporter aux sauvages la bonne prière que Jésus-Christ son fils a apportée lui-même sur la terre...... Le Chef d'en haut a eu pitié de moi, il m'a rendu

heureux, j'ai trouvai un chemin pour venir parmi vous. Voilà maintenant vingt-cinq hivers, que j'y suis, et moi et les prêtres qui sont avec moi, toujours et partout, nous avons donné la bonne nouvelle aux sauvages ; notre langue s'est fatiguée à la faire connaître, et nous l'avons annoncée et nous l'annonçons encore toute entière, nous n'en avons jamais rien caché aux sanvages. Quand Jésus-Christ était sur la terre et donnait lui-même sa parole, tous les hommes ne la prenaient pas, ceux qui voulaient devenir bons la prenaient, ceux qui ne voulaient pas rejeter le mal de leur cœur ne la prenaient pas. Elle entrait dans leurs oreilles, mais elle ne se rendait pas jusqu'à leur cœur. Il en a été de même parmi vous, les sauvages ; vous avez tous entendu la parole, mais un grand nombre l'ont entendue *sans dessein* ; elle est morte dans leurs oreilles, et ils ne sont pas devenus bons. Vous autres, jeunes gens, vous l'avez entendue, quand tout jeunes, vous avez reçu l'eau sainte sur vos têtes ; c'est peut-être moi-même qui l'ai donnée à quelques-uns. Mais à mesure que vous avez grandi, vous n'avez pas regardé les bons sauvages pour les imiter, vous avez imité les méchants

et vous êtes devenus méchants vous-mêmes.... Vous avez fait honte à la bonne Parole et à l'eau de Dieu. Maintenant votre cœur fait pitié, et pleure, et le mien encore plus. Mais c'est votre faute, ce n'est pas la mienne ; j'ai voulu vous faire bons et vous n'avez pas voulu le devenir.... !"

A ce discours que tous comprirent bien, l'un d'eux répondit par un aveu de culpabilité, témoignant un profond regret du passé et de la folie qu'ils avaient commise de ne pas avoir écouté le Grand-prêtre, ajoutant qu'ils allaient se rendre sur le grand vaisseau sans qu'on leur mette le fers aux mains.—C'est ce qui fut fait. Rendus à bord, ils furent enchaînés ; peu après traduits en cour criminelle et condamnés à mort, ils furent exécutés, après les marques du plus vif repentir, et dans des sentiments d'édification chrétienne.

Cet exemple, sévère, mais juste, fut des plus salutaires, car ces jeunes gens appartenaient à une troupe de pirates qui avaient massacré onze blancs quelques années auparavant, l'amour du pillage engageant même jusques aux mères à

pousser leurs enfants dans ces infâmes entreprises.

L'impunité eut donc été un crime ; et, dès lors, le sauvage, que la religion ne suffisait pas à réformer, rentra dans l'ordre, grâce à sa lâcheté et par la peur du gibet.

Les trois derniers voyages.

Victoria avait alors une population de quatre mille âmes ; elle avait doublé, dans le court espace de quinze mois, le chiffre de ses habitants, grâce à la fièvre de l'or qui y attirait un grand concours d'étrangers. La cathédrale était jolie, le couvent des sœurs de Ste-Anne florissant. le collège marchait de progrès en progrès, et l'établissement des Oblats, situé à un mille de là, était la pépinière féconde des pionniers de la foi et de la civilisation. Si l'on en excepte les possessions russes, le premier évêque de Vancouver pouvait se dire que l'organisation de son diocèse s'inaugurait sur tous les points d'une manière stratégique et efficace. Mais il restait encore de grandes œuvres à exécuter, et ses ressources était complètement épuisées. C'est pour-

quoi, il entreprit, en 1864, un second voyage en Europe pour recueillir des fonds et obtenir des prêtres. Ce voyage ne fut pas moins fructueux que le premier qu'il avait fait dans le même but.

Malgré ses occupations qui ne lui laissaient aucun instant de repos, à peine était-il revenu qu'il fut obligé de partir, en 1866, pour le Concile National de Baltimore. Le trajet s'effectua, en venant et en retournant, par San Francisco et l'isthme de Panama. Le Concile terminé, il fit une courte visite à son cher pays natal, et retourna immédiatement sur le théâtre de ses travaux apostoliques.

Pendant deux années, il s'appliqua à consolider son œuvre, visitant ses missions, en établissant des nouvelles, s'occupant personnellement de chaque détail, portant le plus grand intérêt à toutes choses, et encourageant ses prêtres par ses exemples de vertu, de dévouement et de sainteté. Il était ainsi absorbé par ses multiples travaux, lorsqu'il reçut la Bulle qui invitait tous les évêques du monde catholique à la Ville Éternelle pour y assister au Concile du Vatican.

Cette invitation, il la reçut comme un ordre du Ciel, et, sans souci de ses souffrances physiques, laissant à ses collaborateurs le soin de son cher troupeau, il se mit en route. Le chemin de fer du Pacifique Américain avait été inauguré et mis en opération depuis son dernier voyage ; il prit cette nouvelle voie avec d'autant plus de plaisir que la Compagnie poussa l'obligeance jusqu'à lui donner un billet de faveur sur ses convois.

La Providence, dans sa bonté, lui permettait ainsi de ménager ses ressources déjà si restreintes.

Malheureusement, pendant ce trajet, il fit une chute sérieuse qui faillit lui coûter la vie, et lui causa dans le côté droit une forte douleur qui l'accompagna dorénavant jusqu'au tombeau.

Dans la Ville des Papes, il eut le glorieux privilège, pendant toute la durée du Concile, de recevoir l'hospitalité, comme tous les évêques-missionnaires, du Père commun de tous les fidèles lui-même.

Quel bonheur pour lui de revoir le Pontife

Suprême, de contempler de nouveau Rome, ses basiliques et ses monuments immortels !

Mais le plus grand bonheur de sa vie, la circonstance mémorable qui le dédommagea au centuple de tous les sacrifices de son existence de missionnaire fut le moment sublime où il lui fut donné de voter *Placet* sur la grande question de l'infaillibité du Pape, en matière de foi et de morale.

Avant de quitter Rome, il alla, le vingt-un juillet 1870, se jeter aux pieds du Pape, et le supplier, sachant que c'était son dernier adieu sur cette terre, de lui donner sa bénédiction, non-seulement pour le temps qui lui restait à vivre, mais aussi pour le passage du temps à l'éternité qu'il devait bientôt franchir. Le Souverain Pontife, en lui accordant cette bénédiction pour lui, sa famille et ses diocésains, le pria de lui tendre une main secourable, s'il arrivait au ciel avant lui.

On comprend la douleur qui suivit la séparation du meilleur des pères et du plus affectueux des fils.

Pendant la traversée, la mer fut agitée par la plus violente tempête. Tout l'équipage était en proie à la plus grande frayeur et s'attendait, d'un moment à l'autre, à faire naufrage.

En face de ce danger imminent, tous les voyageurs se pressèrent, dans un élan spontané, autour du saint Evêque et le supplièrent de les préserver du péril certain qui les menaçait. Avec cette piété et cette confiance qui s'imposent à l'âme sur le seuil de l'éternité, Mgr Demers pria longtemps avec eux. Puis, se levant soudain, il leur dit d'un air inspiré : " Ne craignez plus, je viens de faire un vœu à celle qui m'a sauvé mille fois dans ma vie, à la bonne Ste-Anne, qui est la sauvegarde de ceux qui voyagent sur mer, et soyez certains qu'elle va venir à notre secours."

Ces paroles firent renaître la confiance ; la tempête cessa, et les passagers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs zouaves pontificaux, témoignèrent la plus vive recounaissance à Mgr Demers qui, aussitôt débarqué, s'empressa d'aller remplir son vœu.

Ce devoir accompli, le vénéré prélat se rendit à Saint-Nicolas, sa chère paroisse natale, qui lui donna la réception la plus enthousiaste et la plus cordiale.

C'était le deux octobre, célébration de la fête de Saint-Michel, et sixième anniversaire de prêtrise du curé, l'abbé Antoine Gauvreau. En ce jour trois fois solennel, l'on installait avec grande pompe la magnifique statue de Sainte-Anne qui orne aujourd'hui l'église et que, pour la première fois, les fidèles vénéraient avec la plus profonde dévotion. Monseigneur donna le sermon de circonstance. Il parla du Concile, de la dignité, de la sainteté et de l'infaillibilité du Souverain Pontife, des splendeurs de Rome et de ses monuments. Puis, après vêpres, la paroisse le reconduisit en procession au presbytère, et là, du haut du petit balcon, il adressa de nouveau la parole, donna sa suprême bénédiction et fit ses derniers adieux. Cela lui était d'autant plus pénible qu'il sentait lui-même sa santé décliner rapidement : en effet M. Gauvreau ayant témoigné, à ce moment, l'espoir de le revoir encore : “ Ah ! répondit l'Evêque, si vous connaissiez ce que j'endure de souffrances, vous n'auriez pas ce vain espoir.”

La journée avait été splendide, la fête magnifique : mais cette séparation dernière fut déchirante, elle arracha des larmes à bien des yeux, et la foule, remplie d'émotion, s'éparpilla silencieuse, gardant précieusement le souvenir ineffaçable de toutes les vertus du saint prélat.

Les prêtres des paroisses voisines étaient accourus pour lui baiser la main, le vénérer une dernière fois et recevoir sa bénédiction suprême. Aussi, le lendemain, lui fut-il bien difficile de s'arracher à leurs étreintes. Son cousin, le vénérable M. Desrochers, aveugle et retiré chez son frère à Sainte-Croix, était surtout plongé dans une indicible douleur.

Il fallut bien se séparer, et, avant son départ, il leur adressa ces paroles qu'il répétait en quittant définitivement Québec : " Priez pour moi, mes amis, car je m'en vais mourir au milieu de mes chers sauvages que j'ai tant aimés. "

SA MALADIE ET SA MORT.

En vérité, Mgr. Demers était bien peu capable de continuer le voyage dont il n'avait fait que la moitié.

Mais, accoutumé à écouter la voix du devoir plutôt que celle de la nature, il entreprit le fatiguant trajet en chemin de fer de Montréal à San-Francisco. Il ne s'arrêta qu'une nuit dans cette dernière ville, et arriva deux semaines après à Victoria, le deux novembre, faible et malade, avec la certitude, comme il le disait lui-même, " qu'il n'était revenu chez lui que pour mourir. " Les prêtres partageaient les appréhensions de leur évêque.

Le jour de l'an, il eut une attaque d'apoplexie qui lui paralysa une partie du côté gauche ; il perdit la parole sans perdre connaissance, et resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Cependant, grâce peut-être aux prières qu'on offrit pour sa guérison, il recouvra suffisamment ses forces pour se promener et célébrer la messe ; il exprima même le désir de visiter une mission de sauvages Cowichans, pour laquelle il avait toujours montré un amour de prédilection.

A son arrivée en cet endroit, l'on comptait sur une guérison certaine ; mais, au bout de quelques jours, il fut surpris par une autre attaque presque aussi violente que la première.—Le prêtre

de cette mission et dix sauvages, jeunes et vigoureux, transportèrent Mgr Demers dans le meilleur canot qu'il purent trouver, et, à force de rames, arrivèrent en un jour et une nuit à Victoria. Dès ce moment, il n'y avait plus d'espoir, et son entourage dut se préparer à la douloureuse séparation. La patience et la résignation, avec lesquelles Mgr Demers supporta les souffrances de sa longue maladie de cinq mois, furent un sujet profond d'édification suprême pour tous. Le caractère bouillant et impétueux du missionnaire avait disparu, la nature faisait place à la grâce, et pas une plainte, pas un murmure ne s'échappa des lèvres d'un malade dont la vie pouvait être appelée un véritable martyre.

Enfin, le vingt-un juillet 1871, à trois heures du matin, après de fréquentes invocations aux saints noms de Jésus et de Marie, à la bonne Ste-Anne et à son Ange gardien, le premier évêque de Vancouver rendit son âme à son Créateur.—Le premier août, les dépouilles mortelles du défunt furent solennellement enterrées dans la cathédrale par Mgr d'Herbomez, Vicaire Apostolique de la Colombie Anglaise, qui chanta le service.

Toutes les personnes les plus considérées de la ville (de plusieurs dénominations religieuses) voulurent, par leur présence, honorer ses obsèques. Son corps, placé dans un caveau, sous le sanctuaire de l'église, y resta jusqu'en 1885. Puis on le transporta dans le caveau de la cathédrale provisoire qui avait été bâtie au centre de la ville. De là on le transféra, en 1894, dans celui de la cathédrale actuelle, laquelle rivalise en beauté avec les églises de l'Est et est considérée comme la plus belle de toute la côte du Pacifique et coûte environ $80.000.

Monseigneur Blanchet perdait en lui son compagnon de voyage de 1837, l'île de Vancouver un zélé et vaillant missionnaire, l'Eglise un pieux et saint évêque, la paroisse de Saint-Nicolas une de ses gloires les plus brillantes et celui de ses enfants qui, jusqu'ici, s'est élevé au plus haut dégré de l'échelle sacerdotale, l'épiscopat.

Considérations générales.

Mgr Demers était une nature ardente, un caractère de feu ; il avait un cœur d'or et une sensibilité d'enfant.

Bon, généreux, affable, sa franchise ne pouvait souffrir la dissimulation.

Dans son humilité, il ne voyait pas le bien qu'il faisait et répétait souvent : "Que fais-je pour vous, ô mon Dieu ! " Sa vertu caractéristique était la simplicité. Les protestants comme les catholiques qui l'ont connu vénérent encore sa mémoire, en rappelant les qualités qui le distinguaient. Il s'occupa, jusqu'à ses derniers moments, de ses travaux et de ses œuvres, et pour cela il choisit pour son successeur le Révérend Père Seghers, sur qui il avait fondé de grandes espérances qui ne furent point déçues, comme l'avenir l'a prouvé, malgré sa mort tragique et sa brillante carrière hélas ! trop vite interrompue.

Il prêchait admirablement bien en sauvage, et quoiqu'il n'eût pas brillé dans ses classes au Séminaire, il avait une facilité qui tenait du merveilleux pour apprendre les différentes langues sauvages des pays qu'il a évangélisés.

Il en parlait sept ou huit avec une pureté extraordinaire.

Mgr Demers a laissé un recueil de cantiques et un vocabulaire en langue Chinook : il avait composé ces ouvrages dans les premières années de ses missions.—Au cours de l'un de ses voyages en Europe, il avait assisté au troisième congrès de Malines, où il prononça un remarquable discours.

Sa pénétration d'esprit était très-vive, sa mémoire des plus heureuses et servie par la sûreté du jugement : ces deux facultés s'équilibraient. Imaginez un tel tempérament, un tel caractère, et un tel cœur au service du Bon Dieu chez les sauvages de là-bas, et vous aurez une faible idée des prodiges que ses vertus opéraient.

L'une des trois premières Sœurs venues de Lachine, qui a survécu à Mgr Demers, affirme qu'elle a obtenu un miracle par son intercession.

Il s'était fait charpentier, menuisier, maçon, forgeron, etc : c'est ainsi que, dans les premières années de son ministère, tout en apprenant les différents dialectes, il construisait de ses propres mains, églises, maison, en un mot tout ce dont il avait besoin.

Au physique, taille moyenne; teint animé, œil vif, cheveux légèrement frisés; très-fort et d'une santé robuste, malgré les fatigues et les infirmités. Le tableau à l'huile de Mgr Demers, qui se trouve dans la sacristie de la paroisse de St Nicolas, paraît être un portrait bien fidèle de sa personne.

Partout et toujours, dans les moments même les plus difficiles, il se montrait de bonne et aimable compagnie (1), jovial, cordialement attaché à ses amis. (2)

Sous le rapport religieux, il portait à sa fa-

---

(1)—Dans ses visites à St-Nicolas, pour égayer ses parents et les principaux de la paroisse qui se réunissaient autour de lui, il ne croyait pas déroger à sa dignité épiscopale, en s'asseyant par terre, mangeant comme ses sauvages, chantant leurs cantiques, imitant leurs singeries etc.

(2)—Parmi ses amis brillait au premier raug M. Faucher, ancien curé de Lotbinière.

Tous ceux qui l'ont connu savent que M. Faucher joignait à un zèle sans bornes, servi par une piété tendre et solide, un fond de gaîté qui lui faisait trouver moyen de s'égayer dans les circonstances souvent les plus sérieuses. Quelqu'un lui faisant un jour la remarque que presque tous les sujets lui fournissaient ainsi l'occasion de rire: "Eh! quoi, reprit-il, ne faut-il pas porter gaîment son fardeau? N'est-ce pas un moyen de trouver la charge moins lourde que de rire en la portant? D'ailleurs, la gaîté sert souvent à nous tirer de pas difficiles."

mille un intérêt tout particulier, et il avait l'âme toute embrasée de l'amour de Dieu et du salut de ses frères. En voici une preuve frappante consignée dans une lettre que nous reproduisons : (1)

Bien cher cousin,

" Je suis heureux qu'il y ait tant de vocations religieuses dans la famille. Je félicite vetre frère d'avoir déjà deux de ses filles à l'ombre du cloître, et éloignées d'un monde corrompu et corrupteur. Ah ! comme notre bonne vieille grand'-mère, si quelque chose peut ajouter au bonheur dont elle jouit dans le ciel, doit se réjouir de voir un si grand nombre de ses descendants embrasser la vie sacerdotale et religiense !

" Oh oui ! sans doute, elle voit ses prières exaucées, au delà de ses espérances ; car vous savez qu'elle priait constamment pour qu'il y eût des prêtres dans sa famille. Vous savez, de plus, qu'elle avait l'extrémité des doigts durcis, à force de dire des chapelets à cette intention. Cependant, quoiqu'elle ait dû être conduite au ciel

(1)—Lettre adressée, en 1865, au Rév. M. Desrochers.

par toutes les âmes qu'elle a délivrées du purgatoire, par tant de messes qu'elle faisait dire pour elles (c'était, comme vous le savez, sa dévotion par excellence,) elle a, comme mes autres ancêtres, tous les jours, une place dans mon *memento.* Et quoi de plus juste d'ailleurs ?

" Oh ! comme ils étaient bons, les gens du bon vieux temps ! Quelle foi simple, mais robuste, ils avaient !

" Mais, hélas ! il faut bien l'avouer, il n'en est plus ainsi pour un grand nombre, dans ce siècle de lumière et de progrès (matériel) !

" Malgré les préjugés de nos frères séparés, et les obstacles que je rencontre sur ma route, je puis dire, à la gloire de notre sainte religion, que l'Evêque catholique de Vancouver est plus respecté par tous les hommes des différentes croyances que l'Evêque et les ministres protestants de toute dénomination, etc.

Oremus pro invicem.

Votre ami,

† MODESTE, Evêq. de Vancouver.

Dès 1857, dans une autre lettre adressée au même M. Desrochers, l'évêque de Vancouver prédisait un fait qui, alors, pouvait passer pour un rêve de visionnaire, mais dont la réalisation anticipée a jeté la surprise même chez les esprits les plus clairvoyants. " Attendons un peu, disait-il, bientôt nous aurons le plaisir de voir une voie ferrée traverser les Montagnes Rocheuses, et alors non seulement nous pourrons correspondre plus souvent, mais encore nous aurons la douce satisfaction de nous revoir dans ce bas monde. "

Qu'il se serait réjoui, ajoute un biographe, ce grand patriote, ce véritable ami de son pays, s'il avait pu être témoin de l'annexion de la Colombie Anglaise à la Puissance du Canada ! Quel avenir de progrès il aurait vu pour la religion dans ce fait tout matériel ! Mais Dieu, qui a voulu lui laisser tout le mérite des immenses sacrifices qu'il s'était volontairement imposés pour l'amour de lui, s'est hâté de le retirer de cette vallée de larmes, au moment où le ciel allait devenir plus serein, et où les commodités de la vie allaient devenir d'un accès plus facile.

Non, non, les joies de ce monde, le bonheur temporel ne sont pas pour les élus, les amis de Dieu. Pour eux, les croix, les contrariétés, les humiliations, etc.

Monseigneur Demers fit preuve d'un tact si parfait en traitant avec les différentes tribus sauvages, et avec les membres des autres dénominations religieuses qui s'étaient implantées dans le pays, que non-seulement il vécut toujours en bonne intelligence avec elles, mais encore fut toujours estimé et honoré d'elles. De là cette habileté dans le gouvernement de son diocèse, qu'il administrait avec une égale réussite en temps de difficultés comme en temps de paix, maniant si sagement tous les esprits, disposant si bien toutes choses que le succès couronna presque toujours ses sages prévisions et qu'il sut asseoir sur une base vraiment solide cette Eglise dont il fut lui-même la pierre fondamentale.

On ne saurait trop louer sa haute intelligence dans la conduite des affaires. S'il s'agissait d'un mal à empêcher, il n'écoutait point l'ardeur d'un zèle irréfléchi qui, en se précipitant, recule le succès plu-

tôt qu'il ne l'avance : il prenait le temps de peser mûrement devant Dieu les meilleurs moyens à employer, et était attentif à ne rien compromettre par une parole ou une démarche imprudente. Aussi choisissait-il avec grand soin le moment et la manière d'agir ou de parler, " afin de ne pas faire de fautes en s'opposant aux fautes." Et c'est ainsi que son zèle, infatigable dans son activité, parceque la charité l'animait, n'était pas moins modéré dans ses effets, parceque la prudence le réglait.—Si c'était une difficulté pratique à résoudre, il l'étudiait avec la patience de la réflexion et lui donnait toujours une solution aussi judicieuse que solide. De toutes parts l'on avait recours à lui ; on voulait avoir son avis dans les affaires importantes ; on l'établissait juge des différends. Et la preuve en ressort clairement dans son travail de réhabilitation des mariages, dans le règlement des différends sans nombre que les sauvages se suscitaient, soit entre tribus, soit entre eux-mêmes, ou bien dans ces querelles presque journalières qui s'élevaient au sein des familles. Il se faisait amener ces pauvres misérables, leur inculquait l'horreur de la laideur du vice, et, avec une prudence merveilleuse, il les

décidait de rompre les liens qui les retenaient loin du devoir et de la vertu.

"J'ai toujours admiré, nous disait un témoin d'une partie de sa vie, la grandeur et l'excellence de sa prudence qui faisait converger toutes ses œuvres vers la plus grande gloire de Dieu, la conversion de ces pauvres âmes, l'exaltation de la foi, et le bon gouvernement de son diocèse. C'était une prudence qui prenait sa source dans l'esprit de Dieu et usait de moyens pleins de charité et de bénignité avec une si grande paix intérieure et extérieure que, malgré ses continuelles occupations, jamais il ne s'empressait ni ne se troublait".—En un mot, on aurait dit qu'il lisait dans l'âme de ces barbares, comme dans un livre et à ciel ouvert, et il faudrait reproduire toutes ses lettres pour montrer toute sa prudence dans la direction des âmes, pour faire voir avec quelle adresse il savait approprier ses conseils et son langage à toutes les situations et à tous les caractères.—Ajoutons à cet esprit de prudence son humilité, sa foi, son espérance, sa confiance en Dieu, sa conformité à sa volonté, sa charité, sa douceur, son zèle, son humilité, sa patience et son égalité d'âme.

Il avait pris pour modèle le grand Apôtre des Indes, Saint-François Xavier, et, tout sa vie, il sut fidèlement marcher sur ses traces.

Comme le ciel a dû se réjouir au moment où l'âme de ce saint missionnaire, chargée de tant de mérites et de sacrifices, est arrivée au séjour des bienheureux !

Comme ils ont dû accourir à sa rencontre, les milliers d'enfants et d'adultes qu'il avait sanctifiés, en les purifiant dans les eaux sacrées du baptême, en les nourrissant des autres sacrements de l'Église !

Vénérons une tombe qui renferme des restes si précieux, et sachons nous édifier au souvenir de toute une existence écoulée dans la pratique de toutes les vertus, et la privation de toutes les jouissances que la nature peut réclamer à juste droit. Et si, plus tard, nous avons la faveur de diriger nos pas vers les rivages de Vancouver, faveur déjà partagée par quelques-uns des nôtres (1), nous y apprendrons à tout

(1).—Eugène et Jos. G. Croteau, établis là depuis quelques années, et quelques autres de St-Nicolas.

sacrifier pour Dieu auprès de la dépouille mortelle de celui qui a fait le sacrifice de ses parents, de ses amis, de son pays, pour arracher aux ténèbres de l'idolâtrie ces peuples qui lui étaient complètement étrangers.

" Il semble, écrivait un jour Ozanam, il semble que le *vent impétueux* qui se fit dans le cénacle, au jour de la Pentecôte, recommence à souffler sur le monde chrétien. Les vocations se manifestent plus nombreuses. Le sacerdoce et les ordres religieux ressentent un entraînement irrésistible vers ces combats héroïques qui étonnent la mollesse et la lâcheté de nos jours. Jusqu'à quand trouvera-t-on plus facilement des hommes disposés à aller chercher des âmes jusqu'aux extrémités du monde, que les deniers nécessaires pour payer leur passage sur le pont d'un navire, ou leur pain sous la tente ? Au milieu des mouvements qui agitent les esprits et les empires, qui rapprochent les distances, et rétablissent pour ainsi dire toutes les communications de la famille humaine, on croit voir se dérouler un dessein miséricordieux de la Providence pour la conversion de l'univers. Le salut des

infidèles serait-il retardé par l'indifférence des chrétiens ? Il faudrait pourtant se souvenir que la cause dont il s'agit est toujours la nôtre, et que la lutte de l'idolâtrie et du christianisme n'est pas achevée. Le paganisme n'a jamais entièrement disparu parmi nous, ni des opinions, ni des mœurs ; et qui sait si les victoires de la Foi en Orient ne lui ramèneraient pas un règne plus glorieux dans notre vieille Europe. "(1)

Puisse la paroisse de Saint-Nicolas fournir encore, à l'exemple du grand évêque Demers, de nombreux missionnaires pour la conversion des infidèles en proie à l'erreur et au vice dans les diverses parties du monde où la civilisation chrétienne n'a pu pénétrer jusqu'à ce jour !

C'est le vœu que nous formons en terminant cette trop courte étude.

N.-B.—Pour ce travail, nous avons consulté les lettres de Mgr Demers, une petite biographie anonyme, la "*Catholic Sentinel*" de Portland, Orégon, et nous avons surtout recueilli ce que la tradition et les té-

(1).—Par ses écrits, Frédéric Ozanam contribua beaucoup à l'œuvre la propagation de la Foi.

m ns oculaires de St-Nicolas ont su précieusement conserver. Nous avions espéré nous procurer copie des lettres pastorales et mandements du saint évêque et de les analysor ; malheureusement, ces documents ne nous ont pas été remis.

GÉNÉALOGIE DE MGR DEMERS.

(marié)

I. Jean 1654—Jeanne Redié.

II. Eustache 1694—Marie Dubois.

III. Michel–1733-Marguerite Gagnon(Château.)

IV. Michel—1766—Marie Aubin (St-Antoine.)

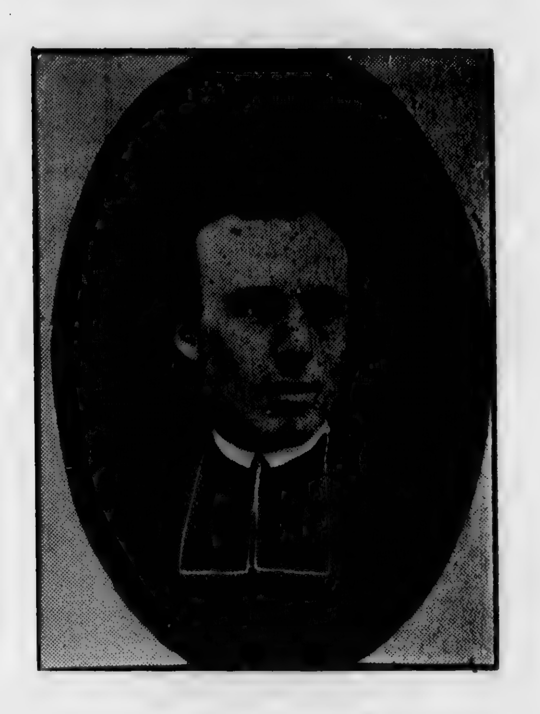
V. Michel—1805—Rosalie Foucher.

V. Modeste né en 1809, le 11 Octobre.

L'Abbé JAMES PATRICK SEXTON

NÉ LE 8 JANVIER 1845.

DÉCÉDÉ LE 21 AOUT 1885.



L'ABBÉ J. P. SEXTON

L'ABBÉ J. P. SEXTON.

J'ai vu les prévaricateurs de votre loi, et je séchais de douleur, parce qu'ils n'ont point gardé vos paroles.—Ps. 118.

Le Révérend M. James Patrick Sexton naquit à Saint-Nicolas, le 8 janvier 1845, de feu John Sexton, marchand de la localité et de feue dame Bridget Peebles, tous deux nés en Irlande, le premier dans le comté de Queen et la seconde dans celui de Donegal.

Il fit ses études au Séminaire de Québec, et fut ordonné prêtre le 26 mai 1872. Le premier juillet de la même année, il était nommé vicaire à St-Roch de Québec, position qu'il a occupée jusqu'à sa mort. M. Sexton était en outre chapelain de l'Hôpital de la Marine.

Il racontait que sa vocation à la prêtrise se décida d'une manière remarquable. Il assistait à l'ordination de Mgr Benj. Paquet, ordination qui avait lieu à l'église paroissiale de St-Nicolas, lorsqu'il se sentit tout-à-coup appeler d'une manière irrésistible à l'état ecclésiastique, et jamais depuis il n'eut d'hésitation sur la vie qu'il devait embrasser. C'est à la suite de cet évènement qu'il demanda son entrée au Séminaire de Québec; et telle fut son ardeur à apprendre qu'ignorant le français, lors de son admission, il s'exprimait avec pureté en cette langue au bout d'un an.



M. Sexton est mort depuis sept ans, mais son souvenir vit encore au sein du populeux faubourg que, pendant treize ans, il a édifié par le spectacle de ses qualités et de ses vertus.

La santé de ce digne prêtre était si délicate qu'on peut dire qu'il a été malade tout le temps qu'il a passé dans le ministère; mais l'énergie de son caractère suppléait à la faiblesse de son tempérament, et Dieu seul sait la somme d'ou-

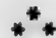
vrage qu'il a su dépêcher dans une existence aussi courte. Un trait fera mieux apprécier la force de ce caractère. En 1874, une maladie grave le força à se retirer à l'hôpital où il passa cinq mois. L'opinion générale était qu'il devait mourir. Son état inspirait de telles inquiétudes, qu'une consultation de médecins eut lieu. Tous reconnurent d'une manière indubitable les symptômes de la phthisie pulmonaire ; on lui fit part de la gravité de son état. "Eh ! bien, dit-il en se redressant sur son lit, puisqu'il faut mourir, je retourne à St-Roch, je veux mourir le harnais sur le dos."

***

M. Sexton était d'une grande dévotion pour les âmes du Purgatoire. C'est à sa suggestion que furent institués à St-Roch les services du mois des âmes. Tous les soirs, il prêchait à ces exercices, et ses appels à la piété en faveur des morts étaient si entraînants qu'ils produisaient des résultats inespérés. Une foule recueillie se pressait chaque soir autour de la chaire sacrée ; tous les matins, les fidèles encombraient la sain-

te table et les quêtes du mois de novembre pour messes de *requiem* dépassaient une moyenne de vingt piastres par jour.

C'est encore sa dévotion pour les âmes souffrantes qui lui faisait prôner avec un zèle si efficace la pratique des communions hebdomadaires et quotidiennes. C'est enfin cette même dévotion que lui fit établir dans cette paroisse les services publics du chemin de la croix, et Dieu seul connait le trésor d'indulgences que son ingénieuse charité a su mettre à la disposition de la miséricorde infinie.



" Laissez les enfants s'approcher de moi."—Marc. 10. 14.

M. Sexton portait également le plus grand intérêt à la jeunesse. Au moyen de ses économies et de ses quêtes, il avait fondé une bibliothèque de livres de classe, et il en prêtait les volumes aux écoliers. Lui-même trouvait le moyen d'en faire étudier plusieurs à sa chambre, leur exemptant ainsi deux à trois années de Séminaire. Au moment où la maladie le força à laisser le ministère, il en avait encore un certain nombre sous ses soins. Il n'abandonnait pas ses élèves. Lors-

qu'il les jugeait suffisamment préparés pour entrer au Séminaire il s'intéressait à leurs études, les aidait de sa bourse, souvent payait leur contribution mensuelle, et s'occupait même de leur procurer des amusements.

Ce n'est pas seulement les élèves qui étaient l'objet de sa sollicitude. Quelqu'extraordinaire que puisse paraître le fait, M. Sexton connaissait la plupart des enfants de la paroisse de St-Roch, causait au besoin avec tous, ne leur ménageait ni les conseils ni les réprimandes. Que de fois, par exemple, n'a-t-il pas conduit à sa mère un enfant surpris en mauvaise compagnie, ou proférant quelques paroles malhonnêtes ! Cependant il savait se faire aimer de tous, à ce point que tous les enfants couraient après lui. L'on rapporte que, lors de la première communion, presque tous voulaient l'avoir pour confesseur.

***

Ses sermons ne brillaient pas par les grands mouvements oratoires, mais étaient toujours intéressants et touchaient aux sujets les plus pra-

tiques. Ce n'est pas de lui qu'on eût pu dire qu'il hésitait à stigmatiser les abus par crainte de l'opinion. Quand son devoir l'exigeait, il les dénonçait avec une franchise, une virulence qui étonnait et qui aurait dû lui faire bien des ennemis, si son zèle infatigable ne les eût désarmés. Il n'avait pas cette éloquence qui porte un auditoire à admirer, à applaudir, en retour il avait l'art de rendre sa prédication efficace. Il savait émailler ses discours d'une foule d'anecdotes bien choisies et qui gravaient dans l'esprit du peuple les enseignements qu'il donnait.

Jamais il ne refusait de parler en faveur d'une bonne œuvre, et le concours de sa parole était toujours assuré à ceux qui le réclamaient. Il nous semble que c'est surtout dans les réunions limitées que sa parole avait un champ propice.

Devant un auditoire restreint, il devait moins souffrir de la faiblesse de sa poitrine et son cœur s'épanchait avec plus de facilité.

***

Et quel cœur de prêtre et de père il avait, quelle

âme aimante et sensible !—Témoin, cette circonstance où, dans la petite chapelle du cloître où il est mort, il célébrait la messe patronale d'une société particulière. Au sermon, il invitait chaleureusement, suivant son habitude, tous les assistants à communier. Et quand, à l'issue de la messe, il vit tout son auditoire se lever et s'approcher de la sainte table, l'émotion le gagna à ce point qu'il termina l'office, pleurant comme un enfant.

Quelle preuve citerons-nous encore de l'extrême sensibilité de son cœur ? Quand, la nuit, on le démandait auprès d'un malade souffrant de la poitrine, il était tellement impressionné que, sa prédisposition aidant, il ressentait lui-même les mémes douleurs et passait le reste de la nuit dans l'insomnie. Que de fois alors n'a-t-il avoué à son directeur de conscience avoir tellement souffert qu'il avait pensé mourir ! Cependant il était toujours prêt à répondre au premier appel, déjouant bien souvent les ruses que ses confrères employaient pour lui alléger les charges excessives de son ministère.

***

"Heureux celui qui comprend les besoins du pauvre et de l'indigent."—Ps. 40.

Son infatigable dévouement pour les malades, son zèle pour secourir les misères physiques et morales de notre pauvre humanité—que de chapitres il y aurait à écrire sous cet entête ! C'est au chevet du mourant, au grabat du pauvre qu'il eût fallu le voir pour l'apprécier. Comme il savait faire valoir les consolantes vérités de notre foi ! Comme il savait alléger les souffrances du mourant par l'espérance du bonheur futur !

Puis, que de ménages troublés où il a su faire descendre la paix et rétablir l'harmonie ! Quel charme adoucissant il savait appliquer sur les blessures les plus cuisantes ! Que de situations équivoques il a su régulariser ! Car c'est à lui surtout qu'on avait recours en ces circonstances. Pourtant, là non plus, il ne ménageait pas les avis, les reproches et les réprimandes ; mais il était si zélé, d'un abord si facile, et ses remarques étaient dictées par un si grand amour du prochain !

M. Sexton joignait à toutes ces vertus une incomparable humilité. Tout en son extérieur

respirait cette vertu si rare et il semblait ignorer qu'il pût être de quelque utilité. Les témoignages de gratitude que ses services provoquaient le mettaient dans la confusion et il était ingénieux pour reporter sur d'autres épaules le mérite de ses œuvres. Soumis à son curé qui avait été pourtant son ami de classe, il connaissait les égards qu'il lui devait. Il prenait ses conseils comme ceux d'un supérieur et mettait ses désirs à exécution avec un tel entrain qu'on était porté, trop peut-être, à croire qu'il suivait ses propres inspirations. M. Sexton savait obéir à son chef de file plutôt que de suivre ses propres volontés. Cette humilité dont M. Sexton avait donné tant de preuves de son vivant l'a suivi jusqu'à la mort, lui qui a voulu que son service fut chanté dans l'humble chapelle de l'hôpital de la Marine(1), loin de toute cette pompe, de toutes ces manifestations, dont la reconnaissance publique eût entouré ses funérailles au sein de sa paroisse.

---

(1).—Cet hôpital était alors celui des marins et on y recevait quelques malades particuliers.

***

" La charité de Jésus-Christ me presse, "2. Cor. 5. 14.

Parlerons-nous maintenant de sa charité ?

M. Sexton, comme on le sait, appartenait à une famille comparativement aisée et jouissait comme chapelain de l'hôpital de la Marine d'un revenu supérieur à celui des autres vicaires, et cependant il semblait plus pauvre que tous. Nous avons vu l'aide qu'il donnait à un certain nombre d'écoliers pauvres, mais là ne se bornaient pas ses charités. Le ministère du prêtre le mettait en rapport avec bien des misères. C'est dans ces occasions que se fondaient les épargnes de M. Sexton. Mais si ces ressources qui, somme toute, étaient encore modestes ne lui permettaient guère de donner autant que son cœur l'eût désiré, en retour, comme il aimait les pauvres, et comme il se sentait à l'aise au milieu d'eux ! Aussi, il n'a pas voulu les abandonner même après sa mort, et c'est au milieu d'eux, au cimetière des pauvres de l'hôpital de la Marine qu'il a voulu dormir son dernier sommeil.

Malgré la faiblesse de sa santé et les soucis d'un ministère accablant, ce prêtre courageux savait encore trouver des loisirs pour s'occuper

des œuvres utiles à St-Roch. L'Union St-Joseph, pour ne citer que cette association, se plaisait à reconnaître qu'elle devait beaucoup de sa prospérité à l'activité et aux lumières de son zèlé chapelain.

***

Ce prêtre si zèlé, si rigide même quand il s'agissait du salut des âmes ou de la gloire de Dieu, redevenait dans la vie privée l'homme de l'abord le plus facile, le compagnon le plus aimable. Ses amis se rappelleront longtemps cette figure toujours souriante, cet esprit prime-sautier, ces reparties promptes, vives et railleuses, même aiguisées et mordantes parfois, tout en conservant une allure doucereuse.

Il avait le coup d'œil sûr et une mémoire surprenante des physionomies. S'adonnait-il à passer devant un groupe, il avait vu et reconnu tout le monde. Si parfois une figure nouvelle frappait ses regards, il savait le lendemain à qui l'attribuer. Cette connaissance remarquable qu'il avait de la paroisse s'étendait à la manière de voir, de penser et d'agir presque de chacun et

rendait singulièrement efficace l'exercice de son ministère. Il savait ainsi les abus contre lesquels il fallait tonner, les coins où le besoin du prêtre ou d'un balai plus vigoureux se faisait sentir, et il pouvait agir en conséquence. Il connaissait aussi quelles étaient les âmes charitables, quels étaient ceux sur lesquels il pouvait compter pour le soutien des œuvres, et quel service il en pouvait tirer.

Sans gêne, sans cérémonie dans ses manières, il avait bien vite trouvé un prétexte pour s'insinuer dans une famille, pour porter un conseil à une mère trop faible, pour faire une remontrance à un jeune homme qui s'oubliait. Franc et libre dans son parler, ne déguisant jamais sa pensée, qu'il exprimait parfois même avec un peu de rudesse, il avait l'art de conserver l'estime des gens à qui il adressait les reproches les plus amers. " Il ne ménage pas son monde, disait-on, mais il est si zèlé ."

M. Sexton se distinguait encore par une remarquable ponctualité, par une surveillance extrême dans les détails, et par cet esprit d'ordre qui est l'indispensable qualité de tous ceux qui

veulent bien remplir leur existence. Préposé au chœur de St-Roch, il se trouvait là au milieu de cette jeunesse qu'il chérissait. Il veillait avec une sollicitude paternelle sur la conduite des enfants de chœur, sur leur assistance aux offices, leur bonne tenue dans l'église, et son œil vigilant ne laissait rien d'inaperçu.

***

M. Sexton était aimé comme le sont bien peu de pasteurs. On en a la preuve dans le nombre considérable de prières qui furent faites pour son rétablissement, dans les présents qu'on lui offrit jusque sur son lit de mort, dans ces députations qui insistèrent pour pouvoir faire quelque démonstration à ses funérailles, dans ce nombre extraordinaire de pénitents qui encombraient son tribunal. Hélas ! il mourut jeune, ce prêtre devoué et plein de zèle, cet ami d'enfance et de collège que nous avons tant de plaisir à louer! Attendue depuis longtemps, cette mort arriva dans la soirée du vendredi, le 21 août 1885. Toutefois, ses amis en furent encore surpris, tant on se résigne difficilement à la mort d'un ami.

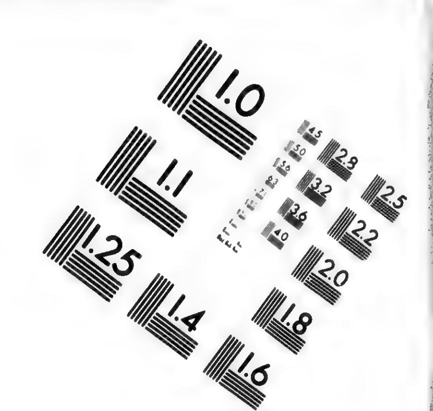
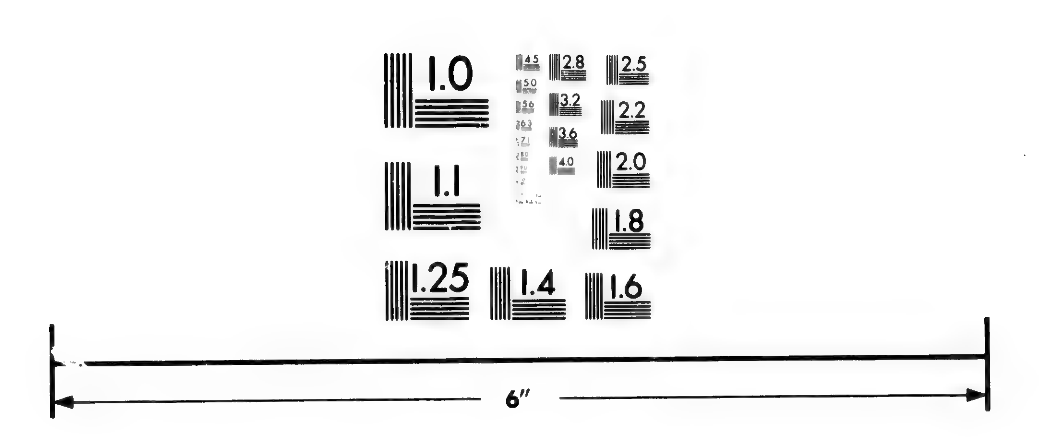


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

Quant à lui, miné par la maladie depuis longtemqs, il avait fait son sacrifice de longue date.

Il accueillit la mort comme un ami qui rend la liberté. " Je ne comprends pas, disait-il; j'ai pourtant péché comme les autres, et je n'éprouve aucune crainte. J'ai une confiance infinie en la miséricorde de Dieu."

Le suprême Dispensateur ne voulut pas prêter l'oreille aux supplications faites pour le rétablissement de sa santé, mais il changea en consolations pour ses derniers instants la grâce demandée. Sans doute aussi, ces âmes bienheureuses, dont son zèle avait hâté la délivrance, veillèrent sur ses derniers moments, le couvrirent de leurs ailes et éloignèrent de sa couche les angoisses ordinaires de la mort.

Que les habitants de Saint-Nicolas sachent se rappeler l'intérêt tout particulier qu'il portait à sa paroisse natale; cet esprit de douceur et d'onction qu'il témoignait à tous; cette éloquence convaincue, tendre, venant du cœur, qui caractérisait les trop rares instructions que, dans le cours de ses visites chez son père, il leur donna;

cette affection toute particulière qu'il montrait aux enfants, à tous ses amis d'adolescence et de jeunesse. Et, chaque année, au retour des longues soirées de novembre, lorsqu'ils offriront au Ciel leurs prières pour leurs parents, leurs amis et leurs co-paroissiens, qu'ils pensent à celui dont la voix fut toujours si éloquente en faveur des défunts. Cette preuve qu'ils ne l'ont pas oublié ira sans doute réjouir son âme dans les demeures éternelles, là où la prière seule se fait entendre et où les démonstrations humaines n'ont plus d'écho.

Qu'ils prient et qu'ils sollicitent, par son intercession, le juge suprême de retirer ceux qui leur sont chers de ces flammes du Purgatoire, dont il savait faire une si émouvante peinture, se rappelant en cela la parole des Machabées:

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts. (2 Mach. XII. 46.)

L'abbé L. AMATEUR OLIVIER, Ptre

Professeur de Belles-Lettres au

SÉMINAIRE DE QUÉBEC



L'abbé L. A. OLIVIER

L'Abbé L. A. Olivier, Ptre, Professeur au Séminaire de Québec. Né le 29 mars 1859. Ordonné prêtre le 13 juin 1856, et décédé a l'Hopital-Géneral de Quebec, le 14 octobre 1889.

L'homme aimable à la société sera plus ami qu'un frère. (Eccl. XVIII, 24.)—

Ces paroles de l'Ecclésiastique s'appliquent d'une manière frappante au caractère du jeune professeur de belles-lettres dont le Séminaire de Québec pleurait la perte prématurée dans l'automne de 1889. Du reste, c'était chez lui une qualité héréditaire : car, la bonté, l'amabilité sont les traits distinctifs de cette brave et excellente

famille de cultivateurs qui s'est honorée elle-même en se faisant une gloire de l'art agricole qu'elle a toujours pratiqué avec un grand succès.

L'ancêtre, François Olivier, citoyen d'une haute respectabilité, se fixa à l'encoignure Nord-Est de la route Craig et du chemin de Vire-Crèpe, au même endroit où demeure aujourd'hui son petit-fils Basile. Le père Olivier fit à peu près comme tous les colonisateurs ; il établit ses enfants dans son voisinage le plus immédiat possible, gardant à la maison paternelle le cadet, Modeste, le seul qui lui survive aujourd'hui, et qui célébrait ses noces d'or, il y a deux ans. Tous, sans être fortunés, ont su acquérir une honnête aisance et se procurer les paisibles jouissances qui sont la juste récompense de l'énergique labeur de ce *préféré* de Dieu, l'homme des champs.

La famille Olivier revendique pour elle la gloire d'avoir envoyé à la défense du Saint-Siège l'un de ses membres, le seul représentant de la paroisse de Saint-Nicolas dans ce grand et mémorable tournoi du dévouement et de la foi.

Lors du départ du premier détachement des

Zouaves pontificaux en 1866, mon ami, le Dr. L. E. Olivier, était mon voisin d'études au Séminaire de Québec. La phtisie pulmonaire faisait à vue d'œil des ravages rapides sur sa constitution et personne ne semblait douter de l'issue fatale de la maladie.

Aussi, lorsque n'écoutant que son courage, ils le virent se décider à partir pour Rome, ses amis acquirent la certitude qu'ils ne le verraient plus. Et en lui serrant la main, après le chant du départ dans l'église de Notre-Dame des Victoires à la Basse-Ville, je me dis à moi-même que c'était entre nous un éternel adieu.

Mais la Providence veillait sur les défenseurs de son Vicaire ici-bas. La douce température de Rome et de bons soins amenèrent un rajeunissement de forces, une rénovation de tout le système, opérèrent en un mot une transformation complète chez le jeune zouave. Sa santé se rétablit : il servit bravement, et, lorsqu'il revint au pays, il put entreprendre et terminer avantageusement à l'Université-Laval son cours d'études médicales.

Il avait épuisé ses ressourcss pécuniaires et avait même encouru de fortes dettes ; mais ses sacrifices furent bien recompensés. Il s'établit à Saint-Ferdinand d'Halifax où sa clientèle devint très étendue et très lucrative. En 1878, il fut élu député aux communes pour le comté de Mégantic. Défait aux élections suivantes, et déjà malade, il mourut peu de temps après.

Il avait épousé, en premières noces, Mlle Pelletier, fille de M. Pelletier, riche marchand de St-Ferdinand d'Halifax, et, en secondes noces, Mlle Cormier, fille du sénateur Cormier.

Doué d'un bon jugement, M. Olivier ne brillait guère sous le rapport de l'éloquence. La Providence lui avait refusé ce don. En revanche, ses qualités du cœur et de l'esprit le faisaient aimer et rechercher de tous.

Né en 1848, il décédait en 188 à l'âge de ans. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Calixte de Somerset, au milieu d'un concours considérable de citoyens de toutes les parties de son ancien comté et des environs.

En présence de ce décès prématuré, quoique

prévu, et de tous ceux qui ont frappé la famille Olivier depuis quelques années, l'on peut affirmer que s'il est vrai de dire " que Dieu châtie ceux qu'il aime, " Polycarpe Olivier, le père du distingué professeur de belles-lettres, doit être sûr d'une grande place dans les largesses de ce Dieu puissant ; car il s'est vu frappé à coups redoublés dans ses affections les plus chères. Entrez dans le cimetière de St-Nicolas, vous y verrez quatre tombes : c'est la mère et trois de ses enfants, dont deux élèves du Séminaire de Québec, décédés au moment où ils allaient donner les plus belles espérances et les plus douces consolations à leurs parents, tandis que sous le parvis du sanctuaire un quatrième, le prêtre celui-là, repose en paix pour les bénir et partager avec eux les joies de l'éternel bonheur.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de nous étendre bien longuement sur la vie de l'abbé Olivier. Nous dirons seulement sa bonté, sa douceur, son amour du travail, sa saine appréciation du beau, du vrai et du bien, les qualités si délicates de son cœur et de son esprit. Pour cela nous reproduirons l'éloge académique qu'a

fait de lui l'abbé L. A. Paquet, éloge qui est bien au-dessus de ce que nous pourrions dire nous-mêmes. (1)

ELOGE FUNÈBRE

DE

L'ABBÉ L. A. OLIVIER

Prononcé à l'Université Laval, le vingt-deux juin 1890.

Monseigneur le Recteur, (2) Excellence, (3)

Mesdames et Messieurs,

Vous n'avez pu, sans doute, perdre le souvenir de l'émotion et de la tristesse qui envahirent toutes les âmes, lorsque le quatorze octobre dernier, après une alternative d'espérances trompeuses et de sombres pressentiments, éclata parmi nous la pénible nouvelle de la mort de monsieur l'abbé Olivier, professeur de Belles-Lettres au Séminaire de Québec. Cette mort inattendue était un coup de foudre. En enlevant

---

(1).—Pour plus de détails nous recommandons la brochure de l'abbé P. E. Roy, publiée en 1891.—La lecture en est très attrayante.

(2)—Mgr Paquet.

(3)—Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur Angers

tout-à-coup à l'estime de ses confrères et à la tendre affection de ses amis l'un des plus jeunes et aussi des plus dévoués professeurs de cette maison, elle creusait dans nos rangs un vide difficile à combler.

Rien, certes, n'a été plus propre à nous faire apprécier toute la grandeur de cette perte que le deuil profond où ce triste évènement a soudainement plongé, non-seulement les élèves du petit et du grand Séminaire, mais encore la jeunesse instruite et le public de cette ville. En effet, l'abbé Olivier, par les charmes de son esprit et l'aménite de son caractère, s'était créé un grand nombre d'amis, et son nom, bien connu, commençait déjà à exercer ce prestige salutaire qui s'attache naturellement, dans l'opinion des hommes, au talent que le travail honore et au mérite que la religion consacre. Qu'il nous soit permis ce soir de payer publiquement, de la part du Séminaire et de l'Université, un faible tribut d'éloges à la pure et touchante mémoire de celui qui fut pour nous tout à la fois un confrère, un collègue et un ami.

L'abbé Louis Amateur Olivier naquit à Saint

Nicolas, dans le comté de Lévis, le vingt-neuf mars 1859. Ses parents, ayant remarqué avec quelle ardeur le jeune Louis s'adonnait à l'étude et quel penchant secret semblait appeler son cœur vers le sanctuaire, l'envoyèrent à Lotbinière commencer son cours classique sous la direction du notaire Bédard. De Lotbinière, il passa au petit Séminaire de Québec, où, après de nombreux succès remportés en ses diverses classes, il termina ses études en 1882 avec le titre de bachelier-ès-arts. L'automne de la même année, le grand Séminaire lui ouvrait ses portes. Quatre ans passés dans le silence de la retraite et les travaux combinés de l'étude et de l'enseignement préparèrent doucement son âme aux saintes fonctions du sacerdoce, qu'il eut le bonheur de recevoir, le treize juin 1886, des mains de son Eminence le Cardinal Taschereau.

Nommé dans le même temps professeur de Seconde, après avoir rempli la charge initiatrice d'assistant-professeur en cette classe et en rhétorique, il ne tarda pas à faire paraître les brillantes qualités dont la nature l'avait doué pour l'enseignement littéraire. Aussi l'Université, dé-

sireuse de s'assurer le concours de son zèle, de son expérience et de ses talents, s'empressa-t-elle de lui conférer le titre de professeur de littérature française.

C'est au début de cette carrière, si pleine de promesses, qu'une maladie soudaine est venue le ravir aux succès du présent et aux espérances de l'avenir.

Nous devons répéter ici ce que disent nos Saints Livres de l'homme juste, frappé et enlevé à la fleur de l'âge. *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (Sap. IV.) Ayant vécu peu d'années, il a cependant fourni une belle et longue carrière. Tel a été, en effet, Monsieur l'abbé Olivier.

Pour juger, comme il convient, cette trop courte existence, il ne faut pas seulement considérer les œuvres qu'il a lui-même produites ou auxquelles il a pris part; il faut encore et surtout considérer les leçons qui se dégagent de sa vie, les exemples de travail, de dévouement et de vertu inséparables de sa mémoire et qui la rendront chère à tous les vrais amis de l'éducation et de la jeunesse.

Monsieur l'abbé Olivier personnifie, à nos yeux, le travail éclairé, ardent, persévérant, mis au service de la plus belle des causes, l'éducation.

Ecolier, on ne le vit jamais perdre en lectures frivoles, en passe-temps qui déroutent et paralysent l'esprit, ces moments précieux que l'homme doit employer à son perfectionnement. Docile aux enseignements et aux conseils de ses maîtres, il suivait sans dévier le sentier qu'on lui traçait, et ce sentier ardu, où s'exerçait son courage, devenait chaque année pour lui le chemin de la victoire. Il aimait, chérissait l'étude par plaisir et par devoir : par plaisir, sans doute, car elle répond à cette soif insatiable de connaître, qui est l'un des besoins les plus pressants de notre âme ; par devoir surtout, parceque c'est elle qui dispose l'homme à servir dignement les plus hauts intérêts de la société et de l'Eglise.

Ce qu'il était écolier, l'abbé Olivier le fut davantage encore, devenu séminariste.

Pénétré de l'esprit de son nouvel état, il savait allier aux plus sévères pratiques de la piété

chrétienne les travaux de l'enseignement et l'amour de la science sacrée. Combien il eût désiré concentrer toutes ses études sur cette science divine, et que de fois ne nous a-t-il pas exprimé son regret de ne pouvoir, à l'exemple de la plupart de ses confrères, tremper ses lèvres à la coupe des doctrines de Saint-Thomas ! Mais la voix de l'autorité l'avait appelé ailleurs, et ce n'est pas, disons-le, sans un vif sentiment de satisfaction et de bonheur qu'il vit s'ouvrir devant lui le champ si étendu, si beau et si séduisant des études littéraires.

L'enseignement est un apostolat.—Or, Dieu qui voulait, pour quelques années du moins, confier à notre ami l'exercice de ce ministère, l'avait fait apôtre, je veux dire l'avait doué des qualités maîtresses qui subjuguent en même temps l'esprit et le cœur des élèves. L'abbé Olivier sut bientôt conquérir une place distinguée au rang des professeurs.

Sans posséder une de ces intelligences vastes et transcendantes qui planent sur les sommets, il avait un goût sûr, un jugement droit, et ce qui lui manquait peut-être de facilité naturelle était

chez lui amplement compensé par la passion de l'étude et l'opiniâtreté du travail.

Chaque année voyait s'accroître le trésor de ses connaissances. En présence des beautés que lui révélait l'étude des lettres, il s'éprenait d'une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme : il savourait lui-même avec une joie extrême ces plaisirs élevés, et en classe, par sa parole chaude et persuasive, il les faisait passer dans l'âme de ses élèves.

Quelques écrits sortis de sa plume montrent suffisamment ce qu'on en pouvait attendre. Style correct, châtié, pur et élégant, pensées nobles et choisies, critique littéraire fine et délicate, tout cela faisait présager pour l'abbé Olivier un brillant avenir. Il était entré dans la collaboration du *Canada-Français*. Une conférence fort réussie sur le Marivaudage lui avait valu les suffrages d'un grand nombre de lettrés. Ses sermons, quoique rares, étaient goûtés des fidèles.

Mais c'est surtout en classe, dans sa chère classe de Seconde, que l'âme et le talent de notre jeune ami se révélaient tout entiers. Il y a dans

le dévouement et l'affection du cœur une force de persuasion que n'ont pas, à elles seules, les connaissances de l'esprit. La science du professeur a besoin de la bonté pour se frayer le chemin des âmes, surtout si ces âmes sont jeunes, inconstantes, sensibles aux moindres atteintes de la lassitude et de l'ennui. Or, j'en appelle ici au souvenir de ceux qui l'ont le mieux connu, j'en appelle au témoignage de tous ses anciens élèves, l'abbé Louis Olivier possédait un fonds inépuisable de bonté. Doux et ferme à la fois, indulgent sans faiblesse, patient et dévoué, il mettait dans ses procédés un tact et une bienveillance qui lui conciliaient tous les cœurs. Professeur exemplaire, il savait, par un bon mot, par un éloge mérité, recompenser le travail, comme il savait aussi, par cet accent de douceur dont il ne se départait jamais, faire accepter un reproche. Les jeunes gens allaient à lui, non-seulement comme à un maître, mais encore comme à un guide, un conseiller et un ami. Il est disparu, ce guide ; il est mort, cet ami ; mais les nombreux élèves qui, en suivant ses leçons, y ont puisé le goût et l'amour des lettres, mais les membres de la société littéraire des externes

qu'il dirigea trois ans avec un si grand zèle, tous ceux enfin qui, de près ou de loin, ont pu apprécier les qualités de sa nature, n'oublieront pas de sitôt cet esprit judicieux, ce caractère affable, ce cœur franc et loyal, cet éducateur aimant, généreux et sympathique de la jeunesse. Son souvenir parlera, comme il parlait lui-même, avec l'autorité que donne l'intelligence jointe à l'affection, au désintéressement et à la vertu.

J'ai nommé la vertu. L'abbé Olivier, en bon chrétien et en bon prêtre, avait compris que sans elle, sans cette force de l'âme qui élève nos pensées et sanctifie nos actes, le travail est un servage, la gloire humaine un piège ou une vaine chimère.

Habitué de bonne heure à ne rien négliger de ce que la foi demande, il mit à accomplir tous ses devoirs de prêtre cette ardeur et ce courage qui ne le quittait jamais. Pieux, charitable, plein de condescendance, modeste dans le succès, régulier dans sa vie, il offrait à ses confrères l'exemple de toutes les vertus. Il faisait saintement les actions ordinaires, et c'est en cela mê-

me qu'ont brillé de tout leur éclat l'énergie de sa volonté et le mérite de sa foi.

Aussi, quand vint l'heure des suprêmes adieux, quand il fallut s'arracher à des parents chéris, à des frères tendrement aimés, quand il fallut renoncer aux jouissances de l'étude et aux mille projets d'avenir que caresse instinctivement tout esprit jeune encore, actif et plein de sève, son âme se trouva prête. Un regard vers le ciel, un acte d'espérance et un élan d'amour divin suffirent pour opérer et consommer le sacrifice.

L'abbé Louis Olivier s'est endormi du sommeil des justes avec cette sérénité, cet entier abandon et cette soumission confiante aux ordres de la Providence, qui avaient été la règle et le principe de sa vie.

Nous savons que peu de temps avant sa maladie il avait résolu de traverser bientôt l'océan pour aller à Paris, foyer des lettres françaises, compléter ses études et mettre la dernière main à l'édifice de ses connaissances. Dieu ne l'a pas voulu : il ne lui a pas permis de réaliser ce rêve, mais en revanche et au lieu des parcelles de vé-

rité que l'homme ici-bas recueille avec tant de labeur, il lui a livré la vérité toute entière ; il l'a, nous en avons la ferme et douce confiance, appelé à jouir de l'éternelle vision d'une beauté qui ne connait ni ombre ni déclin.

L'Université Laval a perdu en sa personne un professeur distingué, la jeunessse pleure un ami, le clergé un saint prêtre.

C'est une fleur fraîchement éclose enlevée à la terre, mais, du moins, pour nous consoler, il nous en reste l'image, et nos cœurs en garderont l'inoubliable parfum. (1)

Citons, pour terminer, ce que dit un journal de ses funérailles.

FUNÉRAILLES. (2)

Les funérailles de M. l'abbé Ls. Olivier ont été d'un caractère des plus touchants.

Mercredi matin avait lieu à la chapelle du Séminaire de Québec un service pour le repos de l'âme de ce congréganiste.

---

(1)—L'abbé L. A. Olivier était le frère de M. Nazaire N. Olivier avocat, de Québec, et Professeur de Droit à l'Université Laval.

(2)—Extrait de l'"Union Libérale" du 18 Octobre 1882.

Le service fut chanté par le Rev. M. Labrecque avec MM. Bernard et Jobin comme diacre et sous-diacre.

La famille invitée assistait au service.

A midi du même jour un nombreux cortège de prêtres, de citoyens et les élèves du petit Séminaire de Québec allèrent chercher les restes du défunt à l'Hôpital Général pour de là se rendre à la Basilique.

La procession fut imposante. Tout le long du trajet les rues étaient bordées de gens, chapeaux bas et recueillis, devant ce mort qui passait.

A la Basilique, Son Eminence le Cardinal Taschereau chanta le libéra et de là le convoi funèbre se rendit à la Basse-Ville d'où le vapeur Pélerin devait transporter le corps à St-Nicolas. La procession se composait, sur ce dernier parcours, des élèves du grand et petit Séminaire, d'un grand nombre de prêtres, des professeurs de l'Université Laval et d'une foule considérable de citoyens.

Le corps universitaire assistait à la cérémonie, vu que M. l'abbé Ls. Olivier était professeur ti-

tulaire de littérature française et avait droit à l'hermine.

Dans toutes ces cérémonies le deuil était conduit par M. P. Olivier, père du défunt, MM. N. Olivier, avocat, et A. Olivier, ses frères.

Le service et les funérailles ont eu lieu jeudi matin à St-Nicolas.

Au moins deux cents personnes ont pris le vapeur Pélerin jeudi à huit heures du matin pour assister à ce service.

Voici quelques détails de la cérémonie :

Service chanté par Mgr B. Paquet.

Diacre.—M. J. H. Fréchette.

Sous-diacre.—M. Tancrède Paquet.

Porteurs des coins du poële : MM. A. Scott, L. A. Paquet, P. B. Garneau, A. Fiset, Eug. Roy, et G. Miville.

Les porteurs du corps : MM. Docteur Morin, Ignace Paquet, Jos. Méthot, Arcade Olivier, Chs Demers et Louis Desrochers, tous des principaux citoyens de St-Nicolas.

Prêtres présents à la sépulture, à part ceux plus haut mentionnés : MM. B. Robin, A. Bureau, L. H. Paquet, J. Ed. Roy, Ed. Pagé, Alf. Paquet, P. O'Leary, D. Pampalon, J. E. Feuiltault, E. Paradis, H. Gouin, O. Gagnon, J. D. Beaudoin, E. Maguire, J. A. Feuiltault, F. H. Laplante, H. Bernier, J. O. Langlois, P. Plante, E. Galarneau, A. Grenier, A. Angers, G. Têtu, P. Oreilly, A. Caron, A. Dion, MM. A. Boilard et J. Gingras, ecclésiastiques.

Toute la paroisse de St. Nicolas assistait aux funérailles. Et parmi les citoyens venus de Québec et d'ailleurs, nous avons remarqué : L'hon. Théo. Paquet, Docteur Guay, M. P., MM. Docteur Sinclair, notaire Boutin, Ed. C. E. Gauthier avocat, lieutenant-colonel Thomas Roy, Napoléon Cormier de Somerset, B. Letellier, avocat, F. LaRue, notaire, E. Paquet, William Carrier, Ferdinand De Varennes, Ernest De Varennes, Léon Carrier, Louis Carrier, Octave Demers, Oliva Demers, etc, plusieurs étudiants de Laval et élèves du Séminaire.

A l'orgue ont chanté M. l'abbé Beaudoin du

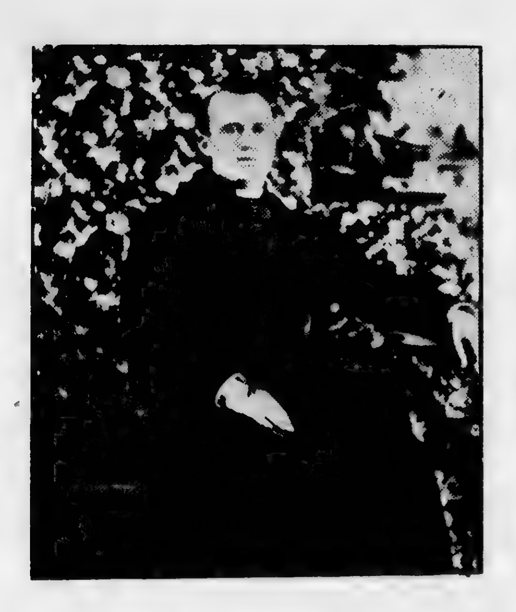
Séminaire, MM. Benjamin Paquet, Roberge, Paradis et quelques autres.

Avant le libéra, Mgr. Paquet a fait du défunt un éloge qui a ému les cœurs des parents et des amis dans cette nombreuse assistance. La sépulture a eu lieu dans l'église même. Il est le deuxième prêtre dont les restes reposent dans cette église.

L'Abbé LOUIS ALFRED DUBOIS

VICAIRE A LA CATHÉDRALE

DE SAINT-BONIFACE, MANITOBA.



L'ABBÉ A. DUBOIS

L'ABBÉ L. A. DUBOIS.

Le 13 mars 1891, les journaux annonçaient la mort de l'abbé Louis Alfred Dubois, Vicaire à la Cathédrale de St-Boniface, Province de Manitoba.

M. Dubois est né à Saint-Nicolas, en l'année 1860, du légitime mariage de Flavie Filteau et de Louis Dubois, cultivateur du troisième rang de la paroisse.

L'ancêtre de la famille, François Dubois, et sa femme, Anne Guillaume, venaient de St-Potent, Evéché de Brieux, en France, et le père de l'abbé Dubois est leur descendant à la sixième génération.

Dès l'âge le plus tendre, le jeune Dubois ma-

nifesta des dispositions très-prononcées pour l'état ecclésiastique, dispositions qui s'accrurent de plus en plus à mesure qu'il avançait en âge ; mais ses parents partageaient le sort de la plupart de nos cultivateurs canadiens ; leurs moyens étaient fort restreints, et cette raison obligea le jeune homme à retarder forcément l'accomplissement de ses désirs et à commencer ses études fort tard.

Cependant à force d'économie, de persévérance et d'énergie, la charité aidant, il termina ses études au Séminaire de Québec et offrit ses services à Mgr Taché, Evêque de St-Boniface, qui lui fit faire sa théologie au Grand-Séminaire des Trois-Rivières.

Après avoir reçu l'onction sacerdotale des mains de Mgr Laflèche, le 26 août 1888, dans cette dernière ville, il voulut célébrer ses deux premières messes à St-Nicolas, à l'église paroissiale d'abord, et ensuite à la chapelle de Notre-Dame-de-Grâces, en reconnaissance des bienfaits ineffables qu'il y avait reçus.

Quelques jours après, il disait adieu à sa fa-

mille et à ses amis qu'il ne devait plus revoir et partait pour l'exercice du saint ministère.

L'abbé Dubois fut successivement vicaire à St-Joseph et desservant à St-Pic, puis vicaire à la Cathédrale de St-Boniface. Partout il se distingua par sa douceur aimable, sa piété tendre et son zèle infatigable, mais il succomba victime de l'ardeur de ce zèle, atteint dans l'exercice de ses devoirs sacerdotaux par une maladie contagieuse (les fièvres typhoïdes)qui le conduisit au tombeau.

Mgr Taché pleura amèrement cette perte qui le privait des services d'un prêtre vraiment selon le cœur de Dieu, d'un apôtre rempli de charité, et tous les amis du digne prélat, spécialement le clergé de Québec et des Trois-Rivières, prirent part à cette peine d'autant plus vive qu'elle avait été précédée du décès d'un autre ouvrier attaché aux travaux évangéliques de ce vaste diocèse.

A Saint-Nicolas, la paroisse partagea la juste douleur de ses parents si éprouvés ; car il était devenu le meilleur soutien de son vieux père et de sa famille, auxquels il servait régulièrement une grande partie de ses minces revenus.

De leur côté, ses confrères de classe voyaient avec regret disparaître, à la fleur de l'âge, celui qu'ils avaient toujours aimé ; ils offrirent leurs plus sincères condoléances à sa famille et chacun d'eux s'empressa de faire dire une messe basse pour le repos de son âme, selon une convention arrêtée entre eux vers la fin de leurs études.

REV. LS. BENJ. DEMERS,

NÉ A SAINT-NICOLAS LE 5 JUIN 1838,

DECÉDÉ EN 1888.



RÉV. Ls. B. DEMERS

REVEREND L. B. DEMERS

Né à Saint-Nicolas, le cinq Juin 1838, il était fils de Modeste (Basile) Demers et de Christine Olivier. Son père était un hardi défricheur : en compagnie de Joachim Demers, cousin-germain de l'évêque de Vancouver, il pénétra le premier au cœur de la paroisse de Saint-Agapit, en remontant depuis le chemin Craig le cours de la Rivière Noire. Il ouvrit, à cet endroit, une terre qui est aujourd'hui la propriété de George Olivier.

De là, il se rendit à Ste-Julie de Somerset, où il fut aussi l'un des premiers colons. Après quelques années, il céda aux sollicitations d'un canadien, grand propriétaire, et alla s'établir sur une ferme à l'ouest de Chicago.

Le jeune Benjamin entra aussitôt au collège de Bourbonnais. Quelque temps après, il suivit à la Nouvelle-Orléans un jeune prêtre qui lui fit continuer ses études en cet endroit, mais la guerre de sécession vint bientôt interrompre sa nouvelle carrière et, après bien des retards, il réussit enfin à revenir dans son lieu d'adoption où il fut ordonné prêtre pour le diocèse de Chicago, en 1869 à l'âge de 31 ans. (1).

M. Demers exerça, de suite, le saint ministère dans les environs de cette ville. Le troupeau étant peu nombreux et les revenus fort limités, après avoir lutté contre les attaques de Chiniquy et de ses séides, il se dirigea vers l'Orégon où Mgr. Blanchet l'employa dans les missions de ce vaste territoire : il poussa même ses courses apostoliques dans la Californie. En même temps qu'il évangélisait, il faisait la classe, ce qui lui permettait de subvenir aux besoins de sa famille, la quelle était tombée dans une grande pauvreté.

Son père étant mort à Saint-Romuald vers

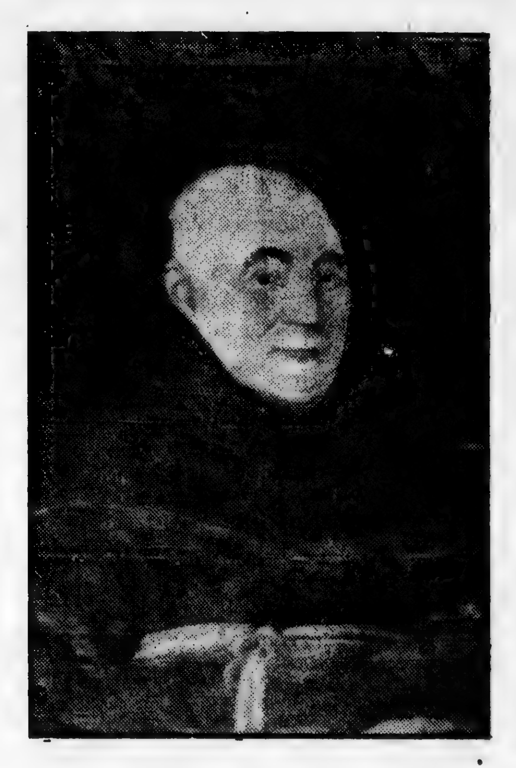
(1)—M. Demers, alors ecclésiastique, assistait à la bénédiction de la chapelle de N. D. de Grâces, à St-Nicolas, le 18 juillet 1868.

collège
il suivit
ui lui fit
la guer-
sa nou-
l réussit
où il fut
cago, en

ministère
roupeau
limités,
Chini-
'Orégon
sions de
courses
e temps
qui lui
e sa fa-
grande

ld vers

ction de la



LE PÈRE LOUIS, RECOLLET
(JEAN DEMERS)

cette époque-là, M. Demers obtint son *Exeat* du Diocèse de Chicago, revint à Qnébec et fut chargé par l'Evêque de Sherbrooke de la nouvelle paroisse de St-Fortunat de Wolfestown. Toutefois, sa santé, ébranlée depuis longtemps par les fièvres tremblantes qu'il avait contractées en Louisiane, le forcèrent d'abandonner ce poste, avant la fin de l'année. Il retourna aux Etats-Unis dans le nord de l'Etat de New-York, où il décéda en avril 1888, à l'âge de 50 ans. Sa mère, qui l'avait accompagné depuis la mort de son mari, y mourut aussi vers le même temps : elle était âgée de 82 ans.

LE PÈRE LOUIS, RÉCOLLET.

Jean Demers, Récollet, en religion " Le Père Louis, " né à Saint-Nicolas, le 2 Janvier 1732, fut ordonné prêtre le 24 Septembre 1757. Il desservit les Grondines en 1761, et fut missionnaire à Saint-Jean Deschaillons en 1767. Il devint Supérieur des Récollets à Montréal en 1789, et mourut à l'hôpital-général de cette ville, le 2 Septembre 1813, à l'âge de 81 ans et 8 mois, après plus de 56 ans de prêtrise. Il y est inhu-

mé dans l'église paroissiale. Ce père fut le dernier prêtre de son ordre en Canada.

Le Frère Alexis Demers (Récollet) est également né à Saint-Nicolas, et est frère du précédent. Voir la page 14 de ce volume.

LISTE DES AUTRES PRÊTRES NÉS A SAINT-NICOLAS.

Monseigneur Benjamin Paquet

Protonotaire Apostolique.

Né le 27 mars 1832, à Saint Nicolas, fils d'Etienne Pâquet et d'Ursule Lambert ; ordonné à Saint-Nicolas le 20 septembre 1857 ; vicaire à Notre-Dame de Québec ; en 1862, professeur de troisième au Séminaire de Québec ; en 1863, il se rend à Rome, est élève du collège Romain et reçoit le diplôme de Docteur en théologie au mois de mai 1866 ; de retour à Québec le deux juillet de la même année ; Professeur de théologie morale au Grand-Séminaire de cette ville et de l'Université Laval. Il est tour-à-tour Directeur

des Ecclésiastiques, Procureur du Séminaire, Supérieur et Recteur de l'Université à plusieurs reprises. Il a aussi, pendant cet intervalle, représenté le Séminaire à Rome, l'espace d'un grand nombre d'années.

A prêché de nombreuses conférences et a publié, outre certains opuscules, un ouvrage intitulé : *Le Libéralisme.*

L'ABBÉ LOUIS HONORÉ PAQUET.

Né le 23 octobre 1838, à Saint-Nicolas, fils d'Etienne Pâquet et à Ursule Lambert ; ordonné à Québec le 21 septembre 1862 ; est professeur au Séminaire ; puis étudie au collège Romain de 1863 à 1866 et est promu docteur en théologie : de retour à Québec en juillet, il occupe la chaire de théologie dogmatigue à l'Université Laval ; en 1867 et les années suivantes, passe l'hiver à Augusta, en Géorgie, Etats-Unis, pour sa santé.

Parmi ses sermons les plus célèbres, l'on cite l'Oraison funèbre de feu Mgr Baillargeon.

RÉV. CLÉMENT NAZAIRE PAQUET.

Né le 17 juin 1845 à Saint-Nicolas, fils d'Oli-

vier Pâquet et d'Adéline Demers, ordonné à Lévis le 26 mai 1872 ; 1872, vicaire à St-Thomas ; 1879, à St-David ; depuis 1880, curé de Saint-Apollinaire, dans le comté de Lotbinière.

RÉV. LOUIS ALFRED PAQUET.

Fils d'Ignace Pâquet et de Domitilde Fréchette, et né le 8 Septembre 1851 ; ordonné à Québec le 30 novembre 1878, puis vicaire au Cap St-Ignace ; 1884, à St-Thomas ; 1886, à St-Agapit ; 1887, desservant de Saint-Hénédine, et en 1888 nommé curé de la même paroisse.

RÉV. JOSEPH HONORÉ FRÉCHETTE.

Né le 28 Octobre 1858, à Saint-Nicolas, d'Honoré Fréchette et de Marie Anne Demers ; ordonné le 3 Juin 1882 : assistant-procureur du Séminaire, puis vicaire à Saint-Raymond et depuis 1889, curé de Laval.

RÉV. HENRI ARTHUR SCOTT.

Né à Saint-Nicolas, le 3 Septembre 1858 : fils de Maurice Scott et de Lucie Guay ; ordonné le 3 juin 1882, à Québec ; 1883, vicaire à Saint-

Antoine de Tilly ; 1884, à Notre-Dame de Lévis ; 1893, curé de la paroisse de Ste-Foye. A conquis le grade de Docteur en Théologie à l'Université Laval tout en exerçant le saint ministère.

L'ABBÉ LOUIS ADOLPHE PAQUET.

Fils d'Adolphe Pâquet et d'Eléonore Demers, né à Saint Nicolas le 4 Août 1859 : ordonné le 24 Mars 1883, à Saint-Jean de Latran, Rome, par le cardinal Monaco Lavaletta ; professeur de théologie dogmatique au Grand-Séminaire de Québec, après avoir pris ses grades théologiques à l'Université de la Propagande en 1883, ayant étudié à Rome pendant quatre années.—Auteur d'un livre intitulé : " La Foi et la Raison en elles-mêmes et dans leurs rapports," ainsi que d'un volume de *Commentaires* sur la Somme de Saint-Thomas d'Aquin.

L'ABBÉ JOSEPH EUGÈNE GINGRAS.

Fils de Benjamin Gingras et de Rose Roberge, et né à Saint-Nicolas le 24 Juillet 1863, ordonné le 28 décembre 1889 à Québec ; 1890, vicaire à St-Aubert et à Fraserville ; 1892, professeur d'anglais au Séminaire de Québec.

RÉV. GUILLAUME DEMERS, PÈRE DE LA CROIX.

Né à Saint-Nicolas, en 1818. Est entré dans la Communauté des Pères de la Croix, lorsqu'il était assez avancé en âge. A rempli différents postes importants dans les maisons de cette Congrégation, au collège St-Laurent, près Montréal, au Nouveau-Brunswick et ailleurs.

Réside aujourd'hui dans la maison de South Bend, Indiana, Etats-Unis.

Le nombre de prêtres fournis par la paroisse de Saint-Nicoals s'élève en tout à dix-sept, dont huit décédés et neuf vivants.

LISTE DES TABLEAUX

DE LA

CHAPELLE DU SÉMINAIRE DE QUEBEC

INCENDIÉE EN 1888.

1° La Ste-Vierge servie par les Anges qui préparent les langes de l'Enfant-Jésus—:par Dieu, 1622-1724.

2° Le Sauveur sur la Croix à l'instant décrit par Saint-Jean l'Evangéliste XIX, 30—:par Monet.

3° Jésus et la Samaritaine au puits de Jacob, près de Sichar, St-Jean, IV—: par Lagrené, 1724-1805.

4° Terreur de St-Jérôme à la vue du jugement dernier—: par Dublins, 1670-1748.

5° Ascension de Jésus-Christ—: par P. Champagne, 1602-1674.

6° Le Sépulcre et l'ensevelissement du Sauveur —: par Hutin.

7° La fuite en Egypte, St-Mathieu, II.—: par Vanloo, 1684-1745.

8° Extase de St-Antoine à la vue de l'Enfant Jésus—: par Parrocel d'Avignon, 1664-1738 (endommagé.)

9° La Pentecôte, Actes, II— : par Ph. Champagne 1602-1674.

10° St-Pierre délivré de prison, Actes II—: par de Lafosse, 1640-1716.

11° Les Mages adorant le Sauveur, St-Mathieu, II—: par Bounien 1740-1814.

12° Le Baptême de Jésus, St-Mathieu III—: par Claude Gui Hallé, 1652-1674.

13° St-Jérome écrivant—:par J.-B. Champagne 1643-1688.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM

Pour cause imprévue, nous avons dû renoncer à insérer en app[illegible]dice l'échelle historique à laquelle nous [illegible]envoyons le lecteur, au cours de la biographie de Mgr Demers.

û renoncer à
historique à
eur, au cours
rs.